



HAL
open science

La métafonction interpersonnelle dans le discours du New York Times sur le Russiagate : une analyse comparative avant et après la publication du rapport Mueller

Johanna Disdier

► **To cite this version:**

Johanna Disdier. La métafonction interpersonnelle dans le discours du New York Times sur le Russiagate : une analyse comparative avant et après la publication du rapport Mueller. Sciences de l'Homme et Société. 2020. dumas-02995495

HAL Id: dumas-02995495

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02995495>

Submitted on 9 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

MASTER 2 ARTS LETTRES ET CIVILISATIONS
PARCOURS TEXTES, IMAGES, LANGUES ÉTRANGÈRES
2019-2020

La métafonction interpersonnelle dans le discours du New York Times sur le Russiagate: une analyse comparative avant et après la publication du rapport Mueller.

Johanna Disdier

Sous la direction de:

Joanna Thornborrow

Membre du jury:

Mohamed Saki

Remerciements

Je remercie sincèrement ma directrice de mémoire Joanna Thornborrow pour son attention, sa réactivité, et pour les discussions vivantes que nous avons partagées.

Je voudrais aussi remercier Geoffrey Williams de l'Université de Bretagne Sud sans qui la linguistique de corpus et SketchEngine me seraient encore inconnus.

Enfin, je remercie les personnes et les facteurs qui ont directement et indirectement eu un impact sur mon équilibre personnel: mes parents, pour leur sérénité, Nawel, sans qui cette année universitaire aurait manqué de saveur, ainsi que Dylan et le kitesurf, qui m'ont fait redescendre du monde des idées pour vivre par les sens.

INTRODUCTION	5
DE LA CONSTRUCTION À L'INTERPRÉTATION DE L'INFORMATION	8
Le discours de l'information et de la presse	8
Le Russiagate et les enjeux du journalisme.....	8
Le Russiagate et les conséquences du rapport Mueller.....	8
L'information en contradiction.....	12
De l'événement à l'information	14
La construction de l'information.....	15
Le rôle du format médiatique dans la construction et la diffusion de l'information.....	17
Interpréter et donner à interpréter par le discours d'information	20
Les interprétants de l'événement	20
Les acteurs de l'information.....	20
Le récepteur de l'information.....	22
L'interprétation de l'événement	24
Les cadres d'interprétation de la réalité	24
Les cadres d'interprétation des médias d'information	29
LA MÉTAFONCTION INTERPERSONNELLE PAR LA LINGUISTIQUE DE CORPUS	32
La relation interpersonnelle dans le discours	32
L'influence du contexte social dans la production et la réception du discours	32
Les trois métafonctions du langage.....	32
La métafonction interpersonnelle.....	37
L'expression de l'attitude dans le discours et ses effets sur le destinataire.....	40
L'expression des réactions émotionnelles	40
Le degré d'acceptation des propositions	42
L'intensité de l'évaluation exprimée.....	45
La création et le traitement du corpus.....	48
Le traitement du corpus.....	48
L'analyse computationnelle et les outils de SketchEngine.....	48

Les linguistiques de corpus et la linguistique introspective.....	50
Le corpus et ses limites	51
La création du corpus.....	52
Les limites du corpus	53
Le cadre sémiotique	54
LA MÉTAFONCTION INTERPERSONNELLE À L’OEUVRE	56
La responsabilité discursive de l’énonciateur	56
Les verbes de parole.....	56
Les verbes de parole dans l’ensemble du corpus	57
Les verbes de paroles avant et après la publication du rapport Mueller	59
Les verbes de pensée	61
L’utilisation du lemme “know”	61
L’utilisation du lemme “think”	65
La responsabilité modale.....	69
Les auxiliaires et les ajouts de modalité.....	69
Les modalités radicale et épistémique dans le discours de l’énonciateur	69
La modalité épistémique par les différents modaux.....	72
La modalité dans le discours rapporté.....	76
La modalité radicale dans le discours rapporté.....	76
La modalité épistémique dans le discours rapporté	78
CONCLUSION.....	82
ANNEXE 1: EXEMPLES TIRÉS DU CORPUS AVANT LA PUBLICATION DU RAPPORT	
MUELLER.....	88
ANNEXE 2: EXEMPLES TIRÉS DU CORPUS APRÈS LA PUBLICATION DU RAPPORT	
MUELLER.....	96
BIBLIOGRAPHIE	101

Introduction

Raconter n'a pas d'âge, de sexe, de position géographique, ni d'époque. L'Homme (et la Femme!) racontent. Il raconte ce qu'il a vu, ce qu'il entendu, ce qu'il a vécu. Son récit contient des informations sur le contexte qui l'a produit, il nourrit l'imaginaire et les réflexions de son interlocuteur, telle une substance invisible, insaisissable mais perpétuelle. Son récit parvient à faire passer une situation sensorielle de la scène du monde physique au théâtre de notre imagination, lequel recolle les éléments contextuels afin de pouvoir les comprendre. À chaque époque, son format: son récit est d'abord oral et se retrouve dans les cercles familiaux, amicaux, dans les lieux publics, les foires. Puis, à mesure des innovations technologiques, il se transmet à travers de nouveaux supports; supports papier, sonore, audiovisuel et maintenant numérique. Plus le cadre spatio-temporel des hommes diminue au fil des innovations technologiques, plus il semble remplir le cadre de leur quotidien. Téléviseurs, ordinateurs, téléphones, montres connectées et réseaux sociaux sont autant de dispositifs qui transmettent des récits et des informations d'un bout à l'autre de la planète et à longueur de journée.

Dans le cadre du journalisme, cette activité dont le rôle est d'informer, c'est à dire de transmettre un savoir, de révéler une réalité physique et sociale, à qui ne le possède pas (Charaudeau, 1997; 8, Tuchman, 1980; 161), l'information est soumise à des preuves constantes de vérité. En effet, derrière la volonté de faire savoir, l'objectif serait de rendre service à la citoyenneté (Charaudeau, 2005; 45), dans la mesure où savoir rend conscient, de fait, raconter des mensonges produirait les conséquences inverses. L'affaire du Russiagate, une affaire judiciaire et politique qui portait sur une éventuelle collusion entre les États-Unis et la Russie pendant les élections présidentielles de 2016, a fait l'objet d'une controverse dans la monde du journalisme: accusée de théorie du complot, le Russiagate a été nourrie pendant plus de deux ans par des journaux des États-Unis, jusqu'à ce que l'enquête Mueller publie son rapport en mars 2019 dont les conclusions ont mis fin à l'idée d'une collusion. La publication du rapport Mueller n'a cependant pas empêché les journalistes du monde entier de débattre dans de nouveaux articles sur le vrai du faux du Russiagate, et sur le rôle et la responsabilité des journalistes dans cette affaire. L'information comme lien essentiel entre le média qui la produit et le public qui la reçoit, et le bouleversement du statut du journaliste ont ainsi fait

naître le projet d’analyser le discours d’un point de vue relationnel et par une approche comparative entre un “avant-rapport Mueller” et un “après-rapport Mueller”. Les effets controversés du rapport Mueller ont-ils eu une répercussion sur l’attitude discursive des médias d’information, sur la manière dont ils s’expriment envers leur public? Ces questions d’ordre général nous ont poussé à analyser le discours d’un journal de référence aux États-Unis, c’est-à-dire reconnu à l’international et considéré comme faisant autorité, et faisant partie de ceux qui ont été accusés d’avoir nourri des arguments infondés en faveur du Russiagate; le New York Times, coeur battant de la presse libérale. Le corpus à l’étude couvre plus de deux ans de débats et d’articles liés au Russiagate, à savoir du 17 mai 2017 quand Robert Mueller a été chargé d’enquêter sur l’affaire, au 31 décembre 2019. Cette période est entrecoupée par la fin de l’enquête le 23 mars 2019, date pivot qui détermine “l’avant” et “l’après”, si toutefois nos observations montreront des changements d’attitude discursive ou pas. Le corpus est formé de 114 articles, dont 83 avant la fin de l’enquête Mueller, et 31 après. Bien entendu, les articles ont été rédigés par des auteurs et journalistes différents, aux statuts différents, tels que correspondant ou éditorialiste, mais nous ne ferons pas de distinction à ce niveau-là dans la mesure où les journalistes ont tous signé derrière la même enseigne médiatique, le New York Times. Ainsi, nous considérons que les articles de notre corpus ont été écrits par le New York Times, et non pas par une individualité propre. De la même manière, lors de l’analyse des relations interpersonnelles dans le discours, nous considérerons la relation énonciateur-destinataire comme relation discursive entre deux entités plurielles, à savoir le New York Times et son public.

La fonction interpersonnelle du discours est un point clé de la théorie de la linguistique systémique fonctionnelle - développée par Michael Halliday - laquelle imbrique les discours dans leur contexte social, dans le sens où le langage serait une réponse au contexte social qui la produit. Dans cette perspective, le langage serait le reflet des relations interpersonnelles entre les sujets d’un discours. La théorie de l’évaluation cognitive, élaborée par James Martin et Peter White, s’inscrit dans le même esprit mais elle propose un cadre méthodologique plus précis afin d’analyser les relations interpersonnelles dans un discours. Ce sont donc les concepts de ces deux théories complémentaires qui nous serviront de cadre de pensée à partir duquel nous raisonnerons. Notre approche du discours sera elle aussi plurielle puisque nous partirons d’une analyse quantitative des données langagières - grâce à un logiciel de linguistique de corpus - pour ensuite bifurquer sur une analyse qualitative,

c'est-à-dire au cas par cas, sur des données langagières recueillies en lien avec la fonction interpersonnelle du discours. Nous expliquerons les détails de cette approche dans la partie "La métafonction interpersonnelle par la linguistique de corpus" avant de nous livrer à l'analyse du discours dans la dernière partie "La métafonction interpersonnelle à l'oeuvre". Mais avant tout, dans le chapitre qui suit, intitulé "De la construction à l'interprétation de l'information", nous remettrons en contexte les questionnements et controverses liés au Russiagate et nous étudierons les situations historique et actuelle de la presse et de l'information en général.

Quelques dernières précisions en ce qui concerne la rédaction et les références bibliographiques nous semblent importantes. Premièrement, nous emploierons le masculin, donc certains termes fréquents, comme "énonciateur", "destinataire", "acteur", et "récepteur", apparaîtront uniquement au masculin, non pour privilégier ce genre mais pour des questions de lisibilité. Deuxièmement, les références bibliographiques ont une orientation occidentale, dans le sens où elles viennent toutes de recherches menées en Europe ou en Amérique du Nord, de fait, les conclusions de nos observations seront limitées à ce cadre géographique.

De la construction à l'interprétation de l'information

Dans ce chapitre, nous mettrons en contexte les questions soulevées dans l'introduction. Nous expliquerons notamment l'origine du Russiagate, les raisons pour lesquelles le détective Mueller a été nommé responsable de l'enquête plus d'un an après le début des soupçons, ainsi que les enjeux de l'information et du discours journalistique qui se posent par conséquent.

LE DISCOURS DE L'INFORMATION ET DE LA PRESSE

De nos jours, l'information est disponible sous des formes diverses - papier, audio, visuel, numérique - et en continu puisque les nouvelles technologies restreignent l'espace spatio-temporel. Les informations semblent alors couvrir toute l'actualité, qu'elles soient régionales, nationales ou internationales. Mais comment définir une information? En quoi un événement devient-il une information? La forme sous laquelle elle est transmise a-t-elle un impact sur son intérêt, son sens et sa compréhension?

LE RUSSIAGATE ET LES ENJEUX DU JOURNALISME

L'affaire du Russiagate a soulevé des questions à la fois sur le rôle des médias et sur les conséquences des informations qu'ils transmettent. Qu'est ce que le Russiagate et en quoi cette affaire questionne le vrai du faux dans l'information et les intentions des médias?

Le Russiagate et les conséquences du rapport Mueller

Pendant plus de deux ans, de fin 2016 à mars 2019, le président des États-Unis Donald Trump a été au coeur d'une affaire judiciaire et politique, appelée "Russiagate", dont l'enquête portait sur une éventuelle collusion entre les États-Unis et la Russie pendant les élections présidentielles de 2016. Les premières accusations envers le président proviennent d'un dossier compilé par un enquêteur anglais privé du nom de Steele, lequel a avancé que

Trump avait été la marionnette des Russes¹ pendant sa campagne présidentielle (Boyd-Barrett, 2019; 87). À l'origine, le dossier Steele, ou le dossier Trump-Russie, ne devait pas être diffusé au grand public car les accusations étaient considérées comme infondées (Majin, 2019; 2). Mais dès l'instant où les pages du dossier ont été publiées sur internet par le site d'information Buzzfeed le 10 janvier 2017, tout en admettant que les accusations de l'enquêteur n'étaient pas justifiées (Majin, 2019; 2), les médias d'information se sont précipités pour relayer "l'information" et ces accusations ont ouvert la porte à un déluge de points de vue et de suppositions. Souvent, les médias relayaient les dires d'autres médias, lesquels étayaient leurs dires sur des accusations infondées. Cette technique a un nom, le "pseudo-fait", et elle permet aux médias de rapporter un événement pour lequel les preuves manqueraient en se rapportant sur ce que dit un autre média (Majin; 2019; 3). Par conséquent, c'est en majorité par le pseudo-fait que les accusations de collusion entre Trump et la Russie se sont diffusées et ont nourri les contenus médiatiques pendant plus de deux ans.

Le 17 mai 2017, Robert Mueller, un ancien agent du FBI, a été chargé d'enquêter sur la campagne présidentielle de Trump et sur le bien-fondé des accusations portées sur lui depuis 2016. Pendant la durée de l'investigation, les tribulations ont été relatées sans relâche par les médias. Le 23 mars 2019, Mueller publie son rapport et ses conclusions mettent fin à l'idée d'une collusion entre Trump et la Russie:

The evidence was not sufficient to charge that any member of the Trump Campaign conspired with representatives of the Russian government to interfere in the 2016 election. (Mueller, 2019; 9).

Les réactions des médias ont été sans concession. D'une part, aux États-Unis comme outre Atlantique, une partie de la communauté des journalistes se sont désolés du manque de professionnalisme de leurs semblables:

Robert Mueller's investigation is over, but questions still abound. Not about collusion, Russian interference or obstruction of justice, but about the leading lights of journalism who managed to get the story so wrong, and for so long. (Davis, 2019).

¹ En anglais, "a Manchurian candidate". Ce terme est utilisé pour désigner une personne corrompue ou déloyale.

Un jour qui devrait entrer dans l’histoire comme le dimanche noir des grands médias. [...] M. Mueller venait de démentir, le temps d’un clic sur la touche “envoyer”, les plus formidables fake news de la décennie, selon lesquelles le président des États-Unis serait soumis au chantage du Kremlin, voire devenu la “marionnette de Poutine”. (Halimi & Rimbart, 2019).

D’autre part, les journalistes accusés se sont défendus tant bien que mal, comme le président de la chaîne d’information CNN :

We are not investigators. We are journalists, and our role is to report the facts as we know them, which is exactly what we did [...] A sitting president’s own Justice Department investigated his campaign for collusion with a hostile nation. That’s not enormous because the media says so. That’s enormous because it’s unprecedented. (Chozick, 2019).

D’après cette dernière citation, les journalistes auraient eu le choix entre deux possibilités: soit d’ignorer complètement l’histoire, soit de la nourrir pendant deux ans. Il n’y aurait pas eu d’entre deux. Le discours qui a alimenté le Russiagate semble donc suggérer que les événements étaient assez significatifs et importants pour qu’ils attirent l’attention des médias (Boyd-Barrett, 2019; 88). Il peut aussi suggérer une irrésistible tentation des médias de stimuler leurs ventes en proposant un discours partisan (Majin, 2019; 11). Autrement dit, le discours du Russiagate pourrait s’expliquer entre autre par des raisons financières. La source des revenus des médias d’information peut être diverse et elle diffère selon les zones géographiques. En France comme dans d’autres pays d’Europe, les médias d’information ne pourraient survivre sans aide publique. Contrairement à ces pays, aux États-Unis le secteur des médias subventionnés est minime, et cela pourrait s’expliquer en partie car “une action publique soulèverait l’opposition farouche d’une coalition de conservateurs anti-État et de journalistes professionnels motivés par une lecture rigoriste du premier amendement, qui interdit selon eux toute action de l’exécutif dans la presse”, explique le journaliste Rodney Benson (Benson, 2017). De fait, la plupart des médias d’information sont commerciaux, dans le sens où ils subsistent grâce à des recettes publicitaires, bien que leur marge de profit soit aujourd’hui beaucoup plus basse qu’avant la crise des années 2000. Toutefois, un nombre important de médias d’information sont aussi la possession de grandes fortunes, comme le Washington Post qui a été acheté par Amazon en 2013. Cela est en partie dû à la crise du début des années 2000, laquelle a rogné les revenus publicitaires des organes d’information et

supprimé des emplois de journaliste. Malgré les recettes dues aux abonnements individuels, ces derniers n'ont pas pu compenser la perte de revenus publicitaires des médias, lesquels ont donc été rachetés par des grandes fortunes. Aujourd'hui, le souci est tel que les fondations finançant la presse à but non-lucratif ne s'engageraient pas financièrement sur le long terme. Sur ce sujet, le journaliste Rodney Benson écrit dans *Le Monde Diplomatique*: "dominées par des chefs d'entreprise, elles (les fondations) conçoivent leur action comme une aide transitoire permettant aux organes à but non lucratif de pérenniser leur assise en devenant de vraies entreprises, ainsi leur conseillent-elles de destiner leur information à un public haut de gamme, susceptible à la fois de signer des chèques et d'attirer des annonceurs de prestige" (Benson, 2017). D'autres journaux appartiennent à des familles fortunées, comme *New York Times* dont la majorité des actions appartiennent à la famille Ochs-Sulzberger.

Ainsi, aucun média d'information n'est indépendant vis-à-vis de celui qui le finance, que ce soit par les abonnements, la publicité, les fondations, les familles fortunées ou les aides publiques. Ces problèmes structurels posent des questions sur le libre arbitre des médias d'information: dans la mesure où la plupart d'entre eux ne sont pas autonomes, à quel point subissent-ils une influence extérieure et une pression politique? En d'autres termes, le système de dépendance des médias d'information suscite des questionnements sur des possibles biais politiques, des conflits d'intérêts ou un manque de neutralité, ce pour quoi le *New York Times* est suspecté. L'information pourrait circuler dans des cercles fermés, empêchant les différents publics de se confronter à des points de vue contraires. Les impératifs commerciaux (et politiques?) sembleraient donc faire la loi au détriment d'un service pour la démocratie. Que le discours du Russiagate ait été nourri pour le côté sans précédent des événements ou pour les côtés partisan et commercial, des questions surgissent; d'une part concernant la confiance des lecteurs envers les médias d'information qui ont nourri le discours du Russiagate, dont le *New York Times* (Halimi & Rimbart, 2019), et d'autre part concernant la ou les visée(s) du discours d'information, sur la ou les intention(s) des politiques éditoriales.

L'information en contradiction

Un discours d'information met en lumière des événements, en ce sens il transmet des connaissances. Il se situe alors dans le modèle du savoir et de la croyance, et non pas dans celui du désir de la propagande, laquelle "fait croire" et promet des vérités (Charaudeau, 2005; 47). Il relate un événement qui se passe, ou qui s'est passé, qui a été. De fait, le discours d'information se doit de prouver la réalité de ce qui s'est passé, d'éclairer sur les faits. Le discours scientifique s'inscrit dans la même logique, néanmoins il doit prouver la vérité par l'expérience alors que le discours d'information doit prouver la vérité par le dire. C'est pourquoi il a besoin de sources - de documents à l'origine de l'événement relaté ou de personnes ayant vécues l'événement ou étant expertes sur le sujet - pour appuyer son propos. Les sources fournies par les médias d'information peuvent être des images, lesquelles agissent comme une capture de la réalité, ou sont des témoignages, cette fois par personne interposée qui aurait "vu, entendu ou vécu" l'événement (Charaudeau, 1997; 76). Dès lors, le vrai serait "dire l'exact" et "fournir la preuve des explications", alors que le faux serait "dire l'erreur" et "fournir des explications sans preuve" (Charaudeau, 1997; 75). Dire la vérité à propos d'un événement signifierait donc que ce qui est dit concorde avec ce qui s'est passé, que le dire concorde avec le fait, que les mots concordent avec les faits.

Néanmoins, la notion de factualité a évolué avec le temps. Avant la fin du XIX^{ème} siècle, la factualité, dans le sens de neutralité professionnelle, d'impartialité et d'objectivité n'était pas l'ambition des journalistes (Tuchman, 1980; 160). Quand les premières formes journalistiques sont apparues, il était difficile d'indiquer la source de l'information et de vérifier la fiabilité des explications. Ainsi, la crédibilité était donnée à la voix de l'autorité, laquelle avant le XVIII^{ème} siècle était celle de l'Église (Emery, 1996; 28), jusqu'à l'arrivée de la presse indépendante qui est devenu un potentiel adversaire à l'Église dans le sens où elle avait l'opportunité de disséminer des idées nouvelles et déviantes (McQuail, 2010; 81). Plus tard, présenter un fait connotait présenter une information "acceptable selon les politiques éditoriales des journaux", et pendant la guerre de Sécession cela signifiait faire le rapport de la guerre "sans pour autant contrôler la validité de ce qui était rapporté" (Tuchman, 1980; 159). En somme, à l'époque, la notion de factualité et le crédit accordé à l'information semblaient dépendre avant tout du statut de l'informateur, c'est-à-dire de sa représentativité dans l'espace social.

C'est seulement à partir de la fin du XIX^{ème} siècle que la notion d'objectivité est apparue dans le langage d'information, l'objectif duquel étant de donner une impression d'impartialité (Tuchman, 1980; 159, Emery, 1996; 181). Le New York Times s'est alors démarqué des autres journaux de l'époque. Par la transmission d'un "sentiment d'objectivité", il offrait des reportages perspicaces et complets (Emery, 1996; 134). Les autres journaux ont suivi la tendance. Toutefois, la visée de l'objectivité était double: d'une part une information objective devait offrir une compréhension juste, équilibrée et raisonnée des événements, ce qu'on appelle la visée d'information ou la finalité de faire savoir (Charaudeau, 1997; 74), d'autre part le sentiment d'objectivité devait permettre de maintenir une crédibilité (Tuchman, 1980; 161) et par la même occasion de gagner davantage de lecteurs ainsi que davantage de recettes publicitaires (Emery, 1996; 181). La visée économique des médias d'information semble donc exister depuis l'apparition du journalisme: pour maintenir l'activité d'information, il faut qu'il y ait des lecteurs pour consommer l'information qui leur est donnée. Dans le cas contraire, le média en question ne recevrait aucun revenu et il courrait à sa perte. Néanmoins, faire preuve d'objectivité n'est pas le seul moyen pour que les médias parviennent à attirer un public plus grand. En effet, dans une logique commerciale, ils peuvent appâter l'affect de leur public lorsque l'information est susceptible d'avoir un impact émotionnel; c'est la visée de captation ou la finalité de faire ressentir (Charaudeau, 2005; 74). Parce qu'il se trouve en concurrence économique, le média d'information est "condamné à faire ressentir des émotions à son public et à mobiliser son affect afin de déclencher chez lui de l'intérêt et de la passion pour l'information qui lui est transmise" (Charaudeau, 2005; 74). La visée de captation a donné lieu à plusieurs courants journalistiques aux États-Unis. En période de crise, la presse semble davantage sensationnelle. Pendant la dépression des années 1890s, les journaux se trouvaient en instabilité financière et afin d'attirer des lecteurs pour ensuite attirer des recettes publicitaires ils ont misé sur le sensationnalisme, c'est-à-dire sur des procédés journalistiques désirables, comme des gros titres, des images, de la couleur et une écriture tapageuse (Emery, 1996; 194). Cette première vague de sensationnalisme s'appelle la presse jaune². Après la première guerre mondiale, il y a eu une deuxième vague de sensationnalisme, laquelle a fait émerger un nouveau format journalistique appelé tabloïde. Le tabloïde, tel qu'on le connaît aujourd'hui, s'intéresse aux informations sensationnelles et

² En anglais "yellow journalism" (Emery, 1996; 194).

fait appel à l'utilisation intensive de la photographie (Emery, 1996; 284). Ainsi, la bipolarisation de la presse avec d'une part le journalisme à sensation, les tabloïdes, et d'autre part le journalisme de qualité³ cherchant à refléter un idéal de professionnalisme et d'impartialité, comme le New York Times (McQuail, 2010; 101), ont créé deux marchés parallèles de l'information, lesquels illustrent la nature hétérogène des médias d'information (Stevenson, 1995; 186). Ainsi, une double intention caractérise l'information médiatique: une visée informationnelle répondant à un intérêt du service de la démocratie, et une visée de captation misant sur l'affect du public pour gagner son intérêt. Ces deux visées placent l'information dans une contradiction. Comme le dit Patrick Charaudeau:

L'activité qui consiste à transmettre de l'information [...] est rendue suspecte par le fait que sa finalité répond à un intérêt autre que celui du service de la démocratie, l'obligeant à jouer des ressorts de la séduction qui ne sont pas toujours en accord avec l'exigence de crédibilité que lui assigne sa fonction de service-citoyen. (Charaudeau, 2005; 45).

Autrement dit, bien que les médias se veuillent informatifs en premier lieu, ou du moins veulent se montrer informatifs, lorsque l'information est susceptible d'impacter l'affect du public, les motivations des médias d'information peuvent être ambiguës: leur objectif premier est-il de capter le lecteur ou de servir la démocratie? Dans une visée de captation, peuvent-ils s'abandonner à la tentation d'éviter de soumettre l'information à des preuves de vérité?

DE L'ÉVÉNEMENT À L'INFORMATION

La bipolarisation de la presse assigne des rôles différents à l'information. D'un côté, l'information peut paraître brute, objective, complète et raisonnée. D'un autre côté, l'information peut dramatiser les événements et émouvoir le lecteur. Mais au-delà de ces intentions, qu'est ce qui désigne une information? Qu'est ce qui différencie une information d'un événement de la réalité physique ou social?

³ En anglais "tabloid" pour journalisme à sensation, et "broadsheet" pour journalisme de qualité.

La construction de l'information

Dès lors que nous nous intéressons à l'actualité, qu'elle soit locale, nationale ou internationale, certains termes reviennent fréquemment dans la bouche des journalistes, tels que "faits", "sources", "réellement", "objectivement", c'est-à-dire tout terme qui participe au champ lexical de la vérité et de la réalité. C'est d'autant plus le cas qu'aux grands sujets d'actualité s'ajoute une théorie du complot ou une "fake news" pour semer le trouble sur ce qui s'est "vraiment" passé. L'idéal professionnel d'objectivité et de neutralité qui a débuté au XXème siècle semble donc persister aujourd'hui. Mais informer, c'est avant tout raconter ce qui se qui se passe ou ce qui s'est passé, donc dans le discours informatif le statut de la vérité est de l'ordre du "a été", et non du "à être" comme dans le cas du discours propagandiste (Charaudeau, 1997; 59). L'information vraie et l'information fausse sont toutes les deux tournées vers un passé plus ou moins proche qu'elles expliquent. Puisque le passé est littéralement passé, ou que le présent est en cours d'achèvement, le seul moyen de les saisir est d'en parler, donc l'information passe d'abord par le langage. Autrement dit, avant d'être vraie ou fausse, l'information est pure énonciation (Charaudeau, 2005; 26, Charaudeau, 1997; 101), elle est la transformation d'une simple manifestation dans le monde physique et social en un événement discutable en public (Tuchman, 1980; 3). La mise en mots d'un événement à valeur informationnelle traduirait donc une tentative de compréhension du monde et une tentative d'en parler. Néanmoins, tout ne peut pas devenir matière à information car nous ne pourrions pas nous en sortir avec le flot de manifestations extérieures; nous ne parlons pas de la couleur des vêtements des personnes que nous croisons, ni de la manière dont les membres du gouvernement se disent bonjour le matin, ni des états émotionnels qui traversent le maire de notre ville. Chaque manifestation physique ou sociale n'est pas commentée mais belle et bien laissée à elle-même. Sans un regard pour s'y poser et sans le langage pour le commenter, le monde passe son chemin, et en majeure partie du temps c'est ce qui se passe. Une information ne serait pas si elle n'était pas le fruit d'une volonté de la construire. En d'autres termes, l'information est perception (Tuchman, 1980; 107), elle est le regard de l'Homme qui fait passer le monde "d'un état de mouvement aléatoire à un état de déterminisme absolu, d'un état de non-événement à celui d'événement" (Charaudeau, 2005: 82). Par conséquent,

parce qu'elle est perception et énonciation, l'information est sélectionnée et subjective. De fait, quand les médias diffusent l'actualité, ils imposent ce qu'ils construisent de l'espace public (Charaudeau, 1997; 9).

Comment un événement est-il sélectionné dans le mouvement aléatoire du monde? Comment gagne-t-il un intérêt médiatique? Il n'a pas fallu l'apparition des médias d'information tels que nous les connaissons aujourd'hui, à savoir la presse, la radio, la télévision et les réseaux sociaux pour que les informations existent. C'étaient les marchés, les foires et plus tard les cafés qui faisaient office de lieu d'échange d'informations (Emery, 1996; 20). En ce sens, ce ne sont pas les médias qui ont permis de créer l'information en premier lieu, mais les hommes. Bien que la définition d'intérêt médiatique changerait au fil du temps et selon l'évolution des sociétés (Tuchman, 1980; 183, 217), un événement doit être pertinent afin de mériter de faire l'actualité (Tuchman, 1980; 138). La pertinence est une notion évolutive et dépend de facteurs psycho-sociologiques, néanmoins l'événement médiatique se construirait selon au moins trois critères: d'actualité, puisque l'information doit rendre compte de ce qui advient; d'attente, puisque l'information doit capter l'intérêt des acteurs et des récepteurs de l'information; et de socialité puisque l'information doit traiter de ce qui surgit dans l'espace public (Charaudeau, 2005; 123). Ainsi, l'information n'existerait pas dans une extériorité à la société. Elle est construite selon des critères d'attention et d'intérêt propres aux sociétés, lesquelles interconnectent l'événement de la réalité physique ou sociale, l'information médiatique, celui qui produit l'information et celui qui la reçoit. De fait, pas tout événement n'a d'intérêt médiatique. Comme nous l'avons dit plus tôt, les médias d'information ne vont pas parler de la manière dont les membres du gouvernement se disent bonjour le matin, ni de la couleur des vêtements du présentateur télé, ni des états émotionnels du maire de la ville, car soit l'événement n'est pas pertinent, soit il est évident. Métaphoriquement parlant, les médias d'information n'enveloppent pas complètement le monde physique et sociale, mais ils la recouvrent d'un filet, tel un filet de pêche constitué de trous, lesquels sont justifiés par la notion d'intérêt médiatique (Tuchman, 1980; 23). C'est pourquoi les médias ne couvrent pas toute l'actualité, mais ils font un choix dans ce qui constitue l'information. Et par définition, faire un choix implique faire une sélection.

Le rôle du format médiatique dans la construction et la diffusion de l'information

Pour qu'un événement gagne un intérêt médiatique, il doit être pertinent et il doit être à portée spatiale et temporelle (Tuchman, 1980; 8). Le développement des technologies de l'information et de la communication a eu de grandes répercussions sur ce dernier critère d'attention médiatique. Pendant la révolution industrielle du XIX^{ème} siècle aux États-Unis, les inventions technologiques telles que le chemin de fer, le bateau à vapeur et le télégraphe ont joué un double rôle: ils ont permis de rassembler l'information et ils ont permis de la diffuser rapidement, ce faisant ils ont établi un nouveau système de communication réduisant l'espace-temps et extirpant l'événement de sa spatio-temporalité (Giddens, 1995; 131, Emery, 1996; 114). Les premiers journaux dateraient du début du XVII^{ème} siècle en Allemagne (Emery, 1996; 7), mais la presse s'est essentiellement développée au XVIII^{ème} siècle avec l'augmentation du taux d'alphabétisation, puis elle est devenue un moyen de communication de masse au XX^{ème} siècle (McQuail, 2010; 97). En effet, l'information s'est démocratisée grâce au nouveau système de communication permis par la révolution industrielle, à la création d'agences de presse et à l'apparition de la "Penny press", c'est-à-dire des journaux à prix bas, caractérisés par une écriture simple, des unes et des illustrations (Emery, 1996; 164). À partir de la fin du XIX^{ème} siècle, la population des États-Unis a augmenté, et corrélativement les journaux ont circulé de plus en plus rapidement, au point de devenir des hebdomadaires puis des quotidiens, et leur nombre ont augmenté aussi (Emery, 1996; 293). Autrement dit, le contenu médiatique s'est diversifié à mesure que la presse a pris de l'envergure et s'est démocratisée. L'émergence de la presse ouvrière et de la presse urbaine suite au développement des villes au XIX^{ème} siècle (Emery, 1996; 92, 159), de la presse noire et ethnique dans les années 1950s (Emery, 1996; 230), et de la presse "underground" des années 1960s (Emery, 1996; 422) semblent démontrer une volonté de reconnaissance de la part des acteurs de l'information, d'une volonté de raconter et/ou de connaître l'actualité de son environnement spatio-temporel. Ainsi, la diversité du contenu médiatique semble montrer que l'information fonctionne comme moyen de connaissance et comme moyen d'auto-représentation. De plus, cette diversité est permise grâce aux moyens technologiques accessibles: plus les technologies réduisent l'espace-temps, plus l'information est possible et

variée, dans le sens où davantage d'événements du cours aléatoire du monde peuvent gagner un intérêt médiatique et devenir matière à information.

Les innovations technologiques et l'augmentation du taux d'alphabétisation ont donc permis le développement de la presse comme moyen de communication de masse, puis l'apparition de la radio et de la télévision. Au-delà du contenu médiatique, le format médiatique serait l'un des aspects le plus important dans la construction de l'information: tout format "in-forme" le contenu et contribue à lui donner du sens (McLuhan, 1995; 117, Charaudeau, 1997; 116). Autrement dit, même s'ils diffusent le même contenu en apparence, la presse, la radio et la télévision se différencient par leur forme, laquelle influence la disposition des acteurs et récepteurs de l'information à lui donner du sens. En ce qui concerne la presse, elle est l'une des technologies favorisant l'individualisme (McLuhan, 1995; 119, McQuail, 2010; 145). En effet, l'information est publique, mais la lecture, contrairement à elle, est domestique, individuelle, silencieuse et attentive. La presse est une aire scripturale, parfois additionnée d'images fixes, et "l'écrit joue un rôle de preuve pour l'établissement de la vérité, ce que ne peut faire l'oralité, non reparable et plus éphémère" (Charaudeau, 2005; 126, McQuail, 2010; 1427). Ainsi, la relation entre la forme et le fond serait différente d'un média à un autre: la radio et la télévision, qui sont des médias d'information de l'oralité et du mouvement sonore ou visuel, fourniraient du contenu plus volatile que la presse qui, elle, fournirait du contenu palpable, tangible, lequel peut être reparable et vérifiable à l'infini. Bien que de nos jours il soit possible de retrouver des archives de programmes radiophoniques ou télévisés, au moment de la consommation de l'information, scripturale, sonore ou visuelle, la presse paraît être plus apte à développer l'esprit critique du public. En effet, le lecteur, seul, est maître de son temps de lecture, de fait il est maître de son rythme de compréhension de l'information et est libre de relire certains passages pour affiner sa compréhension. Par conséquent, contrairement aux flots d'informations fournis par la radio et la télévision, lesquels sont mouvants et avancent à leur propre rythme, la presse sollicite l'espace privé du lecteur qui est "nécessaire à la réflexion individuelle et à la formation de l'opinion" (McLuhan, 1995; 140).

Actuellement, les nouvelles technologies de l'information et de la communication, notamment les réseaux sociaux, adoptent de plus en plus le rôle de diffuseur de l'information. Parce que leurs formats diffèrent des dispositifs médiatiques précédents, elles encouragent un nouveau rapport à l'information en ce sens qu'elles constituent un espace d'interaction entre

celui qui diffuse l'information et celui qui la reçoit (McLuhan, 1995; 140). En d'autres termes, à l'inverse de la presse, de la radio et de la télévision, lesquels établissent une relation de hiérarchie entre les acteurs de l'information et les récepteurs de l'information, entre celui qui sait et celui qui ne sait pas, les réseaux sociaux transforment cette relation en un échange non rectiligne où chacun peut apporter son savoir et son opinion. Néanmoins, de la même manière que la contraction de l'espace-temps, l'augmentation du taux d'alphabétisation et la démocratisation de l'information ont permis une diversité du contenu de la presse, radiophonique et télévisé, les réseaux sociaux peuvent aussi contribuer à la diversification de l'information et permettre à des minorités de s'exprimer (Stevenson, 1995; 142).

INTERPRÉTER ET DONNER À INTERPRÉTER PAR LE DISCOURS D'INFORMATION

Selon leur format, les médias d'information peuvent établir une relation de hiérarchie ou une relation d'interactivité avec les récepteurs de l'information. Ils peuvent aussi avoir une influence sur la manière dont le récepteur de l'information développe son esprit critique. Quels sont plus précisément les rôles respectifs des producteurs et des récepteurs de l'information dans la construction et l'interprétation de celle-ci?

LES INTERPRÉTANTS DE L'ÉVÉNEMENT

L'information n'existe pas dans une extériorité à la société. Elle dépend d'abord de celui qui la produit puis de celui qui la reçoit. L'information est donc en premier lieu déterminée par un média d'information. Puisqu'un média est constitué d'organes internes aux fonctions différentes, quelle est leur responsabilité vis-à-vis de l'information qu'ils fournissent? L'information est ensuite reçue par l'intéressé, mais est-elle perçue de la même manière que ceux qui l'ont produite?

Les acteurs de l'information

À la fin de la lecture d'un article de presse se trouve le nom du journaliste qui l'a rédigé. Cela implique-t-il que le journaliste est le seul responsable de son propos, le seul responsable de la construction de l'information qu'il relate? L'article qu'il rédige fait la liaison entre lui et son lecteur. Bien qu'ils ne peuvent se voir et ne peuvent échanger verbalement, l'article constitue l'objet d'échange entre ces deux partenaires. Cet objet d'échange est un certain savoir que l'auteur de l'article est censé posséder, au contraire du lecteur qui va recevoir le savoir, tenter de le comprendre et de l'interpréter (Charaudeau, 1997; 81). Mais contrairement au lecteur qui ne fait que recevoir l'information, l'auteur a un double rôle: d'une part il doit fournir l'information, d'autre part il doit déclencher le désir de la recevoir, de la consommer, car comme nous l'avons dit plus tôt, les médias d'information se trouvent en situation de concurrence et leur survie économique dépend directement de ceux qui les lisent, qui les regardent ou les écoutent, selon le format de l'information fournie. L'auteur a donc une double intentionnalité, laquelle est construite "en fonction des conditions

de production de l'acte langagier qui la surdéterminent" (Charaudeau, 2008; 51). Dans le cas de la presse, l'auteur d'un article se trouve dans un domaine spécifique de pratique sociale; le journalisme. De fait, la construction de l'information ne sera pas seulement déterminée par les traits psychologiques, sociaux, culturels, économiques et culturels de celui qui rédige l'article, mais par des normes et des procédures propres au média d'information dont le journaliste fait partie (Stuart, 1995; 42). En effet, à l'origine de la construction de l'information est une "entité composite" qui comprend plusieurs acteurs: ceux de la direction du média d'information qui ont le souci de leur bonne santé économique, ceux de la programmation, liés aux précédents de sorte que les informations qu'ils choisissent de traiter aient un certain succès auprès du public, et ceux de la rédaction qui choisissent de traiter l'information de manière conforme à la ligne éditoriale du média d'information (Charaudeau, 2005; 82). Par contre, si les médias d'information sont sous le contrôle du gouvernement ou d'un organisme de censure, comme cela a pu être le cas pendant les deux guerres mondiales avec le CPI (Committee for Public Information) et le OWI (Office of War Information), l'entité composite à l'origine de l'information sera plus homogène dans le sens où elle servira à coordonner les efforts de propagande (Emery, 1996; 257). Dans tous les cas, la construction de l'information est davantage organisationnelle qu'individuelle (McQuail, 2010; 861). Les effets des différents acteurs d'un média d'information sont tels qu'ils peuvent modifier les intentions du journaliste en personne à la rédaction d'une information. Par conséquent, le journaliste, comme subjectivité individuelle et auteur d'un article, se distingue du média d'information dont il fait partie et qui mène la programmation ainsi que la ligne éditoriale. Il est alors difficile de nommer cet auteur responsable de l'information qu'il fournit. Quelle que soit sa spécialisation; reporter, correspondant, envoyé spécial, etc., le journaliste n'est pas le seul acteur de l'information, mais il peut être considéré comme la figure majeure de celle-ci (Charaudeau, 2005; 59).

Puisque les acteurs de l'information ne sont pas en contact direct avec leur public, ils ne peuvent que l'imaginer (Charaudeau, 1997; 18). De la même manière qu'ils ne peuvent maîtriser la totalité de leur intentionnalité puisqu'ils sont plusieurs à l'origine de la construction de l'information, les acteurs de l'information ne peuvent que faire des hypothèses sur ce qui motive leur public à consommer leur information et sur leurs réactions à l'information. Les acteurs de l'information peuvent imaginer leur public de deux manières, lesquelles sont liées aux visées premières de l'information: la visée informationnelle et la

visée de captation. D'un point de vue de la visée informationnelle, les acteurs de l'information supposent que l'information qu'ils fournissent va être utile pour éclairer la conduite de leur public (Charaudeau, 1997; 89). Ainsi, le public sera considéré comme une cible intellectuelle. D'un point de vue de la visée de captation, les acteurs de l'information font des hypothèses sur ce qui est le plus apte à toucher l'affect de leur public. Pour ce faire, ils s'appuient sur des catégories socialement codées de représentation des émotions (Charaudeau, 1997; 91), telles que l'inattendu, le sans-précédent (comme dans le cas du Russiagate), l'insolite, le tragique, etc. Ainsi, le public sera considéré comme une cible affective. Mais bien entendu, toute situation n'est ni toute noire ni toute blanche, c'est-à-dire que la cible intellectuelle et la cible affective peuvent interagir l'une sur l'autre au sein d'une même information (Charaudeau, 1997; 91). Par conséquent, dans leur discours, les acteurs de l'information créent un espace de relation entre deux identités discursives: un énonciateur dont l'intentionnalité provient d'une pluralité d'acteurs, et un destinataire dont les motivations sont imaginées par les acteurs de l'information selon des critères psycho-sociologiques. Puisque cette relation discursive est imaginée, les effets du discours de l'information sur le destinataire peuvent être différents des effets visés et supposés par l'énonciateur.

Le récepteur de l'information

En quoi les effets produits sur le récepteur de l'information peuvent-ils être différents des effets visés par les acteurs de l'information? Depuis les années 1970, les théories de la réception mettent de plus en plus l'accent sur l'interprétation du lecteur comme productrice de sens. Ainsi, le texte écrit par son auteur ne donnerait pas lieu à une seule lecture, à une seule interprétation, mais la pluralité des lecteurs impliqueraient des interprétations multiples du texte. Ce faisant, la production de sens ne résulterait plus d'une relation directe entre un auteur et son texte, mais d'une relation d'influence entre un auteur, son texte et son lecteur. Les théories de la réception sont nées de la littérature, cependant les idées se sont mues dans d'autres disciplines, telles les sciences de l'information-communication et les sciences du langage. Dans le cadre des médias de l'information, il est convenu que ce que les journalistes disent n'est pas toujours ce que leur public entend et comprend (Majin, 2019; 3), que le sens de l'information donnée est le résultat d'une co-intentionnalité établie entre l'énonciateur et son destinataire (Charaudeau, 1997; 18), ou autrement dit, que le public aussi participe à la

création de sens (Tuchman, 1980; 182, Morley, 1995; 79). Ainsi, l'acte de langage peut s'apparenter à un code où chaque décodage est un nouvel encodage. Le regard construisant l'événement du monde physique et social est double: il est celui du producteur de l'acte de langage, et il est aussi celui du récepteur de l'acte de langage. Les médias et leur public seraient donc conjointement les acteurs de l'information. Dans cette perspective, le discours d'information offert est le lieu des "effets possibles" (Charaudeau, 1997; 18), lesquels surgissent en écho aux effets visés par les médias d'information et peuvent représenter en partie les effets produits sur le public.

L'interprétation du public serait influencée par son expérience sociale, ses connaissances et ses croyances (Charaudeau, 1997; 62), ainsi que par ses pratiques culturelles et politiques (Stevenson, 1995; 42). L'interprétation du public dépendrait alors de critères personnels et sociaux. Beaucoup de facteurs rentrent en jeu, c'est pourquoi la notion de public ou d'audience est difficile à saisir. De plus, avant de pouvoir interpréter l'information, cette dernière doit parvenir au public, ou inversement, le public doit venir à elle. Soit le média attire le public à son information, soit c'est le public qui signale son intérêt pour une information. D'une manière ou d'une autre, faire partie du public, recevoir une information donnée par un média, dépend de l'accès de chacun aux technologies de l'information, de l'offre disponible et de son milieu social (McQuail, 2010; 1186). Un peu avant les années 2000, lors de l'arrivée des nouvelles technologies et des réseaux sociaux, les nouvelles formes d'information auraient redéfini la notion de public (McLuhan, 1995; 141). En effet, l'explosion des contenus et des formats disponibles, ainsi que la rapidité à laquelle l'information est transmise créeraient des publics plus hétérogènes et plus restreints qu'avant, lorsque la communication de masse, caractérisée par un choix limité, parvenait à unir les groupes sociaux à travers le temps et l'espace (McLuhan, 1995; 184, McQuail, 2010; 1160). Autrement dit, malgré leur apparence d'inter-connectivité, les réseaux sociaux et autres formes de communication électronique nous diviseraient les uns des autres, créeraient des plus petits groupes hétérogènes. Par ailleurs, l'engagement du public envers l'information qui lui est donnée se serait transformé: dans le cadre des nouvelles formes électroniques de communication comme les réseaux sociaux, la relation entre le média d'information et le public serait davantage interactive que dans le cadre des médias traditionnels tels que la presse, la radio et la télévision où elle serait unidirectionnelle (McQuail, 2010; 64). Ainsi, avec l'arrivée de nouveaux formats médiatiques s'en suivent de nouvelles formes

relationnelles entre le média qui diffuse l'information et son public. Que cette relation soit plus ou moins unidirectionnelle, monologique, ou interactive, le regard porté sur l'événement relaté est pluriel: il est celui du média d'information, influencé par ses multiples organes internes, et il est celui du récepteur de l'information, influencé quant à lui par des facteurs personnels, sociaux, culturels, politiques, et peut être d'autres encore. Les effets de l'information sont donc eux aussi multiples: les effets visés par les médias peuvent s'opposer aux effets produits par leur discours d'information. De fait, l'information semble construire des communautés imaginaires plus ou moins hétérogènes basées sur des possibilités: possibilité d'interaction, possibilité d'interprétation, possibilité d'influence.

L'INTERPRÉTATION DE L'ÉVÉNEMENT

L'information paraît être un monde en elle-même: elle fait l'objet des intentions de l'entité composite qui la produit, elle fait l'objet des interprétations de son public, elle réunit les imaginaires et les attentes de plusieurs acteurs à la fois. De quelle manière ces espaces de possibilités sont-ils construits? Dans quelle mesure les médias d'information peuvent-ils influencer l'opinion et l'interprétation du public?

Les cadres d'interprétation de la réalité

Les jugements et les suppositions des médias proposeraient, voire prescriraient, à leurs public une certaine interprétation des événements qu'ils relatent (Tuchman, 1980; 58, Entman, 1993; 52, Valkenburg, 1999; 551). Dans cette perspective, en décidant de ce qu'ils disent et comment ils le disent, les médias d'information construiraient, consciemment ou inconsciemment, des cadres d'interprétation pour leur public (Entman, 1993; 52). Cette théorie fait référence aux "cadres de l'expérience"⁴ du sociologue américain Goffman dans les années 1970 (Goffman, 1991)⁵. En effet, Goffman propose une théorie sur les processus cognitifs qui entraînent un individu à comprendre une situation de la vie quotidienne et à adapter son comportement en conséquence. Selon Goffman, pour comprendre une situation,

⁴ En anglais, "frames".

⁵ 1991 correspond à la date de publication en français. La traduction a été donnée par I.Joseph, M.Dartevelle et P.Joseph.

les individus se basent sur un système mental d'organisation - sur des cadres - qu'un groupe sociale partage de manière à structurer la vie sociale et les expériences vécues. Ainsi, chaque individu perçoit et classe ses expériences vécues par strates de signification, selon les circonstances des situations qu'il rencontre, et chaque situation peut prêter à plusieurs interprétations, ou plusieurs "cadrages", ce qui peut faire place à l'ambiguïté. Goffman présume que "dans la mesure où les événements du monde réel sont interconnectés, la précarité de nos cadrages est liée, pour l'essentiel, à l'insuffisance de nos informations sur ces connections" (1991; 439). Autrement dit, il y a ambiguïté sur la nature d'une situation rencontrée quand un individu regroupe peu d'informations sur cette situation. À l'inverse, quand l'information est assez riche, le cadrage de la situation est claire. Goffman fait la distinction entre deux types de cadre: les cadres primaires et les cadres secondaires.

Les cadres primaires permettent de donner le sens premier à une situation, ils ne font référence à aucun autre cadre comme dans le cas des cadres secondaires. Ils se divisent en deux catégories: les cadres naturels et les cadres sociaux.

Les cadres naturels permettent l'identification d'événements naturels, inéluctables, c'est-à-dire qui ne sont provoqués par aucune intention humaine. Ils impliquent l'action de lois naturelles auxquelles aucun contrôle humain ne peut être appliqué. Par exemple, l'existence de quatre saisons qui s'enchaînent les unes aux autres cycliquement renvoie au cadre naturel. De même quand il pleut, cela est identifié comme une force naturelle, donc qui fait référence au cadre naturel de nos perceptions.

Contrairement aux cadres naturels, les cadres sociaux impliquent une intention humaine, l'action d'un ou plusieurs individus. Et dès lors qu'une situation est perçue à travers le filtre du cadre social, un ensemble de règles et normes s'appliquent à cette situation. Ainsi, chaque cadre social dispose de ses propres règles qui vont influencer le comportement des individus présents dans la situation identifiée à ce cadre social. Par exemple, quand un groupe de personnes entrent dans un restaurant à l'heure de midi, cela est perçu comme une intention; ces personnes désirent déjeuner. Dès lors, un ensemble de règles s'imposent: les serveurs saluent les clients et ces derniers sont invités à s'asseoir. Si ce type de comportement de la part des serveurs n'avait pas lieu, les clients seraient déconcertés et feraient preuve d'hésitation. En effet, "tout événement qui à première vue ne s'inscrit pas dans le cadre cosmologique traditionnel trouble l'opinion publique et dérange sa sérénité" (Goffman, 1991; 38). Chaque

situation sociale est codifiée et délimitée. Ces codes et cadrages sont implicites et “propres aux circonstances sociales qui les abritent” (Goffman, 1991; 256). Autrement dit, la manière dont un individu se représente, ou construit, la réalité d’une situation impliquant d’autres individus dépend de facteurs sociaux implicites propres à un groupe social.

Chaque situation de la vie quotidienne contient un ensemble de normes que la culture d’un groupe social a constitué au fil du temps. Ces normes sont à respecter si les membres du groupe social souhaitent maintenir l’harmonie et la cohésion au sein de leur groupe. Ainsi, un individu adaptera son comportement en fonction de la nature de la situation rencontrée de manière à respecter les normes. Pour Goffman, “chaque fois qu’un individu participe à une activité, nous distinguons ce qu’on appelle la personne, l’individu, celui qui participe au jeu, et le rôle, la qualité ou la fonction qu’il y assume” (1991; 263). Chaque situation attribue donc aux participants un rôle. Puisque chaque cadre contient ses propres règles, le “rôle”, la “qualité” ou la “fonction” qu’adoptera l’individu sera lié au type de cadre. Cela rappelle la terminologie de Charaudeau qui fait la différence d’une part entre le producteur et le récepteur de l’acte de langage ayant une identité sociale, et d’autre part l’énonciateur et le destinataire ayant une identité discursive⁶ (Charaudeau, 2008; 50-51). Goffman précise que “le rapport que l’individu a à son rôle n’est ni totalement libre ni totalement contraint” (1991; 263). Autrement dit, l’individu détient une certaine liberté dans le choix de son comportement et de son langage, du moment que ces derniers respectent les règles du cadre.

Les cadres secondaires, aussi appelés transformations, acquièrent une signification différente des cadres primaires bien qu’il y ait une ressemblance entre les deux.

Les modélisations sont une première sous-catégorie des transformations. Elles prennent pour modèle les cadres primaires mais dotent la situation d’une autre signification. Par exemple, lorsque des enfants jouent au prince et à la princesse, ils tentent de copier une certaine réalité qui est celle de la vie de château, qu’ils connaissent via les livres ou la télé, avec un comportement et un langage adaptés à la situation. Néanmoins, leur intention n’est pas de réellement trouver leur prince ou leur princesse et de se marier avec. À première vue, la situation peut rentrer à la fois dans un cadre primaire et dans un cadre secondaire, mais l’identification de la situation comme modélisation plutôt que cadre social tient à la nature des

⁶ Nous en avons parlé dans la partie “Les acteurs de l’information”.

intentions des participants. Une situation identifiée comme modélisation engage des participants dont le comportement n'aura pas les mêmes conséquences que s'ils s'étaient engagés dans une situation identifiée comme cadre social. Autre exemple, quand les enfants jouent à la guerre, ils ne le font pas dans l'intention de blesser qui que ce soit, donc les conséquences d'un coup de poing n'aura pas la même signification qu'un coup de poing faisant partie d'un cadre social. Dans le cas d'une modélisation, les participants sont conscients du fait qu'ils copient un cadre primaire, que l'activité dans laquelle ils sont engagés ne représente pas le modèle mais la copie. Donc, ce qui fait la différence entre un cadre social et une modélisation, c'est la connaissance du caractère modifié de la situation dans laquelle les participants sont engagés, et l'intention qu'ils portent à l'égard de leur comportement.

Les fabrications sont l'autre sous-catégorie des transformations. Comme les modélisations, les fabrications font référence à une réalité ou un modèle préalable. Cependant, contrairement aux modélisations, une partie des participants d'une fabrication se trompent de cadrage: ils pensent être confrontés au modèle, au cadre social ou naturel, alors que c'est à la copie qu'ils le sont. Les fabrications servent en fait à tromper, "il s'agit d'efforts délibérés, individuels ou collectifs, destinés à désorienter l'activité d'un individu ou d'un ensemble d'individus et qui vont jusqu'à fausser leurs convictions sur le cours des choses (Goffman, 1991; 166). C'est pourquoi dans ce type de cadre, il y a deux types de participants: les auteurs de la fabrication, les "combinards", conscients qu'ils créent une copie d'un cadre primaire, cherchant à tromper, et les "victimes" de la fabrication identifiant la situation comme cadre primaire. Il y a donc une différence de points de vue pour une même situation. Un mensonge fait par exemple cas de fabrication: un individu invente une série d'événements consciemment, c'est-à-dire qu'il fait passer son histoire pour un cadre primaire, pour modèle, alors que ce n'est pas le cas. Quant à la personne à qui il raconte son histoire, elle n'a pas conscience de cette construction des événements, elle cadre simplement l'histoire comme cadre primaire.

Les fabrications sont par nature vulnérables au discrédit. En effet, "lorsque les victimes découvrent le pot aux roses, ce qui passait pour réalité l'instant précédent n'est plus qu'une tromperie, laquelle, de fait, se dissout elle-même. Ce que l'on tenait pour réel s'effondre" (Goffman, 1991; 94). Dans ce cas là, le sociologue précise qu'il faut comprendre le terme "réel" comme le sens donné à une situation qui s'impose ou domine les autres sens

possibles. Quand un individu réalise qu'il s'est trompé de cadre, de représentation de la réalité, qu'il a pris une fabrication pour une un cadre primaire, il y a "rupture de cadres". Cette rupture de cadres est souvent désagréable pour l'individu qui la vit car il se sent perdre contrôle sur la manière d'appréhender la réalité qui l'entoure. Ainsi, les fabrications nous montrent que nous assimilons nos expériences et la réalité par strates, que nous assignons différentes significations à ces strates, et que ces dernières sont parfois sujettes à prendre de nouvelles significations.

Qu'est ce qui participe aux erreurs d'interprétation? D'où vient l'erreur de cadrage, la croyance erronée sur la signification d'une situation? Au quotidien, il est fréquent de mal-interpréter des actions ou des propos; comme dirait le linguiste français Culioli, la compréhension est un cas particulier du malentendu. Pour Goffman, "l'erreur qui explique l'auto-illusion porte en général non pas sur l'action mais sur la perception" (1991; 121). En d'autres termes, c'est le processus cognitif de compréhension d'une situation, propre à chaque individu, qui participe à une mal-interprétation ou une erreur de cadrage. L'illusion est une erreur de cadrage personnelle, que personne ne fabrique intentionnellement (Goffman, 1991; 121), et elle serait liée à l'insuffisance de nos informations regroupées sur les événements du monde réel (1991; 439). Néanmoins, les raisons d'une erreur de cadrage sont différentes dans le cas d'un mensonge, ou d'une fabrication dans les termes de Goffman. En effet, le but d'une fabrication étant de tromper la perception de certains individus, l'erreur de cadrage devient l'achèvement d'une manipulation bien ficelée, et donc la conséquence "normale" ou "obligée" par les auteurs de la tromperie. Ainsi, Goffman fait la distinction entre une illusion, une erreur de cadrage personnelle, et une imposture, un montage intentionnel dans lequel les auteurs ne se font pas prendre (Goffman, 1991; 121). Par exemple, ce qui fait cas d'une imposture est lorsqu'un homme ou une femme invente un mensonge pour justifier son retard le soir et que le ou la partenaire croit en la véracité des événements relatés et ne soupçonne pas le mensonge. Au contraire, le cas d'un individu persuadé qu'il ou elle ne plaira jamais à personne sera qualifié d'illusion. Un individu peut aussi douter de la signification d'une situation et ainsi ne pas savoir comment se comporter. Il peut ne pas savoir à quel "degré" interpréter une situation; au premier ou second degré. Par exemple, une personne qui agite les bras en l'air dans la rue et dans votre direction vous signale-t-elle de faire attention à un quelconque danger ou est-elle une connaissance qui cherche à attirer votre attention? Dans le contexte d'une information donnée par les médias, comment interpréter, ou cadrer, un

événement alors qu'il est d'abord le regard, ou le cadre, d'un journaliste, entendu comme figure majeure du média d'information auquel il appartient?

Les cadres d'interprétation des médias d'information

La difficulté à saisir le sens d'un événement résiderait dans le manque d'information sur cette situation ou dans la façon dont l'information est donnée et construite. Comprendre le sens d'un événement et "dire l'exact" sur cet événement signifieraient donc qu'il y a coïncidence entre ce qui est dit et les faits du monde extérieurs au langage (Charaudeau, 2005; 71). Les cadres d'interprétation proposés par les médias tiennent compte de quatre aspects dans la situation de communication: le communicant c'est-à-dire le journaliste, le texte, lequel est écrit ou parlé selon le canal de communication choisi, le destinataire, et enfin la culture commune du communicant et du destinataire (Entman, 1993; 52). Si Entman, contrairement à Charaudeau, ne fait pas de distinction entre l'identité sociale et l'identité discursive du communicant et celles du destinataire, il est convenu qu'un acte de langage reliant un communicant et un destinataire porte la marque d'une culture, à savoir une collection de cadres implicites et communs à un groupe social (Entman, 1993; 53), lesquels influenceraient le regard du journaliste et l'interprétation qu'il donne. L'information est certes construite par le regard du producteur et celui du récepteur de l'information, donc en ce sens elle est une fenêtre sur le monde, mais métaphoriquement parlant, la vue sur le monde dépend de la taille de la fenêtre, du nombre de carreaux, de la netteté de la vitre, du lieu où se situe la personne qui regarde par la fenêtre, ainsi que sa position (Tuchman, 1980; 1). Autrement dit, la manière dont l'information est construite, la manière dont le regard est porté sur l'information, a un impact sur l'interprétation qu'on en aura. Bien qu'il y ait eu des tentatives successives de commenter la réalité de manière objective, à l'origine de la presse, l'idée était de diffuser des opinions (Emery, 1996; 14). Puis, la création des colonnes politiques a découlé de la réalisation que les journalistes étaient indéniablement un minimum subjectifs (Emery, 1996; 14). Les médias d'information peuvent bel et bien décrire les événements du monde physique et social de manière documentée, avec des voix et des regards multiples et divers, ce faisant leur discours sera fait "d'opacité" et de "justesse" (Tuchman, 1980; 161, Emery, 1996; 581, Charaudeau, 1997; 266) mais ils ne peuvent prétendre à la transparence. Si les médias savent se montrer "opaques" et "justes", ils font tout de même part d'une interprétation dominante, à

travers, consciemment ou inconsciemment, le choix du contenu, le choix des sources, le choix des formulations et le choix des effets visés (Entman, 1993; 56, Charaudeau, 2005; 28). Les seules informations dépouillées de toute valeur de croyance, c'est-à-dire ce qu'on appelle les informations factuelles, se trouvent dans les pages pratiques des journaux: la météo, le programme du cinéma, etc. (Charaudeau, 2005; 45). De fait, se mêlent aux explications des événements par les médias de l'implicite et des croyances, autrement dit, des cadres d'interprétation.

D'une part, les médias d'information représentent une forme de perception des événements, d'autre part leur discours guide la perception de leur public (Tuchman, 1980; 107). Ils ont non seulement la capacité de "dire" à leur public quoi penser mais aussi comment penser ce à quoi ils pensent (Valkenburg 1999; 567). Autrement dit, à travers leurs choix discursifs, les acteurs de l'information peuvent être considérés comme des sources d'influence. Quand il s'agit d'informer, tout est choix (Charaudeau, 2005 28). Non seulement les médias choisissent le contenu qu'ils vont transmettre, mais ils choisissent leur source, les personnes qu'ils vont citer, leur vocabulaire, leur tournure de phrases, en d'autres termes leurs stratégies discursives, lesquelles sont censées influencer le récepteur de l'information. Parmi ces stratégies discursives, la répétition aurait beaucoup d'influence sur l'opinion du public. On l'appelle l'effet de vérité illusoire: il y aurait une corrélation entre le nombre de fois qu'une proposition est transmise et la vérité qu'on s'en fait (Majin, 2019; 8). Par ailleurs, l'une des conséquences d'une attention répétée et persistante vers du contenu en accord avec ses opinions déjà formées serait la consolidation de ces opinions (McQuail; 2010; 1313). Quand la presse a fait son apparition, l'idée même du média catalyseur du changement social et politique était avérée (Emery, 1996; 4). Au XIX^{ème} siècle, la "Penny press" représentait ce catalyseur dans le sens où des éditoriaux reflétaient l'opinion des gens ordinaires (Emery, 1996; 161). Néanmoins, au début des années 2000 ce postulat était contesté aux États-Unis car la presse faisait partie intégrante de l'organisation du pouvoir - locale, régionale ou nationale - laquelle contrôlait les décisions politiques (Emery, 1996; 549). Aujourd'hui, le discours des médias d'information est considéré comme ayant des effets sur la formation de l'opinion du public, mais l'incertitude plane sur l'ampleur des effets et du changement opéré chez le public et chez l'individu (McQuail, 2010; 1284). Ainsi, la portée du discours des médias d'information semble varier d'un contexte historique et social à un autre. Il n'y aurait pas de transfert d'opinions automatique du média d'information au public, mais une sorte de

négociation entre ce qui est donné par le média et ce que le récepteur de l'information est susceptible d'accepter. Néanmoins, l'information ne peut pas être dépouillée de croyance et d'implicite. En ce sens, le discours de l'information médiatique construit une image réfractée du monde dont il fait le récit. Les particularités discursives d'un texte, telles que la répétition d'éléments du champ lexical et la mise en avant de certains aspects de la réalité plutôt que d'autres, participent aux jugements et aux prédictions que les médias font sur l'information qu'ils donnent, et ce faisant participent à la structuration d'un cadre d'interprétation. C'est pourquoi la théorie de l'évaluation cognitive (Appraisal theory), que nous détaillerons dans le prochain chapitre, nous servira d'approche à l'analyse de notre corpus.

La métafonction interpersonnelle par la linguistique de corpus

Dans ce chapitre, nous détaillerons d'abord les concepts théoriques sur lesquels nous nous appuyerons pour notre recherche. Afin d'analyser la fonction interpersonnelle du discours entre le New York Times et son lectorat, nous utiliserons la théorie linguistique de l'évaluation cognitive (Appraisal theory) de Martin et White, élaborée en 2005, qui étaye la métafonction interpersonnelle de la linguistique systémique fonctionnelle (Systemic Functional Linguistics, SFL) développée par Halliday dans les années 1960, que nous expliquerons dans un premier temps. Ensuite, nous expliquerons les outils computationnels qui nous serviront pour l'analyse, ainsi que la manière dont nous avons formé notre corpus et les limites qu'elle impose.

LA RELATION INTERPERSONNELLE DANS LE DISCOURS

La métafonction interpersonnelle du langage reflète la relation discursive entre un énonciateur et son destinataire. La SFL et l'Appraisal sont deux théories linguistiques complémentaires qui éclairent ses rouages.

L'INFLUENCE DU CONTEXTE SOCIAL DANS LA PRODUCTION ET LA RÉCEPTION DU DISCOURS

Pour la SFL, le contexte social d'interaction est un déterminant clé de l'acte de langage. Les libertés et les contraintes de ce contexte influenceraient la manière dont les participants de l'interaction utiliseraient le langage et comprendraient le sens transmis.

Les trois métafonctions du langage

D'un point de vue de la linguistique systémique fonctionnelle, le langage sert à donner du sens aux événements et à l'environnement qui nous entoure, dans la mesure où il construit les expériences humaines, les nomme et les classe dans des catégories (Halliday, 2004; 29).

Les éléments d'une langue, comme le lexique, la grammaire et le vocabulaire, interagissent avec les éléments de la réalité, c'est-à-dire du monde physique et social qui nous entoure. Ainsi, les éléments d'une langue et ceux du monde physique sont interdépendants dans le sens où sans langage, le monde ne pourrait ni être décrit, ni être interprété. En catégorisant la réalité, le langage permet l'interaction avec autrui ou avec soi-même, c'est pourquoi le langage vit dans une intersubjectivité (Halliday, 2004; 24, Charaudeau, 2005; 19). C'est en parlant, ou en écrivant, que ce soit à soi-même ou à quelqu'un d'autre, que le monde se trouve commenté. Le langage dépend donc à la fois du monde qu'il décrit et des personnes qui l'utilisent. Ainsi, chaque langue a ses propres expressions pour décrire le monde, comme maison ou appartement, en anglais *house* and *apartment*, qui sont des sous-catégories d'un logement, ou *housing*. Le vocabulaire change d'une langue à une autre mais l'objectif reste le même; celui de nommer et de catégoriser l'environnement, d'assigner la réalité à une signification. De ce point de vue, pour donner du sens au monde physique qui l'entoure, le sujet doit faire un choix, conscient ou inconscient, dans ses ressources linguistiques disponibles, dans son "système de choix disponibles" (Banks, 2005; 18), c'est pourquoi cette théorie linguistique est "systémique".

Contrairement à l'approche structuraliste qui voit le langage comme une construction d'éléments grammaticaux dont le sens ressort de la relation logique entre ces éléments, la linguistique systémique fonctionnelle prend en compte la dimension sociale du langage, à savoir les libertés et les contraintes du contexte social, lequel influencerait la catégorisation des éléments du monde physique. Cette théorie linguistique s'inscrit donc dans le courant de la sociolinguistique, qui établit une relation entre le langage et les structures sociales (Rubtcova & Pavenkov, 2016; 472). Dans cette perspective, le contexte de la situation détermine trois fonctions sémiotiques du langage, c'est-à-dire qui concernent la signification de phénomènes non-linguistiques: le "champ", la "teneur" et le "mode"⁷. Le champ fait référence aux participants de l'interaction et au thème de l'interaction. Il répond aux questions de type: "qui s'adresse à qui?", "de quoi cette personne parle?", "de quel sujet le texte traite-t-il?", ou encore "quel est le thème de ce programme télévisé ou de ce programme radiophonique?". La teneur concerne la relation entre les participants de l'interaction. Cette fonction part du principe qu'une production langagière, qu'elle soit écrite ou orale, établit une

⁷ En anglais, "field", "tenor", et "mode" (Halliday, 2004). Toutes les traductions concernant la SFL sont données par Banks (2005).

relation spécifique entre les participants de l'interaction, laquelle est déterminée par un rapport de pouvoir (les participants ont-ils le même statut?), un registre (le langage utilisé est-il formel ou informel?) et un lien de proximité ou de distance (la production langagière crée-t-elle une complicité entre les participants de l'interaction?). Enfin, le mode s'intéresse à la structuration du discours et au canal de communication utilisé: le texte, l'image, le son, la vidéo, et/ou la combinaison de plusieurs de ces canaux. Ces trois fonctions sémiotiques déterminent trois métafonctions sémantiques, à savoir trois types de significations linguistiques: la métafonction idéationnelle, qui traite du contenu du message produit, la métafonction interpersonnelle, qui traite des relations entre les participants de l'échange, et la métafonction textuelle, qui concerne l'organisation du message. En partant du principe qu'une production langagière (écrite ou orale) met en scène deux identités discursives, un énonciateur et un destinataire (Charaudeau, 2008; 50-51), nous utiliserons ces deux termes afin de qualifier les participants d'une interaction. Ceci est un choix parmi un autre; nous aurions pu décider d'utiliser les termes "locuteur" et "interlocuteur", mais "énonciateur" et "destinataire" nous paraissent plus pertinents pour l'analyse du discours écrit.

La métafonction idéationnelle concerne le thème autour duquel le message est produit et la manière dont les participants de l'interaction perçoivent le monde. Une proposition est la représentation de la relation entre trois éléments: le "thème", le "sujet" et "l'acteur"⁸. Le "thème" sert de point de départ du message, c'est l'élément que l'énonciateur choisit pour fonder (*grounding*) son propos (Halliday, 2004; 59). Le "sujet", lui, est l'élément, souvent une chose ou une personne, qui est commenté, discuté. Enfin, "l'acteur" accomplit. Prenons trois exemples:

1. *The children gave some candies to their classmates.*
2. *A bank has been robbed by two teenagers.*
3. *Unfortunately, the storm has broken a window.*

Dans l'exemple 1, le "thème", le "sujet" et "l'acteur" sont tous les trois "the children". En effet, "the children" est à la fois l'objet du discours, le point de départ du discours et l'acteur de l'action, qui est celle de donner des bonbons. Dans l'exemple 2, le "thème" ainsi que le "sujet" sont "a bank", et "l'acteur" est "two teenagers". Cette fois, le "sujet" et

⁸ En anglais, "theme", "subject", "actor" (Halliday, 2004).

“l’acteur” sont deux éléments distincts. En fait, dans le cas d’un verbe à la voix active, le nom, ou le groupe nominal, est représenté à la fois par le “sujet” et par “l’acteur”. Mais dans le cas d’un verbe à la voix passive, le “sujet” sera le bénéficiaire de l’action alors que “l’acteur” sera le moteur de l’action. Dans l’exemple 3, le “thème” est “unfortunately”, le “sujet” et “l’acteur” “the storm”. Dans cette phrase, le “thème” fait part de la subjectivité de l’individu qui perçoit négativement l’action qu’il décrit.

La métafonction textuelle concerne l’organisation des informations données dans un discours, c’est-à-dire comment le message est organisé dans les différentes propositions qui composent un texte. Une proposition est divisée entre le “thème” et le “rhème”⁹. Le “thème” est le point de départ du discours et le “rhème” constitue ce qui est dit sur ce “thème”. Ainsi, le “rhème” n’occupe jamais la position initiale dans une proposition. Voici un exemple:

They moved into their new house yesterday.

Le “thème” est “they” et le “rhème” représente le reste de la phrase (“moved into their new house yesterday”).

Il y a trois sortes de “thème”: le “thème topical”, le “thème textuel” et le “thème interpersonnel”. Le “thème topical” est le “thème” que le “rhème” va développer (dans notre exemple 1, “they” est un thème topical.) Il est obligatoire dans une proposition contrairement aux deux autres thèmes. “Le thème textuel” permet de connecter les propositions entre elles. Ce thème est réalisé par les conjonctions de coordination et les marqueurs de discours par exemple. Le “thème interpersonnel”, lui, peut faire part de la subjectivité et du point de vue de l’énonciateur. Il est réalisé par des ajouts de modalité et d’attitude. Il peut aussi permettre de donner des informations sur la relation entre les participants de l’interaction, et de désigner le destinataire du message, auquel cas cette fois le thème sera identifié par des vocatifs.

Une proposition peut contenir plusieurs thèmes et son “thème topical” peut être “marqué” ou “non-marqué”, c’est-à-dire que l’énonciateur peut lui donner une signification particulière. Si le “thème” est marqué, cela veut dire qu’il n’est plus en position initiale et qu’un autre élément grammatical prend sa place. Ainsi, quand un énonciateur choisit de “marquer” son “thème”, il décide de mettre en avant un élément afin d’attirer l’attention de son destinataire sur celui-ci.

⁹ En anglais, “theme” and “rheme” (Halliday, 2004).

But, honestly, he was right to act this way.

Dans l'exemple ci-dessus, le "thème" est marqué car il ne prend pas la position initiale. La phrase comprend trois "thèmes" qui composent le thème général de la phrase: le "thème textuel" (la conjonction de coordination "but"), le "thème interpersonnel" (l'ajout d'attitude "honestly") et le "thème topical" (le sujet "he".) La conjonction de coordination permet de créer de la cohésion au sein du texte, et l'ajout d'attitude indique l'attitude de l'énonciateur envers le contenu de son message.

Dans une phrase interrogative, le "thème" n'est pas marqué si la question commence par un mot interrogatif (*wh-question words*) ou par l'auxiliaire suivi du sujet dans le cas d'une question polaire:

1. *Do you like chocolate?*
2. *Are you on a business trip?*

Dans une phrase impérative, le "thème" n'est marqué ni lorsque la phrase inclut le destinataire (*let us, let's*), ni lorsqu'elle l'exclut (verbe conjugué en première position). Voici deux exemples de phrases impératives non-marquées:

1. *Let's have some fun!*
2. *Be quiet!*

Au-delà de l'organisation des éléments au sein d'une proposition, la métafonction textuelle concerne l'organisation des propositions dans l'ensemble du texte. La manière dont tous les "thèmes" d'un texte sont enchâssés les uns aux autres, qu'on appelle la progression thématique, contribue au développement d'un message structuré. Plus les "thèmes" d'un texte sont variés, plus le déroulement du texte sera fluide. À l'inverse, si un "thème" est le même pour plusieurs propositions consécutives, cela donnera un effet de répétition qui soulignera l'importance du "thème". Ce qui crée la cohésion d'un texte c'est aussi la variété lexicale, le système de référence et l'ellipse (Banks, 2005; 88). La cohésion lexicale et l'ellipse permettent à l'énonciateur de parler d'un sujet avec un vocabulaire varié, ce qui évite au texte d'être monotone et répétitif. Quant au système de référence, c'est "l'usage que l'on fait de certains items de la langue afin de référer soit à un élément dans le texte, soit à quelque chose dans le monde réel" (Banks, 2005; 88). Dans le texte, quand le référent se trouve avant, il y a référence anaphorique, et quand il se trouve après il y a référence cataphorique. Enfin, un référent est exophorique quand il se trouve dans le monde hors texte.

Pour finir, la métafonction interpersonnelle porte sur la construction de la relation entre les participants de l'échange. De ce point de vue, elle démontre que le langage n'est pas seulement pourvoyeur de sens mais aussi un phénomène social. Nous utilisons le langage pour exprimer nos points de vue et aussi pour entretenir nos relations avec les autres (Halliday, 2004; 24). Ainsi, la métafonction interpersonnelle concerne à la fois l'attitude de l'énonciateur envers ce qu'il dit, et le type d'interaction qui s'opère entre les participants de l'échange. C'est cette fonction qui va nous importer la plus dans notre analyse. Le schéma ci-dessous résume la théorie de la SFL:

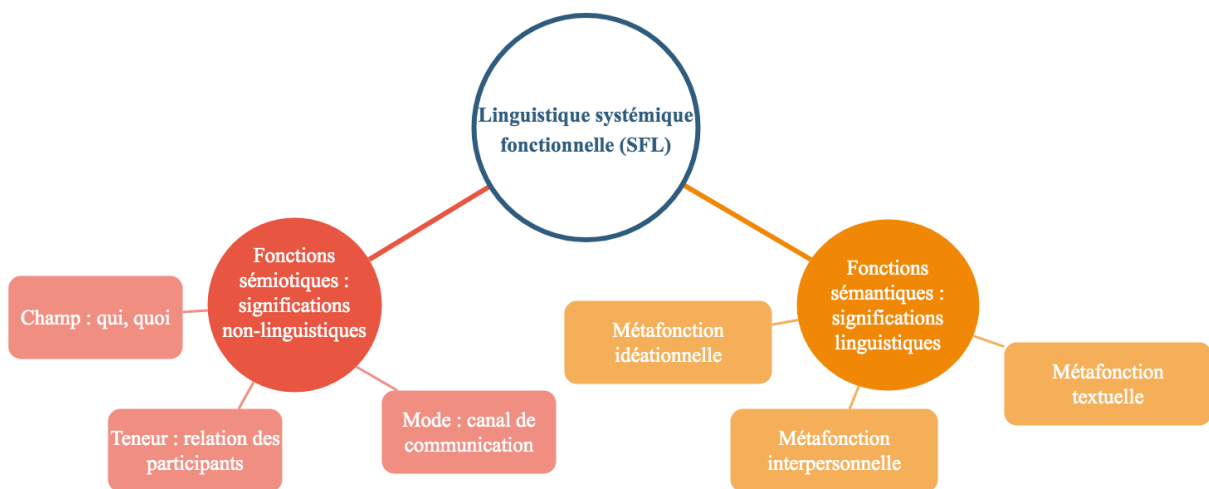


Schéma 1: La linguistique systémique fonctionnelle

La métafonction interpersonnelle

Dès qu'une personne s'adresse à quelqu'un, il adopte un rôle particulier et ce faisant assigne à l'autre le rôle complémentaire qu'il attend de lui (Halliday, 2004; 106). Ces rôles sont spécifiques au contexte de production et de réception du discours. Ainsi, un acte de langage met en scène au moins quatre sujets : d'une part le producteur de l'acte de langage et le récepteur de l'acte de langage, se trouvant dans le même domaine de pratique sociale mais avec un statut et des rôles différents, et d'autre part, l'énonciateur et le destinataire, ayant

chacun une identité discursive propre, mis en scène par l'acte de langage lui-même (Charaudeau, 2008; 50-51). Par exemple, dans le cas de la presse, le producteur de l'acte de langage représente un journaliste - la figure majeure de l'organe de production dont il fait partie - qui a écrit un article. Derrière la figure du journaliste se trouve un individu avec son éducation, ses expériences personnelles, sa culture, son savoir etc., lequel a pris le rôle de journaliste avec les caractéristiques qui lui sont propres et qui dépendent de son statut mais aussi de celui du journal dont il dépend. Par son acte d'énonciation, c'est-à-dire par l'acte de rédaction de son article, le journaliste aura construit une identité discursive. En d'autres termes, il aura mis en scène un énonciateur et un destinataire propres au texte et à son contenu. Ce faisant, le journaliste attendra une certaine disposition de son lecteur, c'est-à-dire du récepteur de l'acte de langage, pour interpréter ce qu'il a écrit. Selon Halliday, il y a deux types fondamentaux de rôles discursifs: "proposer" et "solliciter"¹⁰, donner une information, un bien ou un service, et en requérir. Ces deux actes de langage en impliquent deux autres respectivement: proposer suppose "inviter à recevoir" et solliciter suppose "inviter à donner". Ainsi, un acte de langage peut être considéré comme un "inter-acte" (an interact) (Halliday, 2004; 107). Lorsque ce qui est sollicité est une information, le langage constitue la fin ainsi que le moyen. En effet l'acte, ou "l'inter-acte", de langage n'a pas de répercussion concrète dans le monde, contrairement à si l'échange de l'interaction concernait un bien ou un service, auquel cas le moyen resterait le langage mais la fin aurait une conséquence sur le monde physique des objets ou des échanges de faveurs. Puisque notre analyse portera sur le discours journaliste, nous allons nous intéresser d'avantage aux rôles discursifs qui engagent une information, et non pas un bien ou un service. Voici un exemple ci-dessous:

You are going to call your mum, aren't you?

Cet acte de langage est une proposition qui invite le destinataire à la recevoir. La proposition est plus spécifiquement un conseil, voire un ordre en fonction du contexte. Par l'injonction du *mood tag* "aren't you?", l'énonciateur renforce l'importance de son conseil et rappelle avec insistance à son destinataire ce qui est attendu de lui.

Évidemment, c'est au bon vouloir du destinataire d'accepter ou de refuser ce qui est implicitement attendu de lui. Dans le cas d'un échange d'information, la proposition peut être débattue, niée, contredite, etc. (Halliday, 2004; 110). Il n'empêche qu'un acte de langage

¹⁰ En anglais, "giving" et "demanding".

assigne aux participants de l'échange des rôles spécifiques qui dépendent précisément du contexte. C'est plus particulièrement à travers le choix que l'énonciateur fait d'un mode - indicatif, interrogatif ou impératif - qu'il impose des rôles à lui-même et à son destinataire (Banks, 2005; 38). Néanmoins, le sens et les rôles que l'énonciateur transmet peuvent être explicites ou implicites. Dans le cas d'une phrase déclarative, le sens explicite, aussi appelé la force locutoire, est celui de fournir une information, mais le sens implicite, aussi connu sous le nom de force illocutoire, qui dépend toujours du contexte, peut être celui de s'exclamer ou de recommander quelque chose. Notre exemple plus haut ("you are going to call your mum, aren't you?") est une phrase interrogative donc la force locutoire est de poser une question, de demander une réponse, alors que la force illocutoire est de pousser l'énonciateur à appeler sa mère. Selon Halliday, contrairement aux phrases déclaratives qui expriment le point de vue de l'énonciateur, les phrases interrogatives s'orientent vers celui du destinataire (2004; 131). La force illocutoire, le sens implicite, ne peut être compris que grâce au contexte de l'interaction, et en réalité, se montrer indirect est fréquent, voire quotidien.

La modalité prend une grande place dans la relation interpersonnelle entre l'énonciateur et le destinataire. Elle représente les degrés intermédiaires entre une affirmation et une négation (Halliday, 2004; 147). En d'autres termes, la modalité constitue une région d'incertitude entre un oui affirmatif et un non affirmatif. Il y a deux types de degré intermédiaire. Premièrement, il y a l'évaluation en terme de probabilité et de possibilité, laquelle est représentée par la modalité épistémique, c'est-à-dire par l'utilisation d'auxiliaires de modalité tels que "might", "may", d'ajouts modaux comme "probably", "maybe", et aussi représentée par la modalité radicale, laquelle traite d'obligation, de permission et de capacité intrinsèque, et se traduit par des auxiliaires de modalité comme "must", "should", "can", des formes périphrastiques - ou auxiliaires de semi-modalité - tels que "ought + infinitive", "have + infinitive", "be likely + infinitive". Deuxièmement, il y a l'évaluation en terme de fréquence, laquelle représentée par des adverbes tels que "sometimes" et "always". Ainsi, à travers la modalité, l'énonciateur transmet une attitude vis-à-vis de son message, laquelle indique dans quelle mesure son propos est discutable et négociable. Pour Banks, "le fait - d'indiquer si un propos est discutable ou pas - n'est ni anodin, ni neutre, et permet à l'énonciateur de jouer sur ce phénomène en créant des propositions qui mêlent modalité épistémique et modalité radicale, sous couvert de la même expression modale" (2005; 67).

Dans la modalité, il y a aussi l'aspect de la responsabilité: dans quelle mesure un énonciateur prend la responsabilité de l'attitude qu'il exprime? L'énonciateur peut choisir de se montrer subjective, en utilisant des auxiliaires de modalité et des verbes de pensée, ou il peut tenter de se montrer plus objectif, en utilisant des formulations plus impersonnelles comme des auxiliaires de semi-modalité, ou en citant une voix externe. La subjectivité de l'énonciateur est donc davantage assumée par l'utilisation d'auxiliaires de modalité ou d'ajouts modaux que par l'utilisation de semi-modaux. De fait, un énonciateur a de nombreuses manières d'exprimer son opinion, ou "de dissimuler le fait qu'il exprime son opinion", comme le formule Halliday (2004; 616). Toutes ces catégories de modalité permettent des subtilités dans le sens que l'énonciateur souhaite transmettre.

L'EXPRESSION DE L'ATTITUDE DANS LE DISCOURS ET SES EFFETS SUR LE DESTINATAIRE

La théorie de l'évaluation cognitive (Appraisal theory), développée par J.R Martin et P.R.R White dans leur livre "The Language of Evaluation: Appraisal in English", est considérée comme un prolongement de la métafonction interpersonnelle de la SFL, dans le sens où elle offre davantage d'outils méthodologiques. L'Appraisal divise en trois les procédés discursifs qui déterminent l'attitude de l'énonciateur; les trois prochains paragraphes y seront consacrés.

L'expression des réactions émotionnelles

Une attitude transmet des émotions et des valeurs, et elle révèle la relation entre un énonciateur et son énonciateur. De fait, choisir une attitude par rapport à une autre provoque une entité discursive spécifique (Martin & White, 2005; 5-6). L'Appraisal divise en trois les procédés que l'énonciateur peut utiliser pour façonner son attitude ou le point de vue qu'il transmet: il y a le domaine de "l'attitude", concerné par les réactions émotionnelles de l'énonciateur, celui de "l'engagement" qui se penche sur le degré d'acceptation des

propositions de l'énonciateur, et "la gradation"¹¹ qui évalue la force des émotions et de l'attitude transmises.

L'attitude se divise en trois sous-catégories: il y a "l'affect", "le jugement" et "l'appréciation"¹².

D'abord, "l'affect" porte sur la nature de l'émotion transmise, si elle est plutôt positive ou négative (Martin & White, 2005; 42). "L'affect" peut être représenté sous la forme d'un adjectif, qu'il soit épithète, attribut du sujet ou circonstanciel, comme dans les exemples ci-dessous:

1. *He is a sad husband.*
2. *The husband is sad.*
3. *The husband left the house sadly.*

L'exemple 1 illustre un adjectif épithète, l'exemple 2 un adjectif attribut du sujet et l'exemple 3 un adjectif circonstanciel. Les trois cas font part d'une émotion négative.

L'affect peut aussi prendre la forme d'un processus mental ou comportemental:

1. *She misses her husband* (processus mental)
2. *She cried because her husband left* (processus comportemental)

Enfin, l'affect peut être représenté par un ajout d'attitude, tels que "sadly" et "joyfully". Nous pouvons différencier la personne qui exprime l'émotion, ici "she" (the wife or ex-wife), de l'action à laquelle la personne réagit, ici "because her husband left".

Ensuite, le "jugement" concerne le jugement de l'énonciateur envers les comportements des personnes qu'il commente (Martin & White, 2005; 42). Il peut par exemple les critiquer, les admirer, ou les trouver effroyable. Ces jugements peuvent être positifs ou négatifs, néanmoins seulement le contexte peut nous éclairer sur la nature du jugement. Le "jugement" de l'énonciateur peut être transmis implicitement, à travers l'utilisation de métaphores ou d'un vocabulaire qui aurait lexicalisé une circonstance de manière (*non-core vocabulary*) (Martin & White, 2005; 65), comme "to gallop" ou "a herd"

¹¹ En anglais, "attitude", "engagement" et "gradation" (Martin & White, 2005).

¹² En anglais, "affect", "judgment" et "appreciation" (Martin & White, 2005).

qui impliquent tous deux un sens légèrement différent que dans “to run” ou “a group”, plus neutres.

Pour finir, “l’appréciation” porte sur le jugement de l’énonciateur envers le cours naturel des choses (Martin & White, 2005; 43). Cette sous-catégorie se rapproche de celle du “jugement”, la différence étant que “l’appréciation” concerne le jugement de l’énonciateur sur l’état du monde physique, alors que le “jugement” concerne l’opinion de l’énonciateur sur les comportements d’autrui.

Il est parfois difficile de faire la distinction entre “l’affect”, “le “jugement” et “l’appréciation”. En effet, certains termes tels que “to be disgusted” ou “to be revolted” peuvent combiner les trois. “To be disgusted”, par exemple, peut transmettre à la fois une émotion négative, un jugement envers par exemple quelqu’un qui aurait eu un comportement grossier, ou un jugement envers un événement naturel que l’énonciateur trouverait répugnant. De plus, les explétives et les interjections, telles que “hey!” ou le prénom du destinataire, qui peuvent être interprétées comme des éclats d’émotion, sont difficiles à catégorisées. Encore une fois, pouvoir étiqueter un terme dépend des informations données par le contexte d’interaction.

Le degré d’acceptation des propositions

L’engagement porte sur la responsabilité discursive de l’énonciateur, sur la manière dont il justifie l’attitude qu’il transmet dans son discours. L’énonciateur peut décider d’accepter totalement la responsabilité de ses propos, ou bien il peut se décharger de ce poids, complètement ou partiellement. Autrement dit, l’énonciateur peut se positionner de quatre manières différentes: il peut rejeter complètement des points de vue contraires au sien, il peut en rejeter certains tout en reconnaissant leur légitimité, il peut présenter son point de vue comme une alternative parmi d’autres, ou encore il peut le justifier en citant une source, c’est-à-dire en faisant référence à une autre subjectivité, une voix externe¹³. D’après Martin et White, peu importe le choix de l’énonciateur pour justifier son attitude, lorsqu’il le transmet,

¹³ En anglais, respectivement “disclaim”, “proclaim”, “entertain” et “attribute” (Martin & White, 2005).

explicitement ou implicitement, il invite simultanément son destinataire à partager son ressenti et son point de vue, ou du moins à le comprendre, l'intention étant d'allier le destinataire aux valeurs et aux croyances de l'énonciateur (2005; 95). Cette hypothèse implique l'idée qu'un énonciateur attend de son destinataire qu'il soit disposé et prêt à se mettre dans la même "peau" que lui, qu'il se détache de ses propres émotions et de ses propres points de vue afin d'endosser ceux de l'énonciateur.

Tout d'abord, l'énonciateur peut choisir d'assumer son attitude en rejetant tout point de vue contraire, auquel cas sa proposition sera présentée comme due et non-négociable (Martin & White, 2005; 101). De telles affirmations sont formulées à l'aide d'ajouts d'attitude comme "naturally", "of course", "admittedly", ou d'expressions comme "the truth is that...", et "X has demonstrated that", etc. Ainsi, l'énonciateur insiste sur son adhésion à ce qu'il dit, insiste sur sa valeur de vérité, mais néanmoins son engagement ne témoigne que de sa propre conviction. Cet engagement aura pour effet de présenter l'énonciateur et le destinataire tels deux partenaires dialogiques aux savoirs communs et aux valeurs communes (Martin & White, 2005; 123).

L'énonciateur peut aussi se montrer moins exclusif et reconnaître la légitimité et la logique de points de vue contraires au sien. Ce genre d'attitude est observable à travers l'utilisation d'adverbes de concession, tels que "although", "even though", etc. Avec ce type d'adverbe, l'énonciateur s'aligne sur les valeurs de son destinataire afin de construire un lieu de partage et de compréhension (Martin & White, 2005; 121), c'est-à-dire qu'il valide d'abord le point de vue de son destinataire, ou d'une pensée qu'il estime commune, il admet sa logique, puis se positionne ensuite à l'encontre de celui-ci en proposant un point de vue inverse. Autrement dit, il pose une affirmation pour la corriger par la suite. Ce faisant, l'énonciateur contredit le point de vue de son destinataire (Martin & White, 2005; 125), ce qui obligerait le destinataire à le réorienter (Charaudeau, 1997; 245). L'exemple ci-dessous illustre cette contre-position:

Although he has never smoked, he has lung cancer.

Par la concession "although he has never smoked", l'énonciateur admet la logique selon laquelle quand on ne fume pas, on attrape difficilement le cancer du poumon. À travers la proposition qui suit, "he has lung cancer", l'énonciateur se positionne contre sa première proposition, ainsi il accepte et rejète simultanément ce premier point de vue. Il comprend le point de vue supposé de son énonciateur, mais le contredit.

L'énonciateur peut aussi se montrer tout à fait subjectif et présenter son point de vue comme une possibilité parmi d'autres. Il ne cite personne, ne fait référence à aucune source; il s'en tient à sa propre subjectivité qu'il met en doute. Ce genre d'attitude est typiquement illustré à l'aide d'auxiliaires de modalité tels que "might", "may", d'ajouts modaux comme "perhaps", "maybe", d'auxiliaires de semi-modalité comme "it is likely that", de verbes d'actions cognitives tel que "I think", "I hear" ou encore d'expressions qui impliquent le doute, tels que "it seems", "apparently" etc. Une apparente subjectivité comme celle-ci peut être interprétée différemment selon le contexte. Parfois, les modaux peuvent faire part d'humilité et de modestie de la part de l'énonciateur, alors que dans un autre contexte cela peut être vu comme de la méconnaissance et de l'ignorance (Martin & White, 2005; 107, Charaudeau, 1997; 53). Dans tous les cas, d'une part l'énonciateur peut jouer sur les subtilités de sa subjectivité, et d'autre part le destinataire est invité à suivre la mise en délibération des propositions et des alternatives. Il peut décider de se montrer explicitement subjectif ou implicitement subjectif (Martin & White, 2005; 130). L'énonciateur sera implicitement subjectif si la modalité qu'il utilise est un élément qui se fond parmi les autres éléments de sa proposition, comme dans "he may be telling the truth", mais il sera explicite si la modalité est mise en avant, telle que dans "it's probable that he is telling the truth" ou "I believe that he is telling the truth". Quant au destinataire, à travers les marques de la modalité il peut se sentir diviser entre différents points de vue, de fait il est autorisé à ne pas adhérer au point de vue subjectif de l'énonciateur (Martin & White, 2005; 108).

Enfin, l'énonciateur peut décider de justifier son propos en s'appuyant sur une source, une voix externe. En citant d'autres personnes, il inscrit son propos dans la subjectivité des voix de ces personnes. Ainsi, l'énonciateur établit une distance avec ce qu'il dit et ce faisant se décharge d'une part de la responsabilité de ce qu'il dit (Martin & White, 2005; 111, Tuchman, 1980; 95). Autrement dit, en citant d'autres personnes, l'énonciateur signale que son propos ne lui appartient pas, et cette position d'effacement peut produire un effet d'objectivation. La citation peut avoir des effets différents selon le contexte et selon l'identité de la personne citée. Plus la personne prise pour référence a de la notoriété et est spécialiste d'un sujet, plus elle sera considérée comme digne de foi et plus le destinataire sera convaincu (Tuchman, 1980; 95, Charaudeau, 1997; 51); ce procédé rhétorique s'appelle l'argument d'autorité. À l'inverse, si la personne citée n'est pas spécialiste ou n'a aucune notoriété, le destinataire pourra signaler une certaine retenue envers son propos. La citation s'inscrit dans

le discours par l'utilisation du discours, rapporté, direct ou indirect, comme l'illustre l'exemple ci-dessous:

Scientists claim that Earth's temperature will rise 5 to 6 degrees.

Dans l'exemple ci-dessus, la responsabilité du propos "Earth's temperature will rise 5 to 6 degrees" est donnée à la source citée, "scientists". La source est fondée car les scientifiques sont des spécialistes. Ainsi, l'énonciateur se présente davantage convaincant que s'il n'avait pas cité cette voix externe, et le destinataire sera porté à adhérer à son propos.

L'intensité de l'évaluation exprimée

La gradation concerne la force de l'attitude de l'énonciateur (Martin & White, 2005; 37). Cette dimension analytique porte à la fois sur la qualité et la quantité de l'attitude, qu'on appelle "force", et sur la prototypicalité, qu'on appelle le "focus", c'est-à-dire sur la représentativité d'un terme du champ lexical, lequel ne peut être mesuré sans connaître le contexte d'interaction (Martin & White, 2005; 137). Voici deux exemples qui caractérisent d'abord la "force" (exemple 1) puis le "focus" (exemple 2):

1. *He is extremely angry.*

2. *She is sort of a friend to him.*

Dans l'exemple 1, l'impact de l'adjectif "angry" est intensifié par l'adverbe "extremely", alors que dans l'exemple 2, l'adverbe "sort of" modère la représentativité du nom "friend", ainsi le sujet "she" est décrit comme en marge de la catégorie nominale "friend".

À travers le "focus", l'énonciateur peut soit exacerber la représentativité d'un terme du champ lexical, soit il peut la modérer, l'atténuer¹⁴. Selon Martin et White, lorsque l'énonciateur exacerbe la représentativité d'un nom ou d'un adjectif, comme dans la phrase "he is a true friend to me", il s'investirait complètement dans l'attitude qu'il adopte et ce faisant attendrait de son destinataire qu'il soit convaincu et qu'il acquiesce son attitude (2005; 139). Au contraire, si l'énonciateur atténue le sens d'un terme, comme l'illustre l'exemple 2,

¹⁴ En anglais, "sharpen" et "soften" (Martin, & White, 2005).

l'énonciateur ne tenterait pas de convaincre son destinataire, il lui offrirait la liberté d'accepter ou de rejeter son jugement (Martin & White, 2005; 139).

L'autre axe de la gradation, la "force", se subdivise en deux catégories. Tout d'abord, une attitude peut être soit intensifiée, soit quantifiée¹⁵. L'intensification d'un jugement, ou inversement, l'amoindrissement d'un jugement, peut être réalisé par un adverbe isolé du terme intensifié ou amoindri, comme l'illustre l'exemple 1 ci-dessous, soit par le sens même donné au terme utilisé, comme le montre l'exemple 2¹⁶:

1. *The party was rather boring.*

She quite abruptly hit me.

This pleased me somewhat.

2. *I appreciate him.*

Dans l'exemple 2, le degré de l'attitude de l'énonciateur est indiqué par le verbe même, et non par l'ajout d'un adverbe comme dans l'exemple 1. Le terme auquel est greffé le degré d'une attitude a donc plusieurs fonctions sémantiques (Martin & White, 2005; 141): dans notre exemple, "appreciates" fonctionne à la fois comme le verbe indiquant une relation entre "I" et "him", et aussi comme révélateur du degré, ici amoindri, de l'émotion de l'énonciateur. Comme un exemple est mieux expliqué par son contraire, l'effet de la proposition 2 serait différent si le verbe "appreciate" était remplacé par "like". Ce cas-là ferait part d'une intensification du degré de l'émotion du énonciateur, car le verbe "like" est doté de ce sens même.

Toujours dans la catégorie de la force, une attitude peut aussi être quantifiée, auquel cas l'énonciateur utilisera des quantificateurs tels que "many", "lots of", "few", "a profusion of", etc.

Le schéma qui suit résume la théorie de l'Appraisal (ou théorie de l'évaluation cognitive):

¹⁵ En anglais, "intensification" et "quantification" (Martin & White, 2005).

¹⁶ En anglais, "isolating", et "infusing" (ibid).

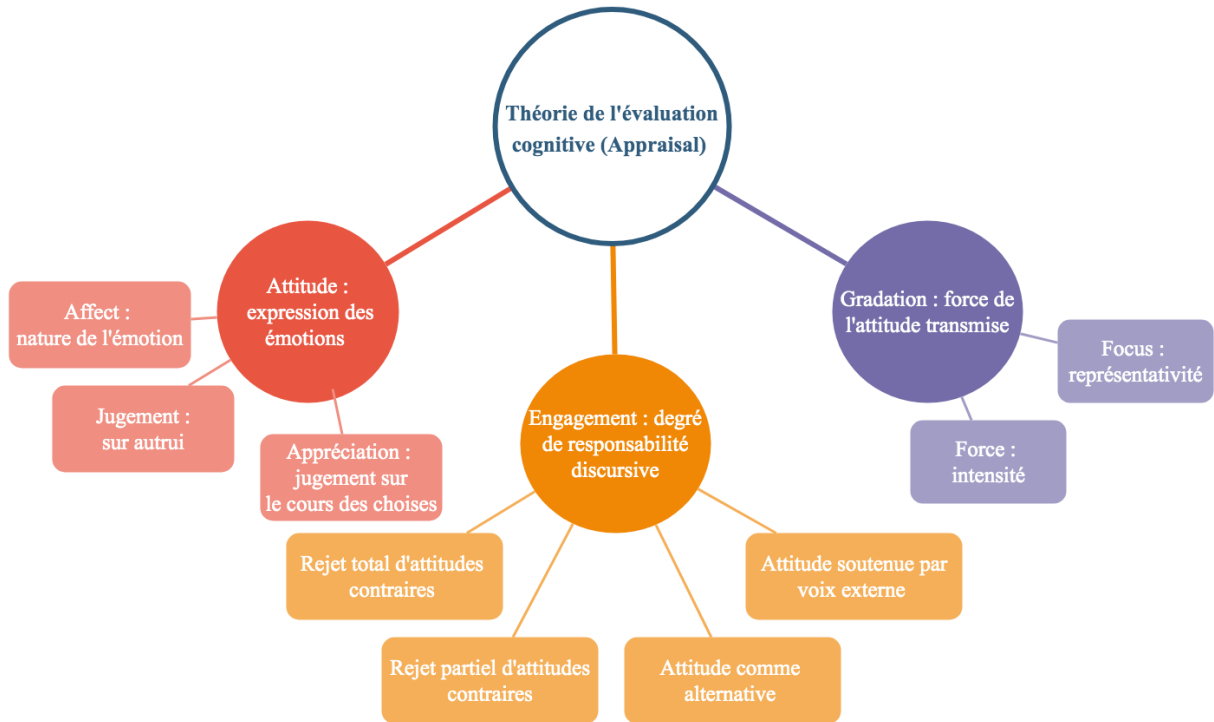


Schéma 2: Théorie de l'évaluation cognitive

LA CRÉATION ET LE TRAITEMENT DU CORPUS

L'approche théorique, que nous venons de détailler, la sélection des données textuelles, c'est-à-dire la création du corpus d'étude, ainsi que les outils que nous utiliserons pour l'analyse de ces dernières établissent les bases de notre réflexion. Dans cette partie, nous expliquerons comment certains articles du New York Times sur le Russiagate ont constitué notre corpus.

LE TRAITEMENT DU CORPUS

Pour analyser les données textuelles, nous combinerons deux approches de la linguistique: l'approche introspective et l'approche computationnelle. Parfois opposées l'une à l'autre, nous tenterons de défaire cette opposition et d'en tirer des avantages.

L'analyse computationnelle et les outils de SketchEngine

La métafonction interpersonnelle de la linguistique systémique fonctionnelle et la théorie de l'évaluation cognitive constituent le cadre théorique de notre analyse. C'est à travers ces deux perspectives réunies que les données collectées dans notre corpus d'étude vont être analysées et interprétées. Quant à l'analyse en elle-même, nous l'aborderons de deux manières, en mêlant la linguistique introspective et *une* linguistique de corpus, dans le sens où "il serait sans doute plus approprié de parler *des* linguistiques de corpus tant est grande la diversité des objectifs des études qui se fondent sur l'analyse de corpus" (Jacques, 2005; 4). Par définition, les linguistiques de corpus constituent une discipline utilisant des logiciels informatiques afin de traiter un corpus. À partir de là, les perspectives d'analyse sont multiples, les corpus le sont aussi (ils peuvent être constitués d'une centaine de mots comme de plusieurs millions), les objectifs selon la discipline d'étude peuvent être différents, c'est pourquoi nous pouvons parler *des* linguistiques de corpus. Cette discipline reste néanmoins une discipline des sciences humaines et non de l'informatique, car l'informatique ne représente pas un but, mais un moyen, un instrument (Williams, 2005; 13, Rastier, 2005; 41). L'informatique permet de mettre en lumière des fonctionnements linguistiques qui

échapperaient à la conscience du chercheur, qui ne se verraient pas à l’œil nu, ou autrement dit, qui ne seraient pas à première vue évidentes (Jacques, 2005; 25, Partington, 2008; 97). Ce faisant, l’informatique permet d’enrichir et d’étendre la compréhension des processus linguistiques dans un corpus (Fillmore, 1992; 20, Hardt-Mautner, 1995; 3). En d’autres termes, les outils informatiques de logiciels de linguistique de corpus permettent une compréhension plus complète des phénomènes linguistiques dans un corpus donné.

Le logiciel qui nous servira d’instrument d’analyse s’appelle SketchEngine. Il permet l’accès à des centaines de corpus de langues différentes, et aussi le dépôt de son propre corpus. SketchEngine offre une palette d’outils d’analyse linguistique, lesquels permettent d’aborder son corpus de diverses manières: les listes de fréquence par catégories grammaticales (“Wordlist”) indiquent combien de fois sont utilisés les termes du corpus, comme les verbes, noms, adjectifs, pronoms, conjonctions, prépositions, etc., mais aussi les lemmes, c’est-à-dire les formes canoniques des mots. Le concordancier (“Concordance”) replace les termes dans son contexte, ce qui est important afin de ne pas se tromper sur la nature du terme recherché lorsque, par exemple, il est polycatégorique, ce qui est le cas en anglais de la modalité qui peut être épistémique ou radicale, et aussi de la conjugaison qui peut être temporelle ou intemporelle. Le dictionnaire des synonymes (“Thesaurus”), comme son nom l’indique, génère la liste des synonymes d’un terme recherché. Enfin, l’autre outil phare de SketchEngine s’appelle “Word Sketch”; il donne les collocations d’un terme recherché, c’est-à-dire les cooccurrences, les associations entre le terme recherché et d’autres termes, les relations grammaticales d’un terme recherché.

Tous ces outils nous seront utiles pour comparer le discours du New York Times avant et après la publication du rapport Mueller. Sans comparaison, quel serait le sens des statistiques données par le logiciel? Les chiffres donnés doivent être relatifs à quelque chose afin de leur prêter une ou plusieurs interprétations. En réalité, les linguistiques de corpus sont par définition comparatives: “il est possible de découvrir et d’interpréter des caractéristiques discursives uniquement en les comparant avec d’autres” (Partington, 2008; 98). Dans le cas de notre étude, les données de “l’avant-publication” seront comparées à celles de “l’après-publication” et inversement. Cependant, une analyse comparative n’est pas sans danger d’un point de vue de son exhaustivité. La comparaison a tendance à se pencher d’abord sur les différences. L’instinct naturel du chercheur serait même de diriger son attention vers le changement et la corroboration (Taylor, 2013; 84). Et c’est bien de ce penchant que nous

avons formulé nos problématiques: y a-t-il des *différences* dans la relation interpersonnelle discursive entre le New York Times et ses lecteurs? Les conclusions du rapport Mueller ont-elles eu une *incidence* sur la relation interpersonnelle discursive entre le New York Times et ses lecteurs? Il nous sera donc important d'analyser notre corpus en nous focalisant autant sur les similarités que sur les différences. Ainsi, comme l'explique Charlotte Taylor:

By focussing on difference, we effectively create a 'blind spot'; this means that, rather than aiming for a 360-degree perspective of our data, we are actually starting out with the goal of achieving only a 180-degree visualization. Therefore, the search for similarity can add a new range of starting points into our data and allow us to begin with a more ambitious aim regarding the 'completeness' of the analysis. (Taylor, 2013; 83).

Chercher uniquement les différences leur donnerait trop d'importance puisqu'une partie des données serait écartée. Partir d'une hypothèse pour la confirmer ou l'infirmier est l'une des deux approches de la linguistique de corpus; l'analyse déductive, ou *corpus-based* en anglais. Au contraire, chercher les différences ainsi que les similarités permet d'apporter un regard plus complet à l'analyse et d'éviter les préjugés non-intentionnels. La tentative d'éviter les a priori a donné son nom à l'autre approche de la linguistique de corpus, laquelle est celle qui nous intéresse; l'analyse inductive, ou *corpus-driven linguistics* en anglais. L'idée derrière cette approche est de se placer tel un "aventurier picaresque", qui ne saurait pas par où commencer, qui saurait à peu après où se retrouver, mais surtout qui pourrait en chemin tomber sur des découvertes merveilleuses auxquelles il ne s'attendait pas (Partington, 2006; 292).

Les linguistiques de corpus et la linguistique introspective

Les linguistiques de corpus sont parfois opposées à la linguistique introspective, laquelle analyse des données du langage sans aucun outil autre que le cerveau du linguiste à la tâche. Sont alors mis en opposition le linguiste de corpus et le linguiste de fauteuil¹⁷. Mais avant tout antagonisme, les linguistes cherchent à analyser le langage, qu'ils soient linguistes de corpus ou linguistes de fauteuil. De plus, pour analyser le langage, le linguiste de corpus et

¹⁷ En anglais, "the corpus linguist" et "the armchair linguist" (Partington, 2008; 95).

le linguiste de fauteuil peuvent utiliser le même cadre théorique. De fait, ils ne sont pas les représentants de deux théories différentes du langage, mais ils utilisent bien deux instruments différents. Les linguistiques de corpus offrent seulement une nouvelle perspective des études linguistiques, une nouvelle palette de méthodes et d'outils computationnels pour accéder aux données du discours (Jacques, 2005; 21, Teubert, 2009; 12). De la même manière qu'une théorie linguistique peut s'enrichir d'une théorie sociologique ou d'une théorie psychologique afin d'apporter une compréhension plus complète et/ou plus complexe d'un phénomène étudié, les outils computationnels des linguistiques de corpus permettent d'élargir l'étendue du regard du linguiste sur les données du langage qu'il étudie.

Plutôt que de les opposer, de plus en plus de chercheurs les concilient et enrichissent leur analyse de leur complémentarité. D'une part, aussi grand soit le corpus, c'est-à-dire aussi nombreux soient les mots, un corpus ne peut pas couvrir toutes les caractéristiques d'une langue (Fillmore, 1992; 1). D'autre part, aussi précise et approfondie soit l'analyse, le linguiste peut ne pas être conscient de certaines caractéristiques du langage puisque son regard ne peut pas tout embrasser (Partington, 2008; 97). Les deux méthodes sont complémentaires dans le sens où le linguiste a besoin de connaître les contextes social et discursif dans lesquels a été produit son corpus, lequel ne peut pas être donné par les outils computationnels. Elles sont aussi complémentaires dans le sens où un corpus peut comprendre des fautes d'orthographe, des termes polycatégoriques ou polysémiques, des listes d'énumération, des particularités stylistiques comme une absence de verbe, que le logiciel ne peut pas reconnaître et auxquels seul le linguiste peut donner une signification. Ainsi, l'approche "semi-automatique" (Rousselot & Gagean, 2005; 355), c'est-à-dire l'approche conciliant linguistique de corpus et linguistique introspective, ou pour ainsi dire l'approche du linguiste de fauteuil connecté, s'intéresse à tous les cas de figure, car lorsque l'informatique ne peut saisir certaines données, le linguiste intervient et inversement.

LE CORPUS ET SES LIMITES

Le simple fait de sélectionner certains textes et d'en oblitérer d'autres pour l'analyse implique des limites dans les conclusions et hypothèses faites à leur propos. Néanmoins, cette sélection permet d'éviter les généralités. Dans les prochains paragraphes, nous expliquerons nos dispositions méthodologiques, leur étendue et leur limite.

La création du corpus

Afin de pouvoir analyser notre corpus avec les outils de SketchEngine, il a fallu convertir les fichiers .pdf en .txt. De plus, nous avons supprimé le surplus de texte accolé au contenu des articles pour ne pas altérer notre analyse de contenu inutile pour notre recherche, c'est-à-dire les sommaires, les légendes de photos et vidéos, les promotions du journal ou des auteurs sur les réseaux sociaux, et les paragraphes sur les droits d'auteur et les droits réservés du New York Times, de Europresse, et de l'Université de Bretagne Occidentale.

Notre corpus se compose de 114 articles rédigés par le New York Times, répartis avant et après la publication du rapport Mueller le 23 mars 2019. Ils couvrent une période d'un peu plus de deux ans; à savoir du 10 janvier 2017, qui correspond à la date à laquelle le dossier Steele - contenant les premières accusations envers Trump - a été diffusé en ligne par BuzzFeed, au 31 décembre 2019. Cette dernière date ne correspond à aucun événement particulier dans l'affaire du Russiagate, elle marque seulement la fin de la période de notre analyse. Le Russiagate étant une affaire contemporaine impliquant des enjeux actuels, tels que les fausses informations et le rôle des médias dans la diffusion de l'information et dans la conception d'hypothèses, il se peut très bien que davantage d'articles concernant le Russiagate - directement ou indirectement - soient écrits. Le sujet n'est pas épuisé. De fait, notre corpus est non-exhaustif. Néanmoins, beaucoup d'articles concernant "l'après-publication" du rapport Mueller ont été publiés dans les semaines et dans les mois qui suivirent. Plus on s'éloigne du 23 mars 2019, moins les articles sur la question sont publiés. Pour donner un ordre d'idée, au sein de notre corpus, 4 articles sur 31 ont été rédigés en décembre 2019. Afin de comparer "l'avant-publication" à "l'après-publication", nous avons subdivisé notre corpus en deux. Le premier sous-corpus s'étend du 10 janvier 2017 au 22 mars 2019, la veille de la publication du rapport Mueller, et comprend 83 articles. Le deuxième sous-corpus porte du 23 mars au 31 décembre 2019 et comprend 31 articles. Afin de pouvoir comparer les données, nous allons donc pondérer les chiffres. Le premier sous-corpus est constitué de 82637 mots, et le deuxième de 33294. Le coefficient de pondération sera donc de 2,4.

Pour la sélection des articles, nous avons aussi procédé par mots-clés. À partir de la plateforme Europresse, nous avons choisi d'appliquer quatre mots clés à l'introduction des articles, c'est-à-dire que chaque article de notre corpus contient ces quatre mots clés dans leur

introduction: “collusion” ou “conspiracy”, “trump” et “russia” (dans Europresse, cela se traduit par: LEAD= conspiracy| LEAD= collusion& LEAD= trump& LEAD= Russia). Nous avons choisi ces mots clés principalement pour des questions relatives à la quantité d’articles à analyser. Nous aurions aussi pu par exemple utiliser “Putin” au lieu de “Russia” et appliquer les mots clés à l’ensemble du texte, donc au-delà de l’introduction, mais cela aurait représenté plus de 500 articles. Réduire les mots-clés à l’introduction des articles permet non seulement de réduire le champ d’analyse, mais permet aussi de cibler plus précisément le sujet de notre recherche. Ainsi, le choix des mots-clés est totalement subjectif, mais chaque article concerne précisément le Russiagate.

Les limites du corpus

On reproche parfois aux linguistes d’influencer la nature des faits qu’ils analysent, dans le sens où en constituant leur corpus ils opèrent à une sélection de textes, et ce faisant, les données soumises à l’analyse ne seraient précisément pas des *données* puisqu’elles résultent d’une sélection et d’une restriction (Jacques, 2005; 26). Néanmoins, cette critique part du principe que la recherche devrait donner l’explication d’un tout; dans notre discipline, cela signifie que l’étude de langage devrait régir des lois concernant l’ensemble d’une langue ou concernant le fonctionnement interne du langage. Mais, que ce soit à travers l’œil du journaliste ou à travers l’œil du chercheur, “observer implique déjà une coupe dans le réel et un choix non-neutre des variables signifiantes” (Barrau, 2016; 17). Autrement dit, un fait scientifique dépend de l’échelle ou de la perspective à partir de laquelle les humains font sens du fait. Les données scientifiques sont la production d’un système ou d’une méthode propre à chaque discipline. Il n’y a pas de données qui soient indépendantes d’un système de pensée et donc d’une sélection et d’une restriction. Ainsi, dans le cadre de notre recherche en linguistique, “le description de lois, qui fut longtemps jugée la condition nécessaire de toute scientificité, se subordonne à l’étude systématiques des usages effectifs” (Rastier, 2005; 42-43). Notre ambition est de décrire des singularités, et pour ce faire, nous avons besoin de cadrer l’objet de notre recherche avec un système d’idée, un prisme théorique, ou appelons-le encore une préconception. Délimiter notre champ d’étude à 114 articles ne signifie pas que nous tenterons de rendre compte de la métafonction interpersonnelle dans tous le discours du New York Times sur le Russiagate. Sans doute certains articles nous échappent-ils. Nous

limiteront donc la portée de nos résultats à ce corpus, à ce contexte particulier. Mais comme le suggère Anne Condamines, même si nous interrogerons peu les résultats sur leurs modes d'élargissement, nous pourrions quand même nous demander quelles connaissances construites pourraient être réutilisées lors de nouvelles analyses (2005; 41).

Le cadre sémiotique

Les significations sémiotiques de la linguistique systémique fonctionnelle sont regroupées en trois catégories: le champ (qui sont les participants de l'acte de langage?, quel est le sujet de l'échange?), la teneur (quelle est le type de relation qui se construit entre les participants de l'échange?), et le mode (comment le discours est-il transmis?, quel est le canal de communication utilisé?).

Les articles constituant notre corpus traitent tous du même sujet, l'affaire du Russiagate, lequel constitue le lien qui les unit. Bien qu'ils sont tous tirés du New York Times, ils n'ont pas été écrits par un seul et même journaliste, mais par plusieurs. Certains d'entre eux ont rédigé plusieurs articles sur le sujet alors que d'autres en ont rédigé qu'un, ce qui est le cas notamment d'intervenants extérieurs et indépendants du journal. Bien que le journaliste soit le seul auteur de l'article, ou parfois l'un des co-auteurs, il est difficile de le nommer seul responsable de ce qu'il écrit, car il appartient à un tout, à savoir au journal pour lequel il travaille ou intervient, le New York Times, lequel comprend un ensemble de valeurs et une ligne éditoriale à suivre qu'importe les valeurs individuelles de l'auteur. Donc puisque la construction de l'information est davantage organisationnelle qu'individuelle (McQuail, 2010; 861) et puisque les intentions du journaliste peuvent être différentes des intentions de la personne derrière son rôle de journaliste, le journaliste en tant qu'auteur d'un article constitue la figure majeure représentant l'information qu'il transmet. C'est pourquoi nous ne ferons aucune distinction entre les différents journalistes qui ont rédigé les articles de notre sélection. Ils sont les représentants d'un tout, à savoir le New York Times, et c'est l'image de ce dernier qui nous importe, une partie de laquelle est renvoyée par le discours.

Les articles du corpus constituent l'acte de langage entre les journalistes du New York Times les ayant rédigés et les lecteurs de ces articles. Premièrement, contrairement à une interaction en face à face ou à une interaction virtuelle via une messagerie instantanée comme il en existe dans Facebook ou Instagram pour ne nommer que ces deux-là, la relation qui a

lieu entre les journalistes et les lecteurs est indirecte. En effet, l'heure à laquelle les articles sont rédigés est radicalement différente de l'heure à laquelle ils sont lus, notamment lorsqu'il s'agit de la version papier, donc l'information prend plus ou moins longtemps à être transmise. Dans le cas de la version numérique, ces deux temporalités sont aussi différentes mais peut-être dans une moindre mesure puisque les articles ne passent pas par l'imprimerie et la chaîne de distribution, lesquels sont impactés par des contraintes spatio-temporelles. De plus, les contextes de production et de réception sont différents. Alors que le New York Times produit de l'information à caractère public, dans le sens où l'information est produite afin d'être diffusée à un public, la lecture relève plus du caractère privé puisqu'elle est un acte domestique et individuel (McQuail, 2010; 145). Deuxièmement, la relation est unidirectionnelle dans le sens où il n'y a pas d'échange ou d'interaction à proprement parler. Les journalistes n'écrivent pas leur article afin de recevoir un commentaire de la part de leurs lecteurs, bien que le format numérique leur permette car il est parfois possible de commenter sous les articles de certains journaux, et bien que la lettre des lecteurs (les courriers ou mails adressés à la rédaction du journal) agisse comme des commentaires constructifs à propos des articles déjà publiés. Ceci dit, la relation entre les journalistes et les lecteurs est davantage unidirectionnelle puisque la majorité du contenu est produite et diffusée par l'un des deux partis; les journalistes. Ce faisant, les lecteurs se trouvent dans une position de réception, c'est pourquoi, troisièmement, la relation est inégale. D'une part, les journalistes du New York Times produisent de l'information et la diffusent dans un cadre professionnel et reconnu, par conséquent ils incarnent une figure d'autorité. D'autre part, les lecteurs sont tributaires des journalistes puisque sans eux ils n'auraient pas accès à l'information.

Enfin, l'acte de langage entre les journalistes et les lecteurs est représenté sous la forme d'un texte. Bien que la plupart des articles du corpus contiennent une photographie, nous avons décidé de ne pas en tenir compte pour l'analyse. Le texte reste l'élément le plus constitutif du discours journalistique, il en constitue la matière première - laquelle est réfléchie et méthodique - c'est pourquoi notre objet d'étude est le texte et notre objectif n'est pas de fournir une analyse multimodale des articles du New York Times.

La métafonction interpersonnelle à l'oeuvre

Le degré d'acceptation des propositions de l'énonciateur est l'un des trois procédés qui permettent de déterminer l'attitude de l'énonciateur, selon la théorie de l'Appraisal. Dans tout discours, l'énonciateur se positionne par rapport à ses propos: il peut se montrer sûr de lui et ce faisant rejeter tout point de vue contraire, il peut aussi se montrer plus hésitant et présenter son opinion comme une possibilité comme une autre, et il peut aussi étayer son point de vue en rapportant les propos d'autres personnes qu'il cite. Dans notre corpus, comment l'énonciateur se positionne-t-il face aux propositions?

LA RESPONSABILITÉ DISCURSIVE DE L'ÉNONCIATEUR

La première lecture des articles du New York Times frappe par l'ampleur du discours rapporté, direct ou indirect. La plupart des voix externes sont rapportées à l'aide de verbes de parole, mais elles le sont aussi grâce à des verbes de pensée, lesquels expriment les croyances et parfois les certitudes des personnes citées. Quel est le poids de ces verbes introducteurs dans le discours et que témoignent-ils de l'attitude de l'énonciateur?

LES VERBES DE PAROLE

Les verbes de parole sont un des types de verbe qui permet d'introduire le discours rapporté. Beaucoup de verbes rentrent dans cette catégorie, comme "say", "explain", "add", "assume", "maintain", et leur sens est plus ou moins différent, plus ou moins neutre. "Say" et "tell" peuvent être considérés comme neutres dans la mesure où ils ne renseignent pas sur l'attitude ni sur l'émotion de la personne dont le discours est rapporté, contrairement à "maintain", par exemple, qui transmet l'attitude de cette personne avant même que son discours n'ait été rapporté.

Les verbes de parole dans l'ensemble du corpus

Les articles du corpus ont beau représenter la voix de l'énonciateur, ils contiennent une multitude d'autres voix, lesquelles sont restituées par le discours rapporté, et notamment par les verbes "say" et "tell". Les verbes de parole "say" et "tell" réunis, conjugués au présent simple, au prétérit ou à la forme continue, sont utilisés plus de 1000 fois à travers le corpus. Sur l'ensemble du corpus, les personnes les plus citées sont, par ordre décroissant, la communauté du renseignement des États-Unis (The US Intelligence Community) constituée des agences de la sécurité, de la défense, de la justice et des forces armées, le président Donald Trump, les responsables et hauts responsables de l'administration, et des personnalités politiques; des démocrates et des républicains.

La communauté du renseignement est donc la plus citée, avec plus de 200 occurrences à travers le corpus. L'énonciateur se réfère à ses représentants aussi bien par le nom propre des procureurs, des enquêteurs, ou des avocats, comme Mr.Kavanaugh, juge de la Cour suprême, Mr.Brennan l'ancien directeur de la CIA, ou Mr.Barr le procureur général du pays, lesquels sont plus cités que d'autres, que par les pronoms de la troisième personne du singulier et du pluriel ("he", "she", "they"). Les tableaux ci-dessous présentent le nombre d'occurrences par catégorie, sachant que ne sont pas comptabilisés les sujets séparés du verbe par une proposition, et quelques exemples:

Sujet	noms propres	"he"	"officials"	"prosecutors"	autres <10
Nombre occurrences lemme "say"	101	45	25	11	37

Tableau 1: Termes fréquents faisant référence à la communauté du renseignement et associés au lemme "say".

Noms propres	"I'm not going to answer hypothetical questions of that sort," Judge Kavanaugh said
"he"	Attorney General William Barr was quick to pile on, too: "The inspector general's report now makes clear that the F.B.I. launched an intrusive investigation of a U.S. presidential campaign on the thinnest of suspicions that, in my view, were insufficient to justify the steps taken," he said in a Justice Department statement.
"officials"	Intelligence officials have said Russia tried to tip the election toward Mr. Trump.
"prosecutors"	In a filing Monday, the prosecutors said Mr. Manafort earned \$60 million from that work.
autres <10	Any possible crime, they said, would be a conspiracy between the Trump campaign and Russians to break laws regulating elections.

Tableau 1bis: Exemples de propos de la communauté du renseignement associés au lemme "say".

Le président Donald Trump est aussi largement cité, avec 101 occurrences à travers le corpus. L'énonciateur y fait référence de trois manières; par son nom, "Mr.Trump", par le pronom "he" and par sa fonction "the president", tel que le montre cet exemple: "Mr. Trump said on Monday that releasing the report "wouldn't bother me at all"." Elles sont catégorisées dans le tableau suivant:

Sujet	"Mr.Trump"	"he"	"the president"
Nombre d'occurrences du lemme "say"	58	32	11

Tableau 2: Termes faisant référence à Donald Trump et associés au lemme "say".

Comment les verbes de parole "say" et "tell" se partagent-ils l'espace discursif? L'utilisation du discours rapporté impliquant ces deux verbes de parole est-elle égale au sein du discours? Ou y a-t-il des disparités par rapport à ce qui a été écrit avant et après la publication du rapport Mueller?

Les verbes de paroles avant et après la publication du rapport Mueller

Sans faire de distinction parmi les sujets de ses énoncés, l'énonciateur utilise environ autant les verbes de parole avant qu'après la publication du rapport. Il y a 794 occurrences du lemme "say" dans tout le corpus; 721 avant, 253 après. En pondérant ces chiffres, nous obtenons un coefficient de 2,8, lequel n'est pas assez éloigné de notre coefficient de pondération de 2,4 pour que la différence soit vraiment significative. Il en va de même pour le lemme "tell": il y a 166 occurrences à travers le corpus; 114 avant, 52 après. Après pondération, le lemme "tell" est utilisé 2,2 fois plus avant la publication du rapport qu'après. Ici encore, l'écart avec le coefficient de pondération n'est pas assez grand pour qu'il soit significatif. Ainsi, ces deux verbes de parole sont utilisés environ autant avant qu'après la publication du rapport Mueller.

Néanmoins, dès que nous plaçons le focus à l'intérieur des énoncés et que nous différencions les sujets, nous pouvons observer des différences entre l'avant- et l'après-rapport Mueller. Concernant le président Trump, il est autant cité avant qu'après, avec 68 occurrences avant et 28 occurrences après (avec un coefficient de 2,4). Mais concernant les responsables de la communauté du renseignement, ils sont plus cités avant la publication du rapport qu'après. En effet, que les responsables de la communauté soient référés par les sujets "officials", "prosecutors" ou par leurs noms propres, il y a 130 occurrences du lemme "say" avec ces sujets-ci avant, et 40 occurrences après. Le coefficient est de 3,25, donc il est significativement plus grand que le coefficient de pondération. Le tableau ci-dessous résume ces données:

Sujet	Donald Trump	Communauté du renseignement
Nombre d'occurrences du lemme "say" : Avant	68	130
Nombre d'occurrences du lemme "say": Après	28	40
Coefficient	2,4	3,25

Tableau 3: Occurrences du lemme "say" avant et après la publication du rapport Mueller.

Que nous disent ces données d'un point de vue de la métafonction interpersonnelle? D'après la théorie de l'Appraisal, lorsque l'énonciateur s'appuie sur une voix externe pour justifier ou construire son propos, il se dédouane d'une certaine responsabilité par rapport à ce qu'il dit (Martin & White, 2005; 111, Tuchman, 1980; 95). La subjectivité de son propos s'inscrit alors dans la subjectivité de la voix qu'il rapporte et ce faisant un effet d'objectivation se crée. De cette manière, l'énonciateur indique implicitement que ce qu'il rapporte ne vient pas (uniquement) de lui, mais de la personne citée. Ainsi est mis en avant le propos de cette dernière dont la conviction dépendra en partie de son statut et de ce qu'en pense personnellement les lecteurs. Plus la personne prise pour référence a de la notoriété et/ou est considérée comme spécialiste d'un sujet, plus elle serait considérée comme digne de foi et plus grand serait l'effet de conviction (Tuchman, 1980; 95, Charaudeau, 1997; 51). À l'inverse, le témoignage d'une personne lambda n'aurait pas un aussi grand effet de conviction. Rapporter cette voix aurait alors d'autres objectifs, par exemple par souci de démocratie et de pluralité des points de vue. Le discours du New York Times sur le Russiagate se caractérise par l'omniprésence du discours rapporté: il comprend plus de 1000 occurrences des verbes de parole "say" et "tell" parmi les 114 articles du corpus, sans compter leurs synonymes et sans compter les autres verbes introducteurs. La majorité des personnes citées ont des rôles à responsabilité et sont connus du public américain. Hormis le président Trump, dont le discours est politique et par définition cherche à *faire croire* et s'inscrit dans le modèle du désir¹⁸ (Charaudeau, 2005; 47), les responsables de la communauté du renseignement des États-Unis - qui sont les plus cités - jouent un rôle d'établissement de la vérité dans l'affaire du Russiagate. Autrement dit, leur objectif est censé de *faire savoir*. De fait, rapporter leurs propos dans un discours d'information apporte de la crédibilité à ce dernier et il est alors tentant d'y croire. Il n'empêche que Trump est l'une des personnes les plus citées, par conséquent, le citer majoritairement aux côtés de la communauté du renseignement peut avoir plusieurs conséquences d'un point de vue de la réception: d'une part, citer le président permet de comparer son implication dans le Russiagate à ce qu'en disent et en déduisent les responsables de la communauté du renseignement, ainsi, le discours du *faire croire* est opposé au discours du *faire savoir* et le lecteur a la liberté et la possibilité de comparer ces différents propos. D'autre part, le statut du président est ambiguë puisque

¹⁸ Nous avons développé ce point dans la partie "L'information en contradiction".

simultanément c'est une figure d'autorité et une figure représentante des États-Unis, donc en ce sens selon la théorie de l'Appraisal il peut être considéré comme une figure de référence que l'on peut croire, mais c'est aussi une figure politique dont l'un des objectifs est de convaincre que ses idées et projets sociétaux sont meilleures que d'autres, donc de ce point de vue lui porter confiance serait croire en des idées et non en des vérités prouvées, autrement dit, la croire serait se raccrocher au modèle du désir. Ainsi, alors que rapporter le discours des responsables de la communauté du renseignement semble apporter de la crédibilité au discours de l'énonciateur, rapporter le discours du président peut avoir un double effet, à cheval entre le *faire croire* et le *faire savoir*: selon qui l'interprète, son discours peut apporter un témoignage considéré comme crédible, ou il peut faire l'inverse, c'est-à-dire apporter un témoignage considéré comme contestable.

LES VERBES DE PENSÉE

Comme les verbes de parole, les verbes de pensée conjugués à l'affirmatif expriment une opinion, voire une certitude. Mais contrairement aux verbes de paroles, quand les verbes de pensée sont conjugués à la forme négative, ce qui est présenté comme sûr ou presque sûr à l'affirmatif devient hypothétique. Quel est le poids des verbes de pensée dans le discours rapporté et quel(s) sens leur donner par rapport aux verbes de parole?

L'utilisation du lemme "know"

Parmi les verbes introducteurs de pensée, le discours du New York Times repose notamment sur "know" (183 occurrences) et "think" (93 occurrences). Mais ces deux verbes ne pèsent pas le même poids dans le discours. En effet, le lemme "know" est plus utilisé avant la publication du rapport Mueller, alors que le lemme "think" est plus utilisé après la publication du rapport.

Le lemme "know" apparaît 183 fois dans le corpus, et plus avant la date de publication du rapport Mueller qu'après. Néanmoins, lorsqu'il concerne uniquement le Russiagate et les hypothèses et conclusions faites à ce sujet, et lorsqu'on soustrait sa forme adjectivale, il apparaît réellement 136 fois. En effet, la forme adjectivale n'est pas très pertinente pour l'analyse dans le sens où elle est souvent utilisée afin de préciser un terme abstrait, comme

dans cet exemple: “The country's military intelligence service, *known* as the G.R.U.” De plus, certains contextes situent le verbe “know” dans une autre catégorie que verbe de pensée, comme dans cet exemple qu’on appelle en anglais “marker of sympathetic circularity”, c’est-à-dire un élément du discours dont le but est de maintenir l’attention et l’engagement de l’interlocuteur dans la conversation: “*You know*, it's a shame that no matter who I put in, they go after them.”

À travers l’ensemble du corpus, le verbe est conjugué à plusieurs temps: présent simple, présent continu, present perfect, futur, prétérit temporel, prétérit non-temporel, conditionnel, et conditionnel passé. Les temps les plus récurrents sont le présent simple et le prétérit simple, et c’est à la forme affirmative que “know” apparaît le plus. Enfin, le lemme s’inscrit autant dans le discours rapporté que dans le discours de l’énonciateur, c’est-à-dire que “know” est introduit, de manière égale, par l’énonciateur même et par les personnes dont les voix sont rapportées.

En revanche, le verbe “know” à l’affirmatif est davantage introduit par l’énonciateur et associé au sujet “we” - donc à la voix de l’énonciateur - avant la publication du rapport Mueller qu’après. Quant à la forme négative du verbe, elle se retrouve plus dans le discours rapporté, que ce soit avant ou après la publication du rapport. Donc, la voix de l’énonciateur est plus souvent associée à la forme affirmative du verbe et apparaît davantage avant la publication du rapport Mueller qu’après, alors que pour la même période, les voix rapportées sont plus souvent associées à la forme négative. Voici un exemple du couple unissant la voix de l’énonciateur et le verbe “know” à l’affirmatif, avant la publication du rapport Mueller : “Here is a partial accounting of the connections *we do know* something about.” Avant la publication du rapport Mueller, nous pouvons donc observer que le sujet le plus associé au lemme “know” à l’affirmatif est l’énonciateur, derrière le pronom “we”. Mais le discours rapporté est aussi bien présent, et parmi les voix externes répétitivement citées se trouvent celles de Donald Trump et de ses conseillers, comme dans cet exemple: “Michael D.Cohen was prepared to tell prosecutors that Mr. Trump *knew* about a June 2016 meeting in Trump Tower that was arranged so campaign officials could get damaging information on Mrs. Clinton from Russians.” La forme négative du verbe se retrouve aussi plus dans le discours rapporté, et souvent les sujets sont les responsables de la communauté du renseignement, comme dans cet exemple dont le sujet est l’ancien directeur de la CIA, Mr.Brennan: ““It raised questions in my mind about whether Russia was able to gain the cooperation of those

individuals," he said, adding that he *did not know* whether the Russian efforts were successful." Enfin, il y a quelques apparitions du lemme dans des formes non-temporelles, telles qu'au prétérit non-temporel et au conditionnel, comme le montrent ces deux exemples: "*If he does know* something of interest to Mr. Mueller and chooses to enter a plea agreement, his cooperation could help prosecutors put together a clearer picture of how Russian actors intervened in the presidential election", "*Even if Trump campaign aides knew* that the Russian government had funneled the stolen documents to WikiLeaks, the campaign would not be criminally culpable". Ainsi, avant la date de publication du rapport Mueller, la certitude - exprimée par "know" à l'affirmatif - est majoritairement introduite et exprimée par l'énonciateur, et aussi par Trump et ses conseillers. L'incertitude - exprimée par "know" au négatif - est, quant à elle, plus souvent exprimée par les voix rapportées, et notamment par la communauté du renseignement. Par conséquent, avant la fin de l'enquête et la publication du rapport Mueller, il semble régner une certaine incertitude chez les responsables de la communauté du renseignement envers les événements du Russiagate. À l'inverse, Trump et ses conseillers sont présentés comme "sachants". Quant à l'énonciateur, la conjugaison de "know" à l'affirmatif montre qu'il fait part de certitude dans les conclusions qu'il tire des événements.

Le tableau ci-dessous résume les apparitions du lemme "know" avant la date de publication du rapport Mueller:

Lemme "know" (avant)	Expression de la certitude: affirmatif	Expression de l'incertitude: négatif temporel	Expression de l'incertitude: affirmatif et négatif intemporels
Nombre d'occurrences	64: énonciateur: 35 discours rapporté: 29	31: énonciateur: 7 discours rapporté: 24	7: énonciateur: 1 discours rapporté: 6
Sujets (par ordre décroissant du nombre d'occurrences)	"we", Trump et conseillers, personnalités politiques, public américain	communauté du renseignement, conseillers de Trump, "we", "you"	communauté du renseignement, conseillers de Trump

Tableau 4: Occurrences du lemme "know" avant la publication du rapport Mueller.

Le lemme “know” apparaît moins souvent après la publication du rapport Mueller qu’avant. Comme dit précédemment, il y a 102 occurrences du lemme avant. Après la publication du rapport Mueller, il y a 34 occurrences, une fois déduit la forme adjectivale et les explétifs, c’est-à-dire 3 fois moins qu’avant; plus que le coefficient de pondération. Donc il semble que la publication du rapport Mueller vient briser l’expression de certitudes envers les événements relatifs au Russiagate, lesquelles étaient plus présentes avant la publication du rapport. Aussi, contrairement à l’avant-rapport, le conditionnel n’est jamais utilisé, donc le doute n’est pas exprimé de cette manière; l’expression de l’incertitude est davantage incarnée par la forme négative du présent et du prétérit simples. En revanche, la certitude est tout de même exprimée, et plus que l’incertitude, mais dans une moindre mesure qu’avant la publication du rapport. En effet, la voix de l’énonciateur - incarnée par le pronom “we” - est encore associée à la forme affirmative du verbe “know”, comme le montre cet exemple: “While Mr. Mueller may not have found sufficient evidence of a criminal conspiracy, let's not lose sight of *what we already know*, both from his investigation and from news reports over the past two years.” De plus, la voix de la communauté de renseignement, qui exprimait plus l’incertitude avant la publication du rapport, exprime plus la certitude après: “Mr. Gates said that the committee had private information that indicated *it knew* the timing of upcoming email disclosures.” Ainsi, après la publication du rapport Mueller, la certitude est encore exprimée, mais ce ne sont plus Trump et ses conseillers qui la représentent, ou du moins cette représentation n’est plus exprimée après la publication du rapport. La certitude est principalement exprimée par deux sujets: la communauté du renseignement et l’énonciateur. Donc, par rapport à avant la publication du rapport, vient s’ajouter à l’expression des certitudes de l’énonciateur celles de la communauté du renseignement, bien que la publication du rapport Mueller semble venir en briser certaines puisqu’il y a plus d’occurrences du lemme “know” avant qu’après.

Le tableau suivant (sur la prochaine page) résume ces occurrences après la publication du rapport Mueller:

Lemme “know” (après)	Expression de la certitude: affirmatif	Expression de l’incertitude: négatif
Nombre d’occurrences	26: énonciateur: 13 discours rapporté: 13	8: énonciateur: 3 discours rapporté: 5
Sujets (par ordre décroissant de nombre d’occurrences)	“we”, communauté du renseignement, personnalités politiques	démocrates, critiques, public américain

Tableau 5: Occurrences du lemme “know” après la publication du rapport Mueller.

Au final, dans l’ensemble du corpus, le lemme “know” est autant utilisé en tant que verbe de pensée introducteur du discours rapporté qu’en tant que verbe traduisant la pensée de l’énonciateur. Lorsqu’il introduit le discours rapporté ou qu’il transmet les certitudes des personnes citées, il peut augmenter l’effet de conviction des citations des responsables de la communauté du renseignement. En effet, alors que “say” ou “tell” sont plutôt neutres, “know” implique l’idée d’un savoir et donc d’un degré de conviction avant même que les propos de la communauté du renseignement n’aient été rapportés. En ce sens, le verbe de pensée en tant qu’introducteur du discours rapporté et de la pensée des personnes citées peut agir dans ce contexte comme précurseur d’effet de conviction. En revanche, lorsque l’énonciateur utilise ce verbe pour faire part de ses croyances et de ses certitudes, l’effet peut être différent. Puisque la voix de l’énonciateur n’est pas soutenue par des propos externes, par des figures d’autorité autres, l’effet de conviction peut être moindre. Il dépendra du statut et de la réputation que le média d’information se sera forgée aux yeux du public.

L’utilisation du lemme “think”

Contrairement à “know”, le lemme “think” apparaît plus de fois après la publication du rapport Mueller qu’avant. Il y a 52 occurrences du lemme avant et 31 occurrences après, donc le coefficient de différence est de 1,6, ce qui est inférieur au coefficient de pondération. Le partage de l’espace discursif entre le discours de l’énonciateur et le discours rapporté est lui aussi différent. La voix de l’énonciateur s’efface largement au profit du discours rapporté, aussi bien avant qu’après la publication du rapport Mueller: le discours rapporté est présent trois fois plus avant, et neuf fois plus après, que le discours de l’énonciateur. Donc,

contrairement à “know”, par lequel l’énonciateur exprimait de manière récurrente une certitude envers les événements relatés, l’énonciateur n’exprime pas son opinion propre avec “think”. Au contraire, il fait référence aux opinions des voix qu’il rapporte, comme le montre cet exemple dont le sujet est Mr.Schiff, président de l’une des commissions du Congrès des États-Unis: “The language in the memo is new, and *I think* significant.” De plus, puisque le lemme apparaît davantage après la publication du rapport Mueller, les conclusions de ce dernier n’empêchent pas à l’énonciateur de rapporter l’opinion de voix externes sur ces conclusions ou les événements relatifs au Russiagate.

En revanche, dans l’ensemble du corpus, la forme négative du verbe est très peu présente, au profit de la forme affirmative le plus souvent conjuguée au présent simple, puis au prétérit. En ce sens, les lemmes “think” et “know” suivent le même schéma, puisque “know” est lui aussi moins utilisé au négatif. En ce qui concerne les personnes citées, la plupart sont des personnalités politiques, aussi bien des démocrates que des républicains, des conseillers de Trump, des représentants de la communauté du renseignement, et quelques journalistes. Ainsi, avec le verbe “think”, le discours de l’énonciateur repose beaucoup sur des voix externes qu’il rapporte. Il n’exprime pas explicitement son opinion mais fait part de celle des autres, surtout celles de personnalités politiques. De plus, puisque le verbe est avant tout conjugué à l’affirmatif, l’énonciateur fait plutôt part de possibilités que d’impossibilités. En d’autres termes, l’opinion des personnes externes ouvrent des champs d’interprétation possibles. En revanche, alors que “know” implique un premier degré de conviction comme dit précédemment, “think” semble transmettre moins d’assurance donc l’effet de conviction de la citation peut être amoindrie.

Les deux tableaux ci-dessous résument les occurrences du lemme “think”:

Lemme “think”: Avant	Expression d’une opinion à l’affirmatif	Expression d’une opinion au négatif
Nombre d’occurrences	42: discours rapporté: 34 énonciateur: 8	9: discours rapporté: 6 énonciateur: 3
Sujets	Personnalités politiques, communauté du renseignement, journalistes, énonciateur, Trump	Trump, conseillers de Trump, personnalités politiques

Tableau 6: Occurrences du lemme “think” avant la publication du rapport Mueller.

Lemme “think”: Après	Expression d’une opinion à l’affirmatif	Expression d’une opinion au négatif
Nombre d’occurrences	29: discours rapporté: 27 énonciateur: 2	2: discours rapporté: 2 énonciateur: 0
Sujets	Personnalités politiques, conseillers de Trump, journalistes, public américain	Personnalité politique et conseiller de Trump

Tableau 7: Occurrences du lemme “think” après la publication du rapport Mueller.

Les verbes “think” et “know” sont donc deux verbes de pensée présents dans le corpus mais qui apparaissent de différentes manières.

Premièrement, le lemme “know” est plus présent avant la publication du rapport Mueller qu’après, alors que pour le lemme “think”, c’est l’inverse. Une impression de certitude semble donc résider dans le discours qui précède la publication du rapport, alors que davantage d’opinions sont exprimées après la publication du rapport. Cela peut paraître paradoxal dans la mesure où une enquête encore inachevée est censée lever plus d’hypothèses que de certitudes. Mais gardons tout de même à l’esprit que c’est le lemme “know” qui apparaît le plus dans le corpus, avec 183 occurrences dont 90 à l’affirmatif, donc c’est davantage l’expression de certitudes et de croyances, plutôt que d’opinion, qui est mise en avant.

Deuxièmement, la responsabilité discursive de l’énonciateur n’est pas la même avec les deux verbes. En effet, la voix de celui-ci est absente avec “think”, alors qu’avec “know”, elle est très présente, elle est incarnée par le pronom “we”, et elle excède l’espace occupé par le discours rapporté, notamment avant la publication du rapport Mueller. Donc l’énonciateur semble exprimer ses certitudes de manière explicite, c’est-à-dire en prenant la responsabilité de ce qu’il dit, en ne s’effaçant pas derrière les propos de personnes citées, mais uniquement dans la période qui précède la fin de l’enquête Mueller. En revanche, dans l’ensemble du corpus, l’énonciateur ne semble pas chercher à exprimer d’opinions ou d’hypothèses plus subjectives, lesquelles seraient introduites par le verbe “think”. Quant aux personnes citées, la certitude et l’incertitude - représentées par “know” - sont notamment exprimées par la communauté du renseignement, notamment après la publication du rapport Mueller, alors que

l'opinion et les croyances de ces derniers - représentée par "think" - sont rarement rapportés. Ce sont plutôt les opinions et les croyances des personnalités politiques qui le sont.

Ainsi, rien qu'avec les deux verbes de parole "say" et "tell" et les deux verbes de pensée "know" et "think", des voix externes diverses et nombreuses sont rapportées, lesquelles se mélangent à la voix de l'énonciateur. Du fait que les responsables de la communauté du renseignement soient les plus cités, que leurs propos soient introduits notamment par les verbes de parole et le verbe "know" qui impliquent l'idée de certitude, et du fait que l'énonciateur lui-même transmette ses certitudes avant même que l'enquête ne soit terminée, il semblerait que dans l'ensemble du discours l'énonciateur cherche à témoigner de la réalité des événements, et en ce sens à *faire savoir*. Le sentiment de certitude transmis d'abord par l'énonciateur puis renforcé par les citations de la communauté du renseignement produit un effet de conviction, de fait, le lecteur serait tenté d'être convaincu et de croire en ces propos.

LA RESPONSABILITÉ MODALE

Bien que le discours de l'énonciateur repose beaucoup sur le discours rapporté; avec plus de 1000 occurrences des verbes de parole "say" et "tell", la voix de l'énonciateur est tout de même présente et une partie de sa subjectivité s'exprime à travers la modalité. Quel est le poids de cette dernière dans le discours du New York Times? Et que penser de la modalité au sein du discours rapporté?

LES AUXILIAIRES ET LES AJOUTS DE MODALITÉ

La modalité est une zone d'incertitude entre une affirmation et une négation. Les différents auxiliaires de modalité permettent d'exprimer différents degrés d'incertitude, allant du doute à la quasi-certitude, et différents degrés de possibilité; de l'interdiction à l'obligation. De quelle manière l'énonciateur fait-il usage de la modalité? Qu'indique la modalité sur l'attitude de l'énonciateur quant aux événements qu'il relate?

Les modalités radicale et épistémique dans le discours de l'énonciateur

Dans le corpus, l'auxiliaire de modalité qui se démarque est "could", avec 155 occurrences. Ce modal a tendance à porter à l'ambiguïté car, à l'image des auxiliaires de modalité "can" et "will", il exprime plusieurs degrés de possibilité - davantage que d'autres modaux - qui sont parfois difficiles à discerner: selon le contexte, "could" peut être le passé de "can" et de fait exprimer une aptitude passée, mais il peut aussi traduire une suggestion sur l'éventualité d'un événement, une requête, ou une demande de permission. Tous les modaux tombent dans l'une des deux catégories de la modalité; la modalité épistémique ou la modalité radicale. La première est la modalité de la connaissance, elle permet de tirer des conclusions ou d'émettre des hypothèses dans l'avenir quant à des observations faites dans le présent. La deuxième est la modalité de la subjectivité et de l'intersubjectivité, c'est-à-dire qu'elle témoigne des capacités intrinsèques d'un sujet - c'est la modalité radicale dynamique - ou de la relation discursive entre un énonciateur et son destinataire, c'est la modalité radicale déontique. La modalité radicale dynamique n'est exprimée que par certains modaux, comme "can", "could" et "will", et cela ajoute un troisième degré de subtilité à l'utilisation de ces

modaux. C'est pourquoi il est parfois difficile de catégoriser ces trois modaux. De plus, "can" a un statut particulier, dans le sens où ses valeurs radicale et épistémique pourraient coexister au sein d'une même occurrence (Bardière, 2016; 177). Bien qu'on peut lui attribuer une possibilité logique et donc une valeur épistémique, la valeur radicale de "can" aurait une trop grande influence et de fait son utilisation dans une visée épistémique serait "normalement incompatible avec un énoncé assertif au présent" (Capliez, 2010; 15). Cette proposition tirée du corpus est un exemple d'une coexistence possible qui peut prêter au doute: "During the campaign, Mr. Stone seemed to know in advance that WikiLeaks would release emails from the account of John Podesta, Mrs. Clinton's campaign chairman. Mr. Trump and his associates *can* cry themselves hoarse that there is neither smoke nor fire here." En effet, dans ce contexte, "can" pourrait signifier une possibilité logique, auquel cas sa valeur serait épistémique, mais il pourrait aussi signifier une autorisation implicite et ironique, et dans ce cas sa valeur serait radicale. Dans une confusion possible et probable entre "can" à valeur radicale et "can" à valeur épistémique, nous allons donc laisser ce modal de côté. Pour résumer, la subtilité serait une particularité de la modalité, et selon Banks, créer des propositions qui mêlent modalité épistémique et modalité radicale - sous couvert de la même expression modale - permettrait à l'énonciateur de jouer sur le fait d'indiquer si son propos est discutable, anodin, neutre, ou pas (2005; 67).

Ceci dit, les autres auxiliaires et ajouts de modalité sont généralement plus évidents à catégoriser. Dans l'ensemble du corpus, sans compter le modal "can" pour les raisons exprimées ci-dessus, il y a 564 occurrences de la modalité, dont 254 sont l'expression de personnes externes dont le discours est rapporté. Ce qui fait que la modalité est explicitement exprimée par l'énonciateur 310 fois. Par rapport au discours rapporté, la modalité exprimée par l'énonciateur est donc légèrement plus présente. La modalité la moins exprimée par l'énonciateur est la modalité radicale, avec 28 occurrences, comme cet exemple: "The president *must* notify Congress before making changes to Russian sanctions policy and lawmakers *can* then block such changes." Alors que la modalité épistémique apparaît 223 fois. La plupart du temps, l'énonciateur fait des prédictions sur l'avenir, tel que le montre cette proposition tirée du corpus: "The Russian president is clearly delighted by the success of his disinformation crusade. "Thank God no one is accusing us anymore of interfering in the U.S. elections," he said at an economic conference in Moscow last month. "Now they're accusing Ukraine. We'll let them deal with that themselves." That *should* make it clear whose

interest Mr. Trump and congressional Republicans are serving.” Mais parfois il imagine des événements qui auraient pu arriver dans le passé, auquel cas la modalité est mêlée au conditionnel passé, comme dans cet exemple: “If he (Mr.Mifsud, un ancien conseiller de Trump) had been an F.B.I. informant, prosecutors could have easily found and questioned him.”

Après la publication du rapport Mueller, l'énonciateur exprime la modalité épistémique 110 fois, contre 172 fois avant la publication. Le coefficient de différence, qui est de 1,5, est inférieur au coefficient de pondération, ce qui signifie que la modalité épistémique est plus exprimée par l'énonciateur après la publication du rapport Mueller qu'avant. Quant au discours rapporté, c'est l'inverse: relativement à la voix de l'énonciateur, y est plus exprimée la modalité radicale (115 occurrences) que la modalité épistémique (139 occurrences), bien que la modalité épistémique soit exprimée à peu près autant dans le discours rapporté que par l'énonciateur. Par conséquent, l'énonciateur fait davantage de pronostiques sur l'avenir, ou plus rarement sur des événements qui auraient pu se passer - et il le fait plus après la publication du rapport Mueller qu'avant - qu'il exprime la nature de sa relation avec un sujet ou qu'il témoigne des capacités propres d'un autre sujet. À travers la modalité, il se montre donc majoritairement hypothétique quant à ce qui va advenir de l'enquête.

Le tableau ci-dessous résume l'utilisation de la modalité par l'énonciateur dans l'ensemble du corpus, ainsi qu'avant et après la date de publication du rapport Mueller:

La modalité par l'énonciateur	Épistémique	Radicale
Nombre d'occurrences dans l'ensemble du corpus	282	28
Nombre d'occurrences: Avant	172	16
Nombre d'occurrences: Après	110	12
Coefficient	1,5	1,3

Tableau 8: Occurrences de la modalité exprimée par l'énonciateur.

La modalité épistémique par les différents modaux

En ce qui concerne la modalité épistémique, la présence de la voix de l'énonciateur diffère selon les modaux. Elle est rarement présente avec les auxiliaires de modalité exprimant une forte croyance: "must", et "should", et l'est plus avec les auxiliaires et ajouts de modalité exprimant une croyance plus réfrénée, une incertitude plus assumée: "might", "may", "could" et leurs équivalents en terme d'ajouts de modalité, à savoir "perhaps" et ses synonymes ("maybe", "possibly", "potentially" et "probably"). Il y a bien sûr d'autres adverbes de la sorte mais nous avons retenu que ceux qui apparaissent au moins 10 fois dans le corpus. Ainsi, l'énonciateur fait en majorité usage des auxiliaires et ajouts de modalité à croyance modérée, ce qui démontre une certaine incertitude de sa part envers des événements qui pourraient arriver ou qui auraient pu arriver. Autrement dit, de par l'utilisation peu fréquente des auxiliaires et ajouts de modalité à forte probabilité, à forte croyance, l'énonciateur se montre prudent dans ses inférences. En revanche, le modal "will", qui dans sa valeur épistémique exprime le futur donc qui exprime une certitude envers l'avenir, se démarque des auxiliaires et ajouts de modalité "must" et "should" par sa présence aussi bien avant qu'après la publication du rapport Mueller. "Will" marque la certitude envers l'avenir, donc en ce sens il exprime une croyance encore plus aiguë que "must" et "should". En revanche, regroupés ensemble, les auxiliaires et ajouts de modalité à croyance forte sont moins fréquents que ceux à croyance modérée, donc dans l'ensemble du corpus, l'énonciateur semble se montrer plutôt incertain quant à l'éventualité d'événements.

À échelle réduite, nous pouvons noter des inégalités dans l'utilisation des modaux. D'abord, les auxiliaires et ajouts de modalité à croyance forte et à croyance modérée sont plus utilisés après la publication du rapport Mueller qu'avant. En effet, pour ces deux catégories de modaux, le coefficient de différence se situe autour de 1,5, ce qui inférieur au coefficient de pondération et ce qui signifie que l'énonciateur fait davantage d'hypothèses sur le cours des événements après la publication du rapport Mueller qu'avant. C'est notamment le cas pour les modaux à croyance forte, comme le montrent ces deux exemples:

"The White House and Republicans in Congress insisted that the inspector general open an investigation into the origins of the Russia inquiry, even though it was already thoroughly covered in a report from the special counsel

Robert Mueller. Investigators armed with virtually unlimited time and budget *will* nearly always find something (as critics of the special counsel role have long argued).”

“The Russian president is clearly delighted by the success of his disinformation crusade. “Thank God no one is accusing us anymore of interfering in the U.S. elections,” he said at an economic conference in Moscow last month. “Now they're accusing Ukraine. We'll let them deal with that themselves.” That *should* make it clear whose interest Mr. Trump and congressional Republicans are serving.”

Ainsi, l'énonciateur semble exprimer plus de certitude après la publication du rapport Mueller qu'avant. Toutefois, l'incertitude est belle et bien elle aussi exprimée, de fait, dans l'ensemble, l'attitude de l'énonciateur est ambivalente.

Le tableau qui ci-après, sur la page qui suit, présente les occurrences de la modalité épistémique exprimée par l'énonciateur par catégorie de modaux, avant et après la publication du rapport Mueller:

Modalité épistémique par l'énonciateur	Avant	Après
Could	44	19
Might	31	10
May	27	27
Must	0	1
Should	5	6
Will	27	26
Perhaps, maybe, possibly, potentially, probably	33	18
Obviously, certainly	5	3
Modaux et ajouts de modalité à croyance modérée	135	74 Coefficient: 1,8
Modaux et ajouts de modalité à croyance forte	37	36 Coefficient: 1

Tableau 9: Occurrences de la modalité épistémique exprimée par l'énonciateur.

Comme le tableau précédent le montre, il y a des disparités dans l’usage de chaque modal par l’énonciateur. En prenant en compte le coefficient de pondération, “might” est plus utilisé avant la publication du rapport Mueller. Dans l’exemple ci-après qui est tiré de cette période-là, l’énonciateur imagine une situation passée qui aurait pu avoir lieu dans d’autres circonstances: “Putting Mr. Trump into office has disrupted the unity this country *might have* felt with a gentler, more thoughtful and less selfish leader.” “Could” est autant utilisé avant qu’après, en revanche, “may”, “should” et “will” sont plus présents dans la période qui suit la publication du rapport Mueller. Voici un exemple dans le quel l’énonciateur émet une conclusion sur les conséquences des résultats de l’enquête:

“The reaction to the report shows that between the minority of Americans who support Trump and the majority who do not, there *may* no longer be even the possibility of a shared sense of reality or national purpose.”

Que pouvons-nous en déduire? Comme dit précédemment, il semblerait que l’attitude de l’énonciateur soit ambiguë, dans le sens où certains modaux exprimant le doute sont plus utilisés avant la publication du rapport, comme “might”, alors que “may”, qui se rapproche de “might” est plus utilisé après la publication du rapport. Quant à “could”, le modal qui ressort le plus fréquemment dans l’ensemble du discours et qui lui aussi transmet l’expression d’une éventualité mêlée à de l’incertitude, il est présent de manière égale avant et après la publication du rapport Mueller. Ainsi, en générale, c’est à dire dans l’ensemble du corpus, l’énonciateur ne fait pas usage de la modalité de manière uniforme. Selon le contexte et la période qu’il commente, il transmet des croyances qui sont plus marquées de certitude que d’incertitude, alors qu’à d’autres moments, c’est l’inverse. La modalité épistémique apparaît davantage dans la période qui suit la publication du rapport Mueller, donc en ce sens l’énonciateur semble se montrer plus subjectif qu’avant. Cette subjectivité grimpe en flèche uniquement grâce à deux modaux “may” et “will”, ainsi, l’énonciateur apparaît aussi plus certain dans ses observations et ses pronostiques.

À propos des sujets vers lesquels les certitudes et incertitudes de l’énonciateur sont tournées, il s’agit en majeure partie des mêmes d’un modal à l’autre. Les inférences de l’énonciateur sont le plus souvent tournées vers Trump, ses actes et propos, et aussi vers ses conseillers, tels que M.Manafort, comme dans cet exemple:

“President Trump and his fellow Republicans *may* gloat that the Mueller report has fundamentally exonerated the president, but it has not alleviated valid concerns about his past and continuing behavior toward Russia.”

Les hypothèses de l'énonciateur sont aussi souvent tournées vers les détails, les informations et les conclusions fournies par l'enquête, et vers l'enquête elle-même:

“The White House and Republicans in Congress insisted that the inspector general open an investigation into the origins of the Russia inquiry, even though it was already thoroughly covered in a report from the special counsel Robert Mueller. Investigators armed with virtually unlimited time and budget *will* nearly always find something (as critics of the special counsel role have long argued).”

Dans une moindre mesure, les sujets concernés sont aussi des personnalités politiques, républicaines et démocrates, des membres du gouvernement russe, et encore plus rarement il s'agit du peuple américain, de professeurs, d'écrivains, de journalistes et de témoins, etc., comme dans cet exemple: “Putting Mr. Trump into office has disrupted the unity this country *might have* felt with a gentler, more thoughtful and less selfish leader.” Par conséquent, l'énonciateur semble tirer la majorité de ses hypothèses des détails de l'enquête, ou des conclusions de cette dernière une fois que le rapport Mueller ait été publié, et des actes et propos du président Trump puis de ses conseillers tout au long de l'enquête, ainsi qu'après. La publication du rapport Mueller et les résultats de l'enquête n'ont pas empêché l'énonciateur de continuer à tirer des conclusions puisque, comme expliqué plus tôt, l'énonciateur transmet ses hypothèses davantage après la publication du rapport Mueller qu'avant. Finalement, après avoir tiré des conclusions sur les informations fournies par l'enquête pendant le déroulement de cette dernière, l'énonciateur émet des conclusions sur les conséquences des résultats de l'enquête une fois celle-ci achevée. Ce faisant, l'attitude qu'il transmet dans l'ensemble de son discours semble être celle d'un sujet qui pense, qui croit, qui suggère et qui infère, et qui fait part de ses croyances, de ses certitudes et incertitudes, peu importe les circonstances.

D'un point de vue la théorie de l'Appraisal, la modalité fait part de la subjectivité de l'énonciateur. Les points de vue que l'énonciateur transmet dans le discours du New York

Times sont présentés comme des alternatives ou des possibilités parmi d'autres puisqu'à travers la modalité il ne se montre pas catégorique. De plus, l'ambivalence du discours de l'énonciateur, parfois teinté de certitude, parfois teinté d'incertitude, indique une attitude changeante et subtile. Ainsi, que l'énonciateur veuille faire part d'humilité ou que sa subjectivité témoigne d'une ignorance de la situation, l'utilisation récurrente de la modalité épistémique manifeste une incertitude globale. Quant au lecteur, se présente à lui un débat interne d'idées et d'hypothèses subjectives tout au long de l'enquête et ainsi qu'une fois le rapport Mueller publié. Le débat d'hypothèses semble donc être typique du discours de l'énonciateur, dans le sens où il fait des pronostiques aussi bien dans la période qui précède la publication du rapport Mueller, c'est-à-dire qu'il fait des pronostiques sur les résultats de l'enquête, qu'après, c'est-à-dire des pronostiques sur les conséquences des résultats de l'enquête. Si l'objectif implicite de l'énonciateur est de convaincre que ses hypothèses sont les plus probables, ou si son objectif est d'ouvrir l'esprit du lecteur à un vaste champs de possibilités, ce dernier semble avoir le choix; le choix - inconscient ou conscient - de s'accrocher à la représentation de la réalité qu'il le souhaite.

Ceci étant, la modalité est presque autant présente dans le discours rapporté que dans le discours de l'énonciateur. Quelles sont ses caractéristiques et qu'est ce que cette forme de modalité ajoute au discours de l'énonciateur?

LA MODALITÉ DANS LE DISCOURS RAPPORTÉ

Comme dit précédemment, dans l'ensemble du corpus, il y a 564 occurrences de la modalité, dont 254 sont l'expression de personnes externes dont le discours est rapporté. C'est presque autant que dans le discours de l'énonciateur (310 occurrences). Qu'implique cette forme de modalité? Peut-elle être considérée comme une forme de substitution à la modalité de l'énonciateur, c'est-à-dire à l'attitude subjective qu'il transmet?

La modalité radicale dans le discours rapporté

La modalité radicale est plus présente dans le discours rapporté qu'exprimée directement par l'énonciateur. En effet, il y a 115 occurrences de la modalité radicale dans le discours rapporté, contre 28 dans le discours de l'énonciateur. Quant à la modalité

épistémique, c'est l'inverse, elle apparaît plus dans le discours de l'énonciateur, avec 282 occurrences, que dans le discours rapporté, avec 139 occurrences. Ainsi, les relations intersubjectives et les capacités des sujets apparaissent plus dans le discours rapporté que dans le discours de l'énonciateur, en revanche, les citations témoignent moins des hypothèses et des pronostiques des personnes citées que l'énonciateur fait part de ses propres pronostiques.

La modalité radicale est plus exprimée dans le discours rapporté après la publication du rapport Mueller qu'avant, puisqu'il y a 75 occurrences avant et 40 occurrences après. Le coefficient est de 1,8, il est donc inférieur au coefficient de pondération. Les modaux à valeur radicale qui sont davantage présents dans le discours rapporté que dans celui de l'énonciateur sont "should" avec 44 occurrences; 29 avant et 13 après, et "will" avec 44 occurrences; 22 avant et 20 après. Les sujets concernés par la valeur radicale de ces deux modaux sont majoritairement les responsables de la communauté du renseignement, ce qui réfère à la législation du pays, et le président Trump, comme le montrent ces deux exemples:

“ “The committee *should* discern and publicly disclose the entity or entities that paid for the 35-page dossier,” Mr. Cohen's letter to the House Intelligence Committee said.”

“His equivocating on Monday left several people who have worked with him to conclude that the president simply *will not* accept evidence of Russian involvement -- fearing it could be used by political enemies to argue he was not legitimately elected.”

Le fait que la modalité radicale soit plus exprimée après la publication du rapport Mueller implique que les personnes citées expriment davantage de conseils, de suggestions et d'intentions une fois l'enquête terminée. De plus, par rapport au discours de l'énonciateur, le poids de la modalité radicale dans le discours rapporté semble indiquer que l'énonciateur se décharge de la responsabilité d'énoncer ce qui serait conseillé pour les sujets concernés, et aussi de la responsabilité d'énoncer leurs intentions. Autrement dit, l'énonciateur semble donner la responsabilité des relations et propos intersubjectifs entre les sujets concernés dans le Russiagate aux personnes qu'il cite. D'un point de vue de la réception, cela peut être vu comme un signe de retenue, comme une intention de ne pas paraître moralisateur ou intrusif.

Ou alors, puisque le discours rapporté agit comme argument d'autorité et que la voix de l'énonciateur se retire derrière, au contraire cela peut être interprété comme une manière objective de signaler ce qui se joue intersubjectivement. Étant donné que les sujets les plus concernés sont les responsables de la communauté du renseignement et ceux de la loi, il est probable que la modalité radicale rapportée d'une voix externe soit une façon d'indiquer objectivement - dans le sens "qui vient d'une autre source" - les intentions, permissions, obligations et interdictions des sujets concernés dans le Russiagate.

Avant de développer la modalité épistémique dans le discours rapporté, voici le tableau qui résume l'utilisation de la modalité dans le discours rapporté avant et après la publication du rapport Mueller:

Modalité dans le discours rapporté	Radicale	Épistémique
Nombre d'occurrences dans l'ensemble du corpus	115	139
Nombre d'occurrences: Avant	75	100
Nombre d'occurrences: Après	40	39
Coefficient	1,8	2,4

Tableau 10: Occurrences de modalité radicale dans le discours rapporté.

La modalité épistémique dans le discours rapporté

La modalité épistémique est autant présente dans le discours rapporté que dans le discours de l'énonciateur. "Could", "may" et "might" se partagent l'espace discursif de manière à peu près équitable, et ils apparaissent de manière égale avant et après la publication du rapport Mueller. En revanche, le modal "will" se démarque des autres, notamment dans la période qui précède la publication du rapport Mueller: il a 42 occurrences du modal dans la période qui précède les conclusions de l'enquête. "Must" est presque inexistant, néanmoins,

alors que dans le discours de l'énonciateur il n'y avait qu'une occurrence dans tout le discours, il y en a 4 dans le discours rapporté, comme en témoigne cet exemple:

“Mr. Putin again raised the proposal of a joint cybersecurity working group -- an idea that Mr. Trump initially and enthusiastically supported until his staff explained the dangers of potentially undercutting American cyberdefense programs. “He *must* just laugh when he gets back to Moscow,” Mr. Lewis (un élu démocrate et militant des droits civiques) said.”

Le sens de “must” peut être tout aussi subtil que celui de “can”. Dans l'exemple ci-dessus, il peut être considéré comme épistémique, auquel cas la probabilité que le sujet, rigole, ou se moque, serait forte. Mais il peut aussi avoir un sens radical déontique, et dans ce cas, ce serait la situation qui obligerait le sujet à rigoler, à se moquer.

Ainsi, dans l'ensemble du corpus, la modalité épistémique dans le discours rapporté semble suivre le même schéma que la modalité épistémique dans le discours de l'énonciateur puisque les modaux à probabilité moyenne sont plus utilisés par les personnes citées que les modaux à probabilité forte et à croyance soutenue. En revanche, “will” fait cas à part puisque sa présence dans le discours dépasse celle des autres modaux. Donc, dans l'ensemble du corpus, les personnes citées dont les voix sont rapportées par l'énonciateur semblent davantage exprimer de l'incertitude que de la certitude dans leurs évaluations sur l'éventualité des événements, même si le modal “will” vient dérégler cet équilibre dès que nous réduisons l'échelle d'analyse.

L'auxiliaire de modalité “will” apparaît 42 fois dans la période qui précède la publication du rapport Mueller. C'est plus qu'après la publication de ce dernier (10 occurrences) et plus que dans le discours de l'énonciateur (27 occurrences). La certitude que témoigne “will” concerne en majorité Trump et les actes de Trump, les conseillers de Trump, la communauté du renseignement, des personnalités politiques russes et américaines, comme le montre cet exemple: “Mr. Brennan wrote: "It's astounding how often you fail to live up to minimum standards of decency, civility, & probity. Seems like you *will never* understand what it means to be president, nor what it takes to be a good, decent, & honest person. So disheartening, so dangerous for our Nation".” De fait, ces sujets semblent être prédictibles

pour les personnes qui les jugent avec certitude malgré le fait que l'enquête n'ait pas été encore achevée.

Quant aux modaux “may” et “could”, ils sont plus utilisés après la publication du rapport qu'avant. “May” suit le même schéma que dans le discours de l'énonciateur puisque dans le discours rapporté il est également plus présent après la publication du rapport qu'avant. En revanche, “might” est peu utilisé relativement au discours de l'énonciateur et sa présence est équitablement répartie au sein du discours. Ainsi, la certitude est autant exprimée que l'incertitude dans la période qui précède la publication du rapport. En ce sens, la modalité dans le discours rapporté diffère de celle dans le discours de l'énonciateur. Alors que ce dernier se montre plus prudent dans ses pronostiques, aussi bien avant la publication du rapport qu'après, il cite des personnes qui semblent assumer leur certitude envers le cours des événements et envers les actes des personnes concernées dans le Russiagate, notamment dans la période qui précède la publication du rapport Mueller. Puisque ces propos teintés de certitude sont issus du discours rapporté et donc d'une forme de source d'autorité, ils peuvent donc agir de manière à convaincre le lecteur. Mais, puisqu'il s'agit d'un regard subjectif, le lecteur peut ne pas être convaincu, et donc ce regard peut s'offrir en tant que tel, à savoir en tant que proposition parmi d'autres quant à l'éventualité d'événements à venir.

Le tableau suivant résume l'utilisation de la modalité épistémique dans le discours rapporté par l'énonciateur, avant et après la publication du rapport Mueller:

Modalité épistémique dans le discours rapporté	Avant	Après
Could	22	13
May	15	9
Might	14	5
Must	2	2
Should	5	0
Will	42	10
Modaux et ajouts de modalité à croyance modérée	51	27 Coefficient: 1,8
Modaux et ajouts de modalité à croyance forte	49	12 Coefficient: 4

Tableau 11: Occurrences de la modalité épistémique dans le discours rapporté.

Pour rappel, dans l'ensemble du corpus, il y a 564 occurrences de la modalité, dont 254 sont l'expression de personnes externes dont le discours est rapporté et 310 sont l'expression de l'énonciateur. Cela implique que l'énonciateur prend plus souvent la responsabilité de ses propositions et de ses pronostiques qu'il ne s'en dédouane. Donc, en majeure partie, l'énonciateur semble assumer ses croyances et ses incertitudes, lesquelles sont transmises par la modalité, qu'il expose comme des suggestions, comme des alternatives parmi d'autres. Néanmoins, le poids de la modalité dans le discours rapporté est bien réel. Le discours rapporté, bien qu'il témoigne de l'attitude des personnes citées, fait partie intégrante du discours de l'énonciateur. Autrement dit, les propos qu'il cite imprègnent son propos et ce faisant, discours rapporté et discours de l'énonciateur ne font qu'un. D'un point de vue de la théorie de l'Appraisal, la citation permet d'étayer les propos de l'énonciateur tout en créant un effet de distanciation et d'objectivation. La citation, ou rapporter des voix complémentaires et contrastées, serait même typique du discours journalistique (Harry, 2013; 2). Ainsi, dans le corpus, d'un côté l'énonciateur semble faire part de ses croyances la plupart du temps, mais d'un autre côté, il semble souvent, aussi, vouloir se montrer englobant, en citant des voix externes. Son attitude est donc double; à moitié dans l'acceptation de ses croyances subjectives, à moitié dans l'exonération de la responsabilité de celles-ci. Quant aux croyances de personnes externes transmises par le discours rapporté, leur effet est difficile à saisir. D'un côté, il s'agit d'observations et de jugements subjectifs, et donc face à ça le lecteur peut décider d'être en accord avec ou l'inverse. Mais d'un autre côté, il s'agit de citations dans le contexte d'un discours d'information, donc de ce point de vue, ces citations peuvent contrebalancer les effets de la modalité et ainsi peser le poids de la conviction. Savoir précisément quels sont les effets de la modalité dans le discours rapporté sur le lecteur est néanmoins au-delà de notre portée ici. Une recherche portée davantage sur les théories de la réception pourrait peut-être éclairer ce sujet.

Conclusion

Ces conclusions éclairent un aspect du discours du New York Times sur l'affaire du Russiagate. L'algorithme de SketchEngine nous a mené progressivement à l'étude du discours rapporté ainsi qu'à l'étude de la modalité, puisque notre point de départ a été les listes de fréquence de mots, appelé "wordlists", lesquelles ont indiqué que les termes les plus fréquents - tout en étant pertinents pour l'analyse de la métafonction interpersonnelle du langage dans le corpus - étaient "said" avec 974 occurrences, "could" avec 171 occurrences, "will" avec 148 occurrences, et "told" avec 131 occurrences. Ces données quantitatives nous ont donc conduit à une analyse qualitative des verbes introducteurs du discours rapporté et de la modalité, c'est-à-dire à une analyse centrée sur la plupart des spécificités de ceux-ci. Sans SketchEngine, nous aurions pu par exemple choisir de nous focaliser sur l'un des aspects de la théorie de l'Appraisal, comme "l'engagement", le degré d'acceptation des propositions de l'énonciateur, et d'en étudier les quatre caractéristiques, à savoir les quatre positions de l'énonciateur proposées par la théorie: "disclaim", "proclaim", "entertain" et "attribute", en partant des classes grammaticales des mots. Notre approche rappelle alors que les linguistiques de corpus permettent d'offrir une autre perspective et d'autres outils pour analyser un discours. Cette perspective a le mérite de faire ressortir les données langagières les plus fréquentes, donc à faire surgir l'une des caractéristiques majeures du discours, sans pour autant avoir l'ambition de représenter l'ensemble de ce discours.

Afin d'étudier la métafonction interpersonnelle dans le corpus, il nous a paru avant tout nécessaire de faire la distinction entre le discours de l'énonciateur et le discours rapporté, dans le sens où les marques de subjectivité ou de neutralité impliquaient une interprétation différente selon qu'elles étaient exprimées par l'énonciateur ou une source externe. Il est intéressant de noter que dans l'ensemble du discours du New York Times, les impressions de neutralité ou d'objectivité se mêlent aux impressions de subjectivité, comme par exemple la modalité, qui est une marque de subjectivité, laquelle revient souvent dans le discours rapporté, qui lui apparaît comme une marque d'objectivité. En ce sens, l'attitude transmise par l'énonciateur et la relation interpersonnelle qui en découle tout au long du Russiagate ainsi qu'après la publication des conclusions de l'enquête Mueller ne sont pas homogènes.

Premièrement, dans l'ensemble du corpus, le discours rapporté est omniprésent. Les verbes introducteurs les plus utilisés sont “say”, “know”, “tell”, “ask” et “think” par ordre décroissant. Bien que le lemme “say” se démarque car il est presque neuf fois plus utilisé que les autres verbes introducteurs ci-dessus, l'emploi de verbes de parole ainsi que de verbes de pensée implique que l'énonciateur fait part aussi bien des croyances et des avis des personnes qu'il cite que de leurs connaissances. En d'autres termes, le fait que l'énonciateur transmette les opinions des personnes concernées par le Russiagate permet d'accéder à des champs d'interprétations et d'hypothèses multiples concernant les événements. Les personnes les plus citées sont les responsables de la communauté du renseignement et le président Donald Trump. Sont aussi régulièrement cités des politiques, démocrates et républicaines. Ses trois sources principales sont similaires dans le sens où elles ont de la notoriété et une certaine autorité, et de fait une certaine influence sur le lecteur, mais elles sont différentes dans le sens où elles n'ont pas le même statut vis-à-vis des dires et des faits. En effet, comme annoncé précédemment, le discours de la communauté du renseignement est censé transmettre des vérités; il veut faire savoir, alors que celui du président et des politiques est tourné vers des promesses; il veut faire désirer. De fait, sans égard au contenu de leur discours, l'impact de ces deux sources sur le lecteur peut être différent de par leur simple statut. En ce qui concerne le discours de la communauté du renseignement, le lecteur a des chances d'en être convaincu puisqu'à la fois ses responsables ont de la notoriété et leur rôle parmi d'autre est d'éclairer sur les faits. Concernant le discours de Trump, ou celui d'autres personnalités politiques, son effet sur le lecteur peut être double, et pour la même raison: puisque c'est le président et que ce dernier a reçu un pouvoir dont les répercussions sont nationales voire internationales, le lecteur peut être convaincu par ses propos et ses décisions, mais aussi, puisque c'est le président, qu'il défend une idéologie et pas une autre, et que son discours est de donner envie, de faire désirer, le lecteur peut être réticent envers son discours. Ainsi se chevauchent deux types de discours rapporté majoritaires qui peuvent être tous les deux intérieurement destinés à faire savoir, et donc apporter de la crédibilité aux informations fournies par l'énonciateur, mais dont l'un peut être interprété comme censé faire croire et désirer, et donc décrédibiliser ces mêmes informations.

Quant au contenu du discours rapporté, nous avons observé des marques fréquentes de la subjectivité du sujet, notamment à travers la modalité. D'abord, le discours rapporté est

plus souvent associé à la modalité radicale que l'est l'énonciateur. En ce sens, il transmet les relations intersubjectives entre les sujets, alors que l'énonciateur ne le fait presque jamais et s'adonne davantage à faire des hypothèses et des pronostiques sur le cours et la suite des événements. Ainsi, l'énonciateur semble ne pas prendre le risque d'énoncer explicitement ce qui serait conseillé, permis ou interdit pour les sujets concernés par le Russiagate, ou d'énoncer leurs intentions. Le discours rapporté est tout de même aussi associé à la modalité épistémique, mais dans une moindre mesure que l'énonciateur. En ce sens, à travers le discours rapporté, les personnes citées font part de leurs hypothèses quant à la réalité des événements et aux conséquences induites. Dans l'ensemble, les modaux à probabilité moyenne, comme "could" et "may", apparaissent davantage que les modaux à probabilité forte, comme "should" et "must", donc les personnes citées font transparaître plus d'incertitude que de certitude dans leurs opinions sur l'éventualité des événements. Cette forme de subjectivité, la modalité, laquelle apparaît fréquemment dans le discours rapporté, crée une sorte de confusion quant au statut et à la fonction du discours rapporté: si faire référence à une source externe agit comme argument d'autorité et permet de donner une impression de distanciation et donc d'objectivité, en quoi l'opinion subjective des personnes citées permettrait de convaincre le lecteur? Quel(s) effet(s) produit la subjectivité au sein du discours rapporté? D'un côté, puisque les citations rapportent des regards subjectifs, le lecteur peut décider d'être en accord avec ou l'inverse. Mais d'un autre côté, il s'agit de citations dans le contexte d'un discours d'information, censé par définition transmettre des savoirs, donc dans cette perspective, ces citations peuvent contrebalancer les effets de la modalité et ainsi peser le poids de la conviction. L'omniprésence du discours rapporté ainsi que la subjectivité des personnes citées semblent avant tout indiquer que les sources, c'est-à-dire les paroles des personnes concernées par le Russiagate, constituent une place importante, si non l'essentiel, de ce discours d'information. Autrement dit, les dires et les opinions des personnes citées ont une place centrale dans ce discours d'information, et nous pouvons considérer qu'ils en constituent l'objet. Sujets et objets se confondent alors. Dans un souci d'objectivité et/ou de professionnalisme, les effets de ce type de citations peuvent déstabiliser leur propre pouvoir de conviction puisque beaucoup d'entre elles contiennent des marques de subjectivité. Quel est alors le poids de la connaissance dans ce contexte? Quel est le poids des faits par rapport à celui des dires? L'information ne témoignerait-elle pas ici du pouvoir

langagier des sources, c'est-à-dire de leur capacité à ouvrir des champs d'hypothèses et d'interprétations, à soulever des questionnements et à susciter de la curiosité?

Deuxièmement, la voix et la subjectivité de l'énonciateur sont, elles aussi, bien présentes. D'un point de vue quantitatif et en se référant uniquement aux deux verbes de pensée "know" et "think" et à la modalité, elles l'emportent sur la subjectivité des personnes citées. Selon la théorie de l'Appraisal, l'énonciateur semble donc plus assumer la responsabilité de ses propositions qu'il ne s'en exonère. Dans l'ensemble du corpus, le verbe de pensée "know" est autant utilisé pour traduire la pensée des personnes citées que celle de l'énonciateur. Ce verbe de pensée est un marqueur de subjectivité parmi d'autres, comme la modalité. Comme dit précédemment, la modalité radicale est souvent associée au discours rapporté alors que la modalité épistémique est plus présente dans le discours de l'énonciateur. L'énonciateur se montre donc majoritairement hypothétique quant à ce qui va advenir de l'enquête ou aux conséquences des conclusions de celle-ci et ne s'implique que rarement dans les relations intersubjectives entre les sujets concernés par le Russiagate. Concernant la modalité épistémique, les auxiliaires et ajouts de modalité à probabilité moyenne sont les plus fréquents, comme dans le discours rapporté, donc l'énonciateur se montre plutôt incertain quant à l'éventualité des événements. De plus, quelles que soient les circonstances de l'enquête, que cette dernière soit en cours ou achevée, l'énonciateur semble persister à transmettre ses opinions et ses hypothèses. S'il fait part d'une incertitude et d'une retenue générales sur les conclusions qu'il tire des événements, dans l'objectif de se montrer humble ou de ne pas dissimuler son ignorance sur les faits, il n'empêche que l'énonciateur offre au lecteur une mêlée d'hypothèses et de suggestions aussi bien avant et après la publication des résultats de l'enquête Mueller.

En réduisant l'échelle de l'analyse, nous avons observé quelques disparités dans la façon dont l'énonciateur fait usage des marqueurs de subjectivité et du discours rapporté.

Dans la période qui précède la publication des résultats de l'enquête Mueller, l'énonciateur témoigne d'une forme d'assurance dans les conclusions qu'il tire des événements, puisque derrière le pronom "we", un autre marqueur de subjectivité, il s'associe régulièrement au verbe "know" à l'affirmatif. La certitude est aussi exprimée par Trump à travers le discours rapporté puisqu'il introduit sa pensée avec le verbe "know" à l'affirmatif.

Concernant les responsables de la communauté du renseignement, leur attitude est l'inverse de celle de l'énonciateur et du président: ils témoignent de leur incertitude vis à vis des faits puisqu'ils sont souvent associés à "know" conjugué au négatif. De manière générale, c'est-à-dire sans faire de distinction entre les différentes voix, une impression de certitude réside avant la publication du rapport Mueller parce que "know" apparaît moins une fois l'enquête achevée et puisqu'il apparaît plus d'auxiliaires et d'ajouts de modalité à forte probabilité dans le discours rapporté avant qu'après. En ce qui concerne l'autre verbe de pensée que nous avons étudié, "think", il apparaît certes moins que "know" mais il est présent davantage une fois l'enquête achevée. Cela signifie qu'avant la publication du rapport Mueller, c'est l'expression de savoirs et de certitudes qui est mise en avant, alors qu'après la publication du rapport, c'est plutôt l'expression d'opinions et d'hypothèses.

Après la publication du rapport Mueller, la certitude est certes moins exprimée en général, mais elle est surtout manifestée par la communauté du renseignement, contrairement à la période qui précède la publication. Cela confirme l'idée selon laquelle les responsables de la communauté du renseignement ont le rôle de faire savoir puisque tant que l'enquête Mueller n'était pas achevée, ils ne se sont pas risqués à tirer des conclusions et à émettre des hypothèses. Elle est aussi encore exprimée par l'énonciateur mais sous une forme différente qu'avant la fin de l'enquête, c'est-à-dire à travers l'utilisation d'auxiliaires et d'ajouts de modalité à forte probabilité. Néanmoins, l'impression de certitude ressort tout de même plus du discours rapporté que de l'énonciateur. En effet, en prenant en compte les verbes de parole, de pensée, les modaux et les ajouts de modalité, l'énonciateur se montre généralement prudent dans ses pronostiques et ses conclusions, en revanche, il cite des personnes qui expriment et semblent assumer plus que lui une forme de certitude envers le cours et la suite des événements.

Ainsi, étudiée à plusieurs moments dans l'enquête Mueller, l'attitude de l'énonciateur en ressort subtile et ambivalente. Parfois l'énonciateur transmet ses croyances avec retenue, parfois il les transmet avec conviction. Mais son attitude reste plus ou moins inchangée suite aux résultats de l'enquête Mueller puisqu'il se montre continuellement hypothétique: avant la publication du rapport Mueller, il émet des hypothèses sur la réalité des faits et sur les conséquences que les informations fournies par l'enquête pouvaient avoir, puis après la publication du rapport, il émet des hypothèses sur les conséquences que les conclusions de ce dernier peuvent avoir. Il en va de même pour les citations qu'il insère dans son discours: bien

qu'elles témoignent davantage des relations entre les sujets concernés par le Russiagate, elles transmettent continuellement les hypothèses, les opinions et les convictions des personnes interviewées. Cette attitude discursive continuellement hypothétique semble dévoiler l'insuffisance des informations regroupées et fournies par l'énonciateur. Pour reprendre les termes de Goffman, le cadrage de l'énonciateur paraît précaire, de fait, le cadre d'interprétation offert au lecteur est lui aussi précaire et empêche le lecteur de se faire une idée éclairée de la réalité des événements liés au Russiagate. Au final, le lecteur, s'il a suivi du début à la fin les péripéties de l'affaire qui a duré plus de deux ans, se trouve face à un débat continu d'opinions et de pronostiques sur les conséquences des actes et des dires d'untel et d'untel. En revanche, s'il a lu seulement quelques articles de manière sporadique, il se peut qu'il se soit retrouvé face à une représentation des événements et à une attitude de l'énonciateur différentes qu'à un autre moment de l'enquête. Comme dit précédemment, parfois il en ressort du discours de la conviction, des croyances marquées, et parfois il en ressort de la prudence et de la retenue. De fait, les effets sont aléatoires. L'impression de certitude parfois transmise semble démontrer la volonté de l'énonciateur de *faire savoir* et d'informer le lecteur sur la réalité des événements. En revanche, puisque impression de certitude et impression d'incertitude cohabitent, lorsque l'énonciateur émet des hypothèses sur ce qui *est* et sur ce qui *pourra être*, le statut de la vérité n'est pas du "a été" mais de l'ordre du "sera peut-être". Autrement dit, contrairement aux préceptes qui déterminent ce qu'informer signifie, à savoir que informer, c'est avant tout raconter ce qui se qui se passe ou ce qui s'est passé, et qualifier le statut de la vérité de l'ordre du "a été" (Charaudeau, 1997; 59), ici, informer semble vouloir à la fois raconter ce qui s'est passé, imaginer ce qui se passe, et imaginer ce qui se passera. Le discours du New York Times sur le Russiagate ne se résout pas à ce qu'il se passe sous les yeux des journalistes, il ne se résout pas à la concrétude, au visible. Aux visées "d'information" et "de captation" qui caractérisent généralement un discours d'information médiatique (Charaudeau, 1997; 73), semble s'ajouter ici une nouvelle tendance; si non une visée "de prévision", une tendance probabiliste. Ainsi, à défaut d'expliquer une réalité concrète passée ou présente, ce discours nourrit la vie symbolique, les espoirs et/ou les appréhensions des lecteurs.

Annexe 1: Exemples tirés du corpus avant la publication du rapport Mueller

Know:

Lemme “know”, affirmatif temporel:

- “Based on what we know so far”
- “Here is a partial accounting of the connections we do know something about.”
- “It's going to really limit what the public will know about this.”

Lemme “know”, négatif temporel:

- “Several legal experts cautioned that the public does not know everything that Mr.Mueller's investigation has uncovered.”
- “ “It raised questions in my mind about whether Russia was able to gain the cooperation of those individuals,” he said, adding that he did not know whether the Russian efforts were successful.”
- “We don't know what Mueller knows.”

Lemme “know”, affirmatif et négatif non temporels:

- “The world would know much more about Mr.Trump's foreign partnerships if he had released his tax returns.”
- “if he does know something of interest to Mr.Mueller and chooses to enter a plea agreement, his cooperation could help prosecutors put together a clearer picture of how Russian actors intervened in the presidential election and how the Trump campaign.”
- “Even if Trump campaign aides knew that the Russian government had funneled the stolen documents to WikiLeaks, the campaign would not be criminally culpable.”

Think:

Lemme “think”, affirmatif temporel:

- “ “The language in the memo is new, and I think significant”. ”
- “I think Mr.Putin has already won.”
- “Just when you thought that things could not get any stranger, [...]”

- “I can't help thinking that it would be harder to explain away the Trump campaign's treachery if we'd been forced to reckon with it all at once.”

Lemme “think”, négatif temporel:

- “I don't think there's any lawyer in the country that would advise Jeff Sessions” not to.”
- “He said he did not think the House was trying to stall.”
- “Gov.Chris Christie of New Jersey, who briefly led the Trump transition team, did not think that Mr. Flynn was qualified to be the national security adviser.”

Lemme “think”, affirmatif non-temporel:

- “Trump told The Wall Street Journal that he “would put a Republican on, too, if I thought they were incompetent or crazy”. ”

Could:

Valeur épistémique, affirmatif:

- “If it were to come to light that Russian officials did consult Trump campaign officials about the timing or tactics of the release of the stolen emails, that could raise the possibility of conspiracy charges under Section 1030 of Title 18, which bars unauthorized computer intrusions, specialists said.”
- “Papadopoulos has since pleaded guilty to lying to the F.B.I. about his Russian contacts, and we knew he'd been told that Russia had emails that could embarrass Hillary Clinton.”
- “Mr.Trump, in a tweet Friday evening, chided "obstructionist Democrats" for filing the complaint and suggested it could backfire if Republicans got access in court to the D.N.C.'s hacked email servers.”
- “If there were no other evidence against Trump, we could conclude that he was grotesquely irresponsible in opening his campaign up to corrupt foreign infiltration.”
- “Rod J.Rosenstein, the deputy attorney general, who appointed Mr.Mueller, sought to assure a Senate committee on Tuesday that he would not permit Mr.Mueller to be dismissed without legitimate reason, though Mr.Trump could order him to roll back rules that protect the special counsel or fire him if he will not comply.”

- “This information serves as a distraction that makes our president under investigation feel "somewhat" vindicated, which is total nonsense when this information could have come from the White House itself.”
- “But if the lawsuit proceeds, the president and his campaign aides could be forced to disclose documents and submit to depositions that require them to answer questions under oath.”

Valeur épistémique, négatif:

- “Just when you thought that things could not get any stranger, there is now the prospect that the Russian government will provide exculpatory evidence to Congress about President Trump's meetings at the White House with Russian officials as the president seeks to deny his liaisons with the Russian government.”
- “When he first met Mr.Putin a year ago, in Hamburg, Germany, he said the Russian leader had made a persuasive case that Moscow was so skilled at cyberattacks it could not have been involved.”

Valeur radicale, affirmatif:

- “ “We found no evidence of collusion. We found perhaps some bad judgment, inappropriate meetings," Mr.Conaway said during a briefing with reporters on Monday afternoon.” But only Tom Clancy or Vince Flynn or someone else like that could take this series of inadvertent contacts with each other, or meetings, whatever, and weave that into a some sort of fictional page-turner spy thriller.”
- “The Trump administration said Tuesday that ethics experts had decided that Robert S.Mueller III, the special counsel overseeing the federal investigation into possible Russian interference in the election, could carry out the inquiry even though his former law firm represents some of Mr.Trump's family members and his former campaign chairman.”
- “For weeks, Donald F.McGahn II, the White House counsel, has been urging Mr.Trump to bolster his in-house team with a seasoned lawyer to help deal with an expected flood of document requests from the Justice Department's special counsel, Robert S.Mueller III. The idea was to have someone who could deal directly with Mr.Trump on the matter and coordinate with his personal lawyer.”

- “Republican strategists said it was vital for Mr.Trump to focus on advancing a legislative agenda to show voters that the administration could deliver policy changes and allay lawmakers' simmering fears that the president's troubles could damage their re-election chances.”

Valeur radicale, négatif:

- “But we do know that in 2014, lawyers for the Russian oligarch Oleg Deripaska filed a petition in the Cayman Islands claiming that Manafort and Gates couldn't account for almost \$19 million that a company controlled by Deripaska had given them to invest.”
- “When a second reporter, Scott Thuman of the broadcaster Sinclair, asked Mr.Trump whether he had urged Mr.Comey to drop the Russia investigation, Mr.Thuman could not finish the question before the president interrupted.”
- “A State Department spokesman, William B.Cocks, said he could not discuss individual visa issues, citing confidentiality.”

May:

Valeur épistémique future:

- “Several legal experts cautioned that the public does not know everything that Mr.Mueller's investigation has uncovered and that it is not yet complete, so evidence of other potential crimes may emerge that have not yet been the subject of much discussion.”
- “He also said the committee would consider any significant new evidence that may emerge in the case in the future.”
- “And, as far as we know, Mr.Trump has been less prone than Nixon to using levers of the bureaucracy to punish his perceived "enemies," but he may be catching up.”

Valeur épistémique passée:

- “That means he has conducted an entire year of foreign policy without officially disclosing all the personal interests he may have been serving.”
- “The Trump campaign may have tried to coordinate with Russia before the 2016 election.”
- “ “The committee is concerned with the degree to which the Kremlin may have sought to influence information that was ultimately provided to Steele,” the Republicans wrote.”

- “A partly redacted court transcript suggests that Mr.Gates, who entered a plea agreement with the special counsel that requires his cooperation, may have told prosecutors that Mr.Manafort had walked Mr.Kilimnik through detailed polling data.”
- “The Obama and Clinton campaigns may have shared a law firm, but Mr.Trump's allegation that Mr.Obama's organization also financed the Steele dossier is unproven.”

Might:

Valeur épistémique future:

- “The questioning drew on comments Mr.Giuliani had previously made about how the president might invoke executive privilege to prevent the report from going to Congress.”
- “Mueller III, Mr.Perez said the D.N.C. decided to move ahead with a civil suit because the committee believed there was an ongoing threat of foreign interference in American elections, and it was unclear when Mr.Mueller's investigation might conclude.”
- “He (Trump) expressed openness to lifting sanctions on Russia that were imposed after its annexation of Crimea, and suggested he might not defend NATO allies that did not spend enough money on their own security.”
- “He (Mr.Sessions) insisted repeatedly that discussing his private conversations with the president, however relevant they might be, would be “inappropriate,” visibly frustrating senators who have been conducting one of several inquiries into Russia's election meddling.”

Valeur épistémique passée:

- “Putting Mr.Trump into office has disrupted the unity this country might have felt with a gentler, more thoughtful and less selfish leader.”
- “Giuliani backtracked on Thursday from a surprising assertion he had made a night earlier that left open the possibility that Trump campaign aides might have coordinated with Russia in its election interference in 2016.”

Valeur radicale:

- “ “Jeff Sessions had no choice but to recuse himself,” Senator Lindsey Graham, Republican of South Carolina, told reporters on Tuesday. “I don't think there's any lawyer in the country

that would advise Jeff Sessions” not to. If anything, Mr.Graham added, Mr. Rosenstein might have to consider stepping aside, too.”

Must:

Valeur épistémique:

- “He noted that Mr.Putin again raised the proposal of a joint cybersecurity working group -- an idea that Mr.Trump initially and enthusiastically supported until his staff explained the dangers of potentially undercutting American cyberdefense programs. “He must just laugh when he gets back to Moscow,” Mr.Lewis said.”

Valeur radicale:

- “The president must notify Congress before making changes to Russian sanctions policy and lawmakers can then block such changes.”
- “We should stop talking about obstruction of justice,” Mr.Dershowitz said, linking to an interview he gave to Fox News. “No plausible case. We must distinguish crimes from pol sins”.”

Should:

Valeur épistémique future:

- “If he did nothing wrong, President Trump should welcome a thorough investigation to exonerate him.”
- “It should be relatively easy to get at the truth of whether there was collusion between the Trump campaign and Russia over the hacking.”

Valeur épistémique passée:

- “Mr.Trump told Lester Holt of NBC News on May 11. “It's an excuse by the Democrats for having lost an election that they should have won”.”
- “It should have been a moment for Team Clinton to celebrate a knockout blow to Trump's insurgency -- except that the video landed on an inauspicious day for them.”

Valeur radicale future:

- “ “The committee should discern and publicly disclose the entity or entities that paid for the 35-page dossier,” Mr.Cohen's letter to the House Intelligence Committee said.”
- “Alternatively, if Mr.Trump vetoes the bill, it will be one more sign of his willingness to curry favor with the Russian president, Vladimir Putin. At which point Congress should not hesitate to override him.”

Valeur radicale passée:

- “The president's lawyers plan to file a complaint with the Justice Department inspector general next week arguing that Mr.Comey should not have shared what they call privileged communications.”
- “They (Republicans) say the F.B.I. should have told the court that the source of some of the information on which it was basing its request for a warrant involving Mr.Page had been paid for by Democrats.”

Will:Valeur épistémique:

- “Alternatively, if Mr.Trump vetoes the bill, it will be one more sign of his willingness to curry favor with the Russian president, Vladimir Putin.”
- “One result of dropping both complaints is that Mr.Cohen will not have to undergo discovery or be questioned by lawyers from either organization.”
- “ “The bottom line: The Russians did commit active measures against our election in '16, and we think they will do that in the future,” Mr.Conaway said.”
- “Mr.Brennan wrote: “It's astounding how often you fail to live up to minimum standards of decency, civility, & probity. Seems like you will never understand what it means to be president, nor what it takes to be a good, decent, & honest person. So disheartening, so dangerous for our Nation”.”

Valeur radicale déontique:

- “Sater boasted, “Buddy, our boy can become president of the U.S.A. and we can engineer it. I will get all of Putin's team to buy in on this”.”

- “His equivocating on Monday left several people who have worked with him to conclude that the president simply will not accept evidence of Russian involvement -- fearing it could be used by political enemies to argue he was not legitimately elected.”

Valeur radicale dynamique:

- “The idea that Russia is besieged by irrational haters who, no matter what the country does, will always seek to kill off Russia and its people, has flitted on the fringe of Russian thinking since the 19th century.”

Annexe 2: Exemples tirés du corpus après la publication du rapport Mueller

Know:

Lemme “know”, affirmatif temporel:

- “While Mr.Mueller may not have found sufficient evidence of a criminal conspiracy, let's not lose sight of what we already know, both from his investigation and from news reports over the past two years.”
- “The Trumpites knew about the quid and held out the prospect of the quo.”
- “ “I am defending my client the best way I know how”.”

Lemme “know”, négatif temporel:

- “ “In fairness, I don't know that it was Rudy Giuliani that put that conspiracy theory into the president's head”.”
- “It is impossible to know if Mr.Erdogan would have sent his troops over the border if that phone call, and Mr.Trump's failure to object, had never happened.”

Think:

Lemme “think”, affirmatif temporel:

- “ “I'm openly telling everybody in the country I have the president's back because I think this is a setup”.”
- “Among them was the House minority leader, Kevin McCarthy, who in 2016 was surreptitiously recorded telling his congressional colleagues that he thinks President Vladimir Putin of Russia pays Trump.”

Lemme “think”, négatif temporel:

- “ “I don't think she was thinking, “I'm going to go out in a blaze of glory, take a moral stand and testify”. “That was definitely not her intention”.”
- “He didn't “think there's any question that elected officials in Ukraine” favored Ms.Clinton.

Could:Valeur épistémique, affirmatif:

- “It confirmed that the F.B.I. opened the inquiry in July 2016 as stolen Democratic emails spilled out and investigators learned that a Trump campaign aide bragged that he had been told that Russia had information that could damage Hillary Clinton.”
- “Trump Tower meeting with Russian emissaries offering dirt on Hillary Clinton could be seen as criminal activity by the President, his campaign, or his family.”
- “If he had been an F.B.I. informant, prosecutors could have easily found and questioned him.”

Valeur épistémique, négatif:

- “The notice to the court, filed late Monday by the Justice Department, could not have come at a more opportune time for Democrats.”
- “Some conservatives said they decided months or years ago that there could have been no collaboration between the Trump campaign and Moscow.”

Valeur radicale, affirmatif:

- “Mr.Mifsud suggested that the Russian government could assist the Trump campaign through the “anonymous release of information that would be damaging to Hillary Clinton,” according to the report by the special counsel, Robert S.Mueller III.”
- “ “He could use his intelligence sources to obtain the emails,” Mr.Gates told investigators.”

Valeur radicale, négatif:

- “If he could n't find any links, it's doubtful anyone could.”
- “Mr.Holmes replied that he could not recall.”

May:Valeur épistémique future:

- “The reaction to the report shows that between the minority of Americans who support Trump and the majority who do not, there may no longer be even the possibility of a shared sense of reality or national purpose.”

- “But of all the efforts to defend Mr.Trump, legitimizing his efforts to have Ukraine investigate the 2016 election may be the most egregious, since it helps Moscow deflect blame for its assault on American democracy.”
- “ “If they're going to obstruct, then they are going to increase the likelihood that Congress may feel it necessary to move forward with an article of obstruction”.”
- “Even as his own party's congressional leaders called on the country to move on, however, the president indicated that he may not be ready to, denouncing the very existence of Mr.Mueller's investigation as “an illegal takedown that failed" and calling for a counter-investigation into how it got started”.”
- “So President Trump and his fellow Republicans may gloat that the Mueller report has fundamentally exonerated the president, but it has not alleviated valid concerns about his past and continuing behavior toward Russia.”
- “And while Mr.Mueller may not be able to do anything about it, Congress, and the American people, certainly can.”

Valeur épistémique passée:

- “Among the reasons Mr.Barr may have appealed to the president was an unsolicited memo he sent last year to the Justice Department, taking the position that Mr.Mueller should not be allowed to question Mr.Trump about obstructing justice.”
- “After raising the possibility to Fox News in the interview that aired Friday that law enforcement and intelligence officials may have been trying to sabotage Mr.Trump for political reasons, Mr.Barr added that he was just asking questions.”
- “Let's be perfectly clear: While the Mueller report may not have found that President Trump colluded with the Russians to meddle in the 2016 election, it did not specifically clear him of all wrongdoing.”

Might:

Valeur épistémique, future:

- “For Mr.Trump and his allies, the final conclusions might ultimately be less important than the months spent speculating about what those conclusions might be.”
- “He (Trump) specifically cited an American cybersecurity firm, CrowdStrike, that did work for the Democratic National Committee in 2016 and that he seemed to believe was a

Ukrainian company, and also brought up a D.N.C. computer server that he suggested might be hidden in Ukraine.”

Valeur épistémique, passée:

- “Trump lost the popular vote and might have lost the Electoral College without Russian interference, and yet many Democrats and pundits have been bullied into accepting the fiction that he has democratic, and not just constitutional, legitimacy.”

Must:

Valeur épistémique:

- “Somewhere, President Vladimir Putin of Russia must be smiling.”
- “Donald Trump Jr., the president's eldest son, wrote on Twitter. “I mean it must be embarrassing to have have spent the last 2 years as the leader of the tinfoil hat brigade and have it all come crashing down so quick”.”

Valeur radicale:

- “As for the people, the voters, it is the moral abomination of having a racist, sexist, child-caging, family-separating, Muslim-hating transphobe as president that must remain front and center.”
- “As was reported on Bill Moyer's website in 2017: “A constitutional convention, something thought impossible not long ago, is looking increasingly likely. Under Article V of the U.S. Constitution, if 34 state legislatures 'issue a call' for a constitutional convention, Congress must convene one”.”

Should:

Valeur épistémique:

- “The Russian president is clearly delighted by the success of his disinformation crusade: “Thank God no one is accusing us anymore of interfering in the U.S. elections,” he said at an economic conference in Moscow last month. “Now they're accusing Ukraine. We'll let them deal with that themselves.” That should make it clear whose interest Mr.Trump and congressional Republicans are serving.

Valeur radicale:

- “ “There are troubling issues within the whistle-blower's report,” he said on Face the Nation on CBS. “But they are allegations. And I think that's why we (Justice) should explore these allegations through hearings.”
- “Among the reasons Mr.Barr may have appealed to the president was an unsolicited memo he sent last year to the Justice Department, taking the position that Mr.Mueller should not be allowed to question Mr.Trump about obstructing justice.”

Will:Valeur épistémique:

- “The White House and Republicans in Congress insisted that the inspector general open an investigation into the origins of the Russia inquiry, even though it was already thoroughly covered in a report from the special counsel Robert Mueller. Investigators armed with virtually unlimited time and budget will nearly always find something (as critics of the special counsel role have long argued).”
- “In this way, nationalism has taken on an international solidarity. It is a multinational white tribalism on display, and what is being exposed will not easily be squelched or beaten back.”

Valeur radicale déontique:

- “President Trump and his defenders simply won't stop playing into Russia's hands by promoting the debunked conspiracy theory that Ukraine hacked the 2016 election in an effort to sabotage his candidacy.”
- “Stephen K.Bannon, his former chief strategist, predicted that Mr.Trump “is going to go full animal” now that Mr. Mueller has wrapped up. The president, Mr.Bannon told Yahoo News, will “come off the chains” and use the findings to “bludgeon” his opposition.”

Bibliographie

- BANKS, David. *Introduction à la linguistique systémique fonctionnelle de l'anglais*. Paris: L'Harmattan, 2005.
- BARRAU, Aurélien. *De la vérité dans les sciences*. Malakoff: Dunod, 2016.
- BARDIÈRE, Yves. "L'étrange cas du *can* épistémique." *Lidil* 53 (2016): 163-184. *Open Edition*, www.doi.org/10.4000/lidil.3983. Consulté le 10 mai 2020.
- BENSON, Rodney. "Métamorphose du paysage médiatique américain." *Le Monde Diplomatique*, septembre 2017, p.18-19, Le monde diplomatique en ligne, www.monde-diplomatique.fr/2017/09/BENSON/57835. Consulté le 12 mars 2020.
- BENNETT, Lance W. "Toward a Theory of Press-State Relations in the United-States" *Journal of Communication* 40:2 (1990): 103-125. *Wiley Online Library*, www.doi.org/10.1111/j.1460-2466.1990.tb02265.x. Consulté le 9 janvier 2020.
- BOYD-BARRETT, Oliver. "Fake News and 'RussiaGate' Discourse: Propaganda in the Post-Truth Era" *Journalism* 20:1 (2019): 87-91. *Sage Online*, www.doi.org/10.1177/1464884918806735.
- CAPLIEZ, Marc. *La modalité épistémique en anglais*. 2010. Université d'Artois d'Arras, mémoire de Master 1. *Freelang*, www.freelang.com/publications/memoires/marc_capliez/La%20modalite%20epistemique%20en%20anglais.pdf
- CHARAUDEAU, Patrick. *Le discours d'information médiatique: la construction du miroir social*. Paris: Nathan, 1997.
- CHARAUDEAU, Patrick. *Les médias et l'information: l'impossible transparence du discours*. Bruxelles: De Boeck-Ina, 2005.
- CHARAUDEAU, Patrick. "La justification d'une approche interdisciplinaire.", dans *L'analyse linguistique des discours médiatiques*. Dir: Marcel Burger. Montréal: Nota Bene, 2008. 41-57.
- CHOZICK Amy. "After Mueller Report, News Media Leaders Defend their Work." *The New York Times*, 25 mars 2019, *The NY Times Online*, www.nytimes.com/2019/03/25/business/media/mueller-report-media.html. Consulté le 2 avril 2020.

- CONDAMINES, Anne. "Linguistique de corpus et terminologie." *Langages* 157:1 (2005): 36-47. *Cairn Info*, www.doi.org/10.3917/lang.157.0036. Consulté le 26 décembre 2019.
- DAVIS, Sean. "A Catastrophic Media Failure." *The Wall Street Journal*, 25 mars 2019, *WSJ Online*, www.wsj.com/articles/a-catastrophic-media-failure-11553555444. Consulté le 2 avril 2020.
- ENTMAN, Robert M. "Framing: Toward Clarification of a Fractured Paradigm." *Journal of Communication* 43 (1993): 51-58. *Oxford Academic Online*, www.doi.org/10.1111/j.1460-2466.2006.00336.x. Consulté le 31 janvier 2020.
- EMERY, Michael C., EMERY, Edwin & ROBERTS, Nancy L. *The Press and America: An Interpretative History of the Mass Media*. Boston: Allyn and Bacon, 1996.
- FILLMORE, Charles J. "Corpus Linguistics vs. Computer-aided Armchair Linguistics.", dans *Directions in corpus linguistics*. Ed: Jan Svartvik. Berlin: Mouton de Gruyter, 1992. 35-60.
- GOFFMAN, Erving. *Les cadres de l'expérience*. Paris: Les Éditions de Minuit, 1991.
- GIDDENS, Anthony. "Oral, Print and Modern Cultures", dans *Understanding Media Cultures: Social Theory and Mass Communication*. Au: Nick Stevenson. London: Sage, 1995. 128-134.
- HALIMI, Serge & RIMBERT Pierre. "Tchernobyl médiatique." *Le Monde Diplomatique*, mai 2019, p.1, 16-17, *Le monde diplomatique en ligne*, www.monde-diplomatique.fr/2019/05/HALIMI/59875. Consulté le 2 avril 2020.
- HALL, Stuart. "Encoding and Decoding Media Discourse", dans *Understanding Media Cultures: Social Theory and Mass Communication*. Au: Nick Stevenson. London: Sage, 1995. 41-42.
- HALLIDAY, Michael. *An Introduction to Functional Grammar*. London: Hodder Education, 2004.
- HARDT-MAUTNER, Gerlinde. "'Only Connect.'" *Critical Discourse Analysis and Corpus Linguistics.* *UCREL Technical Paper* 6 (1995): 1-31. *Lancaster University*, http://ucrel.lancs.ac.uk/tech_papers.html Consulté le 26 décembre 2019.
- HARRY, Joseph C. "Journalistic Quotations: Reported Speech in Newspapers from a Semiotic-linguistic perspective." *Journalism* 15:8 (2014): 1041–1058. *Sage Online*, www.doi.org/10.1177/1464884913504258.

- HERMAN, Thierry. “La connivence entre le journaliste et son lecteur.”, dans *L'analyse linguistique des discours médiatiques*. Dir: Marcel Burger. Montréal: Nota Bene, 2008. 183-205.
- JACQUES, Marie-Paul. “Pourquoi une linguistique de corpus?”, dans *La linguistique de corpus*. Dir: Geoffrey Williams. Rennes: Presse Universitaire de Rennes, 2005. 21-30.
- MCQUAIL, Denis. *Mass Communication Theory: An Introduction*. 6ième ed. ePub ed. (iBooks). London: Sage, 2010.
- MAJIN, Graham. “A Catastrophic Media Failure? Russiagate, Trump and the Illusion of Truth: The Danger of Innuendo and Narrative Repetition.” *Journalism* (2019): 1-18. *Sage Online*, www.doi.org/10.1177%2F1464884919878007.
- MARTIN James.R, WHITE Peter.R.R. *The Language of Evaluation: Appraisal in English*. London: Palgrave Macmillan, 2005.
- MCLUHAN, Marshall. “The Medium is the Message”, dans *Understanding Media Cultures: Social Theory and Mass Communication*. Au: Nick Stevenson. London: Sage, 1995. 117-124.
- MCLUHAN, Marshall. “More Critical Observation”, dans *Understanding Media Cultures: Social Theory and Mass Communication*. Au: Nick Stevenson. London: Sage, 1995. 134-143.
- MORLEY, David. “Semiotics, Sociology and the Television Audience”, dans *Understanding Media Cultures: Social Theory and Mass Communication*. Au: Nick Stevenson. London: Sage, 1995. 78-79.
- MULLER, Robert. *Report on the Investigation into Russian Interference in the 2016 Presidential Election*. Washington DC: US Department of Justice, 2019. Pdf, www.documentcloud.org/documents/5955118-The-Mueller-Report.html
- BARTHEL, Michael. “Newspapers Fact Sheet.” *Pew Research Center*, The Pew Charitabke Trusts, juillet 2019, www.journalism.org/fact-sheet/newspapers/.
- PARTINGTON, Alan. “Metaphors, Motifs and Similes across Discourse Types: Corpus-Assisted Discourse Studies (CADES) at Work”, dans *Corpus-based Approaches to Metaphor and Metonymy*. Eds: A. Stefanowitsch & S. Th. Gries. Berlin & New York: Mouton de Gruyter, 2006. 267-304.

- PARTINGTON, Alan. "The Armchair and the Machine: Corpus-assisted Discourse Research", dans *Corpora for University Language Teachers*. Eds: C.Taylor Torsello & E. Castello. Bern, Suisse: Peater Lang, 2008. 95-118.
- RASTIER, François. "Enjeux épistémologiques de la linguistique de corpus.", dans *La linguistique de corpus*. Dir: Geoffrey Williams. Rennes: Presse Universitaire de Rennes, 2005. 31-45.
- RICHARDSON, John. *Analyzing Newspapers: An Approach from Critical Discourse Analysis*. New York: MacMillan, 2007.
- ROUSSELOT, François & GAGEAN Nicolas. "Les phénomènes linguistiques et extra-linguistiques qui altèrent l'analyse linguistique automatique des textes.", dans *La linguistique de corpus*. Dir: Geoffrey Williams. Rennes: Presse Universitaire de Rennes, 2005. 337-356.
- RORTY OKSENBERG Amelie. "Belief and Self Deception.", *Inquiry* 15:1-4 (1972): 387-410. *Taylor & Francis Online*, www.doi.org/10.1080/00201747208601665. Consulté le 9 janvier 2020.
- RUBTCOVA, Mariia. & PAVENKOV, Oleg. "Systemic Functional Linguistics as a Macro-sociolinguistics Framework: The Stages of Development.", *Studies in Linguistics* 38 (2016): 471-492. *Korea Open Access Journal*, www.dx.doi.org/10.17002/sil.38.201601.471. Consulté le 16 décembre 2019.
- STEVENSON, Nick. *Understanding Media Cultures: Social Theory and Mass Communication*. London: Sage, 1995.
- TAYLOR, Charlotte. "Searching for Similarity Using Corpus-Assisted Discourse Studies." *Corpora* 8:1 (2013): 81-113. *Edinburgh University Press*, www.doi.org/10.3366/cor.2013.0035. Consulté le 26 décembre 2019.
- TUCHMAN, Gaye. *Making news: A Study in the Construction of Reality*. New York: Free Press, 1980.
- TEUBERT, Wolfgang. "Corpus Linguistics: An Alternative." *Semen* 27 (2009). *Open Edition*, www.doi.org/10.4000/semen.8912. Consulté le 26 décembre 2019.
- VALKENBURG, Patti M., SEMETKO, Holli A., & DE VREESE Claes H. "The effects of news frames on readers' thoughts and recall." *Communication Research* 26:5 (1999): 550-569. www.doi.org/10.1177/009365099026005002. Consulté le 31 janvier 2020.

WILLIAMS, Geoffrey. "Introduction.", dans *La linguistique de corpus*. Dir: Geoffrey Williams. Rennes: Presse Universitaire de Rennes, 2005. 13-18.